

Hom.

R. P. Th. BOURGEOIS

DES FRÈRES PRÊCHEURS

L'Ordre Surnaturel

ET

Le Devoir Chrétien



P. LETHIELLEUX, Éditeur

Exc. Am. Journ. of Theol.
Hom.

Hom.

Class

Book

University of Chicago Library

GIVEN BY

Exc. Am. Journ. of Theol.

Besides the main topic this book also treats of

Subject No.

On page

Subject No.

On page

L'ORDRE SURNATUREL

ET

LE DEVOIR CHRÉTIEN

P. C. - R. G.

APPROBATIONS

VU ET APPROUVÉ

FR. A. GARDEIL

des Fr. Pr.
Régent des Études
à Flavigny-sur-Ozerain

FR. V. ROSE

des Fr. Pr.
Doyen de la Faculté de Théologie
de Fribourg

Permis d'imprimer

FR. REGINALD MONPEURT

Prov. des Fr. Prêcheurs

Paris, le 22 septembre 1900.

Imprimatur

H. ODELIN, Vic. gén.

Paris, le 3 novembre 1900.

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de traduction et de reproduction.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en mars 1901.

P. Th. BOURGEOIS

DES FRÈRES PRÊCHEURS

L'ORDRE SURNATUREL

ET

LE DEVOIR CHRÉTIEN



LE THIELLEUX, Éditeur

Y 1200 AMT
TO 1200 PMU

BX 2350
B 15

HASKELL COACHING

HASKELL

158758

L'ORDRE SURNATUREL

ET

LE DEVOIR CHRÉTIEN

PRÉFACE

Le but que nous nous sommes proposé en publiant cet ouvrage est bien indiqué par son titre : *l'Ordre Surnaturel et le Devoir Chrétien*.

Nous n'avons pas voulu faire un traité *ex professo* de *l'Ordre Surnaturel*. Il en a paru dans ces derniers temps plusieurs sur ce sujet.

Les uns l'envisagent au point de vue purement théologique, et s'adressent à des esprits préparés par leur culture intellectuelle à pénétrer profondément dans la connaissance de ses mystères.

Les autres l'étudient surtout dans ses applications à l'âme qui désire vivre complètement séparée de tout ce qui n'est pas Dieu.

Autre a été notre dessein. Il nous a semblé

62590

que nous rendrions service à quelques âmes de bonne volonté en leur rappelant, dans un rapide aperçu, que les devoirs qui composent la *Vie Chrétienne* trouvent leur explication et leur raison d'être dans la doctrine de l'Ordre Surnaturel et dans l'objet de cette doctrine.

Les devoirs chrétiens se résument en ces actes : — Croire en la mission de Jésus-Christ comme Rédempteur ; et partant, comme Source de la Vie Surnaturelle ou de la Grâce dans les âmes ;

Adhérer à sa parole révélatrice ;

Se soumettre à sa volonté directrice ;

Implorer sa puissance médiatrice ;

S'unir à sa vie réparatrice répandue au sein de l'Eglise et sous la garde du Sacerdoce catholique, dans les Sacrements : — et surtout les Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Cette influence de Jésus-Christ se justifie par le fait que Dieu nous a appelés à vivre, dans l'avenir, de la Vie Divine ; et, dès ici-bas, à posséder la Grâce qui est la préparation de la Gloire.

Cette Grâce devait nous être communiquée en Adam qui a prévariqué et s'est trouvé par ce fait déchu de sa fonction. C'est Jésus-Christ, le

Fils de Dieu fait homme et mort pour racheter les hommes qui est devenu le second Adam : — la tête de l'humanité régénérée.

Telle est l'efficacité de son action qu'elle conduira les âmes fidèles au salut, c'est-à-dire à la possession de la Vie Divine, au sein de l'Éternité, et qu'elle donnera à nos corps ressuscités une participation à la gloire même de l'âme.

Si chacune de ces vérités prise à part n'est pas ignorée par les Chrétiens de notre temps, l'ensemble en est souvent méconnu par eux, ou, du moins, leur échappe. Ils ne voient pas la coordination qui relie ces vérités les unes aux autres, et en fait une synthèse admirable.

La concordance de tout l'enseignement catholique autour de cette idée de *l'Ordre Supernaturel* forme, en faveur de la sage économie des devoirs chrétiens, un témoignage plein de lumière. Elle en atteste la divine origine.

C'était donc rendre service aux âmes de bonne volonté que de leur présenter dans un tableau d'ensemble les réalités comprises pour le présent et pour l'avenir, dans ces mots : *l'Ordre Supernaturel*; de leur en faire saisir la portée et le caractère, et en ce qui concerne la Grâce, de leur en montrer l'origine, les effets, les moyens

de communication, de conservation et de progrès en Jésus-Christ et par Jésus-Christ; d'en exposer le lien logique avec les redoutables ou douces conclusions de la Doctrine Catholique, par rapport aux conditions de notre vie future.

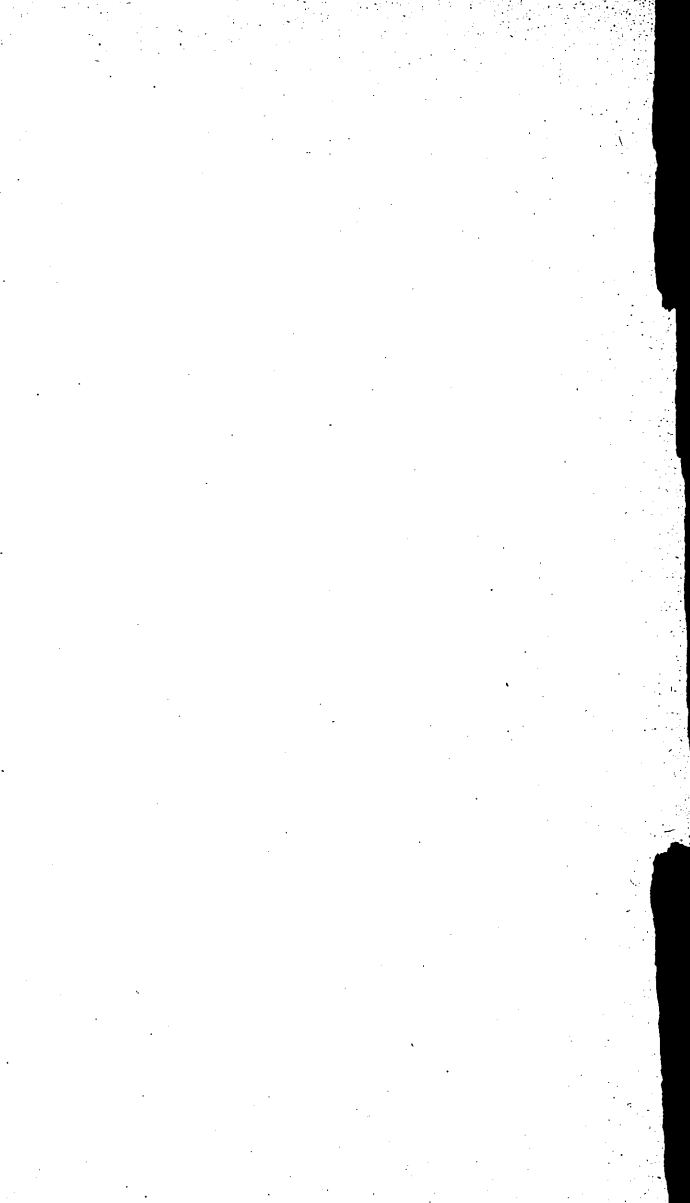
Leur révéler les merveilleuses harmonies du *Don Divin*, n'était-ce pas, d'ailleurs, répondre aux désirs qu'elles nourrissent secrètement de reconnaître par leur Foi, leur Espérance, leur Amour, leur active Docilité, les volontés de Dieu sur elles et la plénitude de sa tendresse?

Puissent les âmes chrétiennes qui liront ces pages y puiser une connaissance plus parfaite de l'action souveraine de Celui qui est l'Auteur et le Consommateur de notre Foi, le Chef du Corps mystique dont nous sommes les membres! Puissent-elles apprendre à mieux apprécier cette Grâce qui a été répandue dans nos âmes par le Saint Esprit, qui les vivifie et restaurera nos corps mortels à l'image de Celui qu'Il a ressuscité! Puissent leur Foi et leur Espérance y trouver des raisons d'aimer plus parfaitement Celui qui veut se donner à nous, Lui-même, un jour, comme notre récompense! Alors nous verrons ce que nous croyons, nous posséderons ce que nous attendons et nous aimerons dans la Pa-

trie, sans craindre de le perdre désormais, Celui que nous aurons aimé dans les luttes inquiètes de l'exil.

On l'aime quand on Lui obéit dans une plénitude qui ne se dément jamais; quand on pratique fidèlement ce que nous nommons : le Devoir Chrétien, tout le Devoir Chrétien.

L'exposition de ces vérités semble avoir une spéciale opportunité à ce point d'intersection où nous sommes entre deux siècles : l'un qui finit, l'autre qui commence. Au moment où le Souverain Pontife vient d'attirer les regards des Chrétiens avec une insistance toute particulière sur la personne et l'œuvre du Christ Rédempteur, dans une mémorable Encyclique, ce petit volume pourra en paraître comme le commentaire. Puisse-t-il donc contribuer, pour sa modeste part, à rendre plus sensible à quelques âmes chrétiennes la nécessité de recourir à Celui qui est *la Voie, la Vérité et la Vie*, au Dieu qui domine tous les siècles, *qui en est le Roi Immortel, auquel sont dus gloire et honneur dans le temps et dans l'éternité!*



CHAPITRE PREMIER

La Vie Éternelle

Il y a une doctrine qui occupe dans l'enseignement catholique une place importante, pour ne pas dire la place la plus importante : c'est celle de la *Vie Surnaturelle*. Que, pour atteindre notre immortelle destinée, il ne suffise pas de vivre d'une vie honnête, morale, religieuse même, dans le sens large du mot, mais qu'il faille encore posséder en soi le principe d'une vie spéciale qui s'appelle la *Vie Surnaturelle*, laquelle se réalise en des actes spéciaux qui y correspondent : voilà la vérité qui domine tout l'enseignement catholique. Vers elle, comme vers un centre éclatant, convergent toutes les prescriptions morales et rituelles. C'est elle qui, seule, les explique et les justifie. Qu'on place cette affirmation au centre de l'économie catholique, tout s'éclaire et se coordonne; qu'on la supprime, tout s'obscurcit et se confond; aucune cohésion, aucune unité qui satisfasse l'esprit.

Dans un temps comme le nôtre, où la vérité est

si diminuée parmi les hommes, si combattue même, par quelques-uns ; où l'on se détourne si facilement de la lumière, où l'on voudrait en éteindre les rayons, il semble que ce soit, plus que jamais, un devoir d'exposer la vérité chrétienne dans sa plénitude, de dégager la lumière qui doit diriger notre vie, et, puisqu'on considère le Surnaturel comme l'*obstacle*, de montrer dans le *Surnaturel* le meilleur objet de notre espérance, et le salut lui-même.

La première question à traiter est celle du fondement de la vie surnaturelle, c'est-à-dire du terme auquel il a plu à Dieu de nous destiner. Comment donc sommes-nous appelés par Dieu à vivre, dans l'avenir, après la mort, de la Vie Surnaturelle, et quelles sont les conséquences immédiates que cette vocation entraîne après elle : tel est le double objet qui se présente d'abord à nos recherches.

I

Avant tout, que faut-il entendre par ces mots : que nous sommes appelés à vivre, un jour, de la Vie Surnaturelle ? Qu'est-ce que la Vie Surnaturelle ?

Quand le poète de la Cité Divine, guidé par sa

Béatrix céleste, — le Génie de la Théologie, — eut contemplé toutes les sphères de la création intelligente glorifiée, lorsqu'il eut parcouru les différents degrés sur lesquels s'échelonnent les divers ordres de mérite : la virginité, l'apostolat, le martyre, la contemplation ; lorsqu'il se fut élevé jusqu'aux orbes sacrés de la hiérarchie angélique, il monta plus haut encore, et alors, dit-il : « Dans la profonde et claire substance
« de la haute lumière m'apparurent trois cercles,
« de trois couleurs et d'une seule dimension ; et
« l'un paraissait reflété par l'autre, comme Iris
« par Iris, et le troisième semblait un feu qui
« s'exhalait également de ça et de là.

« Oh ! comme ma voix est impuissante à
« rendre ma pensée ; elle est si éloignée de ce
« que j'ai vu qu'il ne me suffit pas de dire peu !

« O lumière éternelle qui résides seule en toi,
« qui seule te comprends et, comprise de toi,
« te comprenant, t'aimes et te souris !

« Ce cercle qui paraissait conçu en toi, comme
« une lumière reflétée, lorsque je l'eus un peu
« parcouru des yeux, me parut avoir, au-dedans
« de lui, notre effigie peinte de sa propre cou-
« leur ; c'est pourquoi ma vue plongeait tout
« entière en lui. Tel qu'est le géomètre qui s'ap-
« plique à mesurer le cercle et ne retrouve pas,
« dans sa pensée, le principe dont il a besoin ;

« tel j'étais à cette vue nouvelle ; je voulais voir
« comment l'image s'unissait au cercle et com-
« ment elle y était adaptée, mais mon propre
« esprit n'était pas assez fort pour cela, et il n'y
« serait pas parvenu s'il n'avait été frappé d'une
« clarté dans laquelle son désir fût satisfait ! »

Voilà ce que vit le poète dans les splendeurs de son imagination agrandie par la Foi, et voilà aussi jusqu'où il faut monter pour trouver la *Vie Surnaturelle*. En dehors de là, nous ne rencontrons que la vie incomplète, participée et, par conséquent, limitée, qu'elle soit celle des anges ou des hommes. Il faut passer toutes les sphères de la vie créée, s'élancer jusqu'au trône de la Divinité pour l'atteindre. Là, seulement, nous pouvons la saluer dans les actes sublimes qui en composent l'éternelle gloire.

Il nous sera facile, par là, de comprendre ce que veulent dire ces paroles : *Vivre de la Vie Surnaturelle*. De même, en effet, que nous disons d'un être qu'il possède la vie animale ou la vie intellectuelle, qu'il vit de cette vie, quand il a la puissance de faire les actes qui caractérisent ces règnes, et cela par une force intime qui procède de lui ; ainsi disons-nous d'un être intelligent qu'il vit de la *Vie Surnaturelle* quand il en réalise les actes, et cela par une force intime, spontanée, qui procède de lui.

Or, ce qu'il faut affirmer hautement, c'est que c'est là l'objet auquel Dieu nous appelle, et que cet objet contient notre avenir éternel...

Si nous nous transportons, par la pensée, vers le milieu du xv^e siècle, à Florence, dans la basilique de cette ville, nous nous trouverons en présence d'un grand spectacle. L'Église catholique tout entière est là, son chef suprême à sa tête. Elle tient, dans la majesté de ses représentants, une de ces grandes assemblées qui ont été, dans tous les temps, la plus sûre garantie de la vérité divine. Les questions qu'on y agite sont graves. Les unes doivent décider de l'union des Églises, jusque-là divisées ; d'autres doivent fixer la croyance des fidèles. Si nous prêtons un peu l'oreille aux débats qui se succèdent, nous entendrons s'élever, entre les autres, cette question : Est-il vrai que l'âme, purifiée de ses fautes, voit Dieu en lui-même, et que ce soit là l'avenir préparé par lui, pour nous, après la mort ?

A ce moment, un silence plus solennel et plus profond plana sur la vaste assemblée, et les regards de tous se tournèrent, pleins d'anxiété et d'attente, comme pour en solliciter une réponse, vers le siège suprême d'où tombaient les oracles. L'oracle ne se fit pas attendre et, quelques instants après, le monde savait, d'une certitude divine, que notre espérance n'est pas trompeuse,

et que nous verrons clairement Dieu lui-même, trine et un, comme il est : *Clare ipsum Deum trinum et unum intueri sicuti est.*

Et, si on demande : qui donc avait donné à l'Église la confiance de prononcer ainsi, avec une imperturbable sécurité, la vérité de l'avenir ? il faut dire : cette vérité, elle l'avait trouvée partout, dans les souvenirs de la Révélation. Elle l'avait trouvée inscrite dans les annales qui contiennent l'histoire des premiers jours de la vie religieuse du monde, dans la foi de ceux que Dieu avait illuminés de ses rayons : Abraham, Moïse et les Prophètes. Abraham, auquel Dieu avait parlé dans le mystère de la nuit ; Moïse, auquel il s'était manifesté à la lueur du buisson ardent ; les prophètes, qui avaient vu l'avenir sous l'emblème d'une cité, de la cité dont Dieu était le chef, qu'il éclairait de sa présence, comme le soleil éclaire la terre de sa lumière.

Elle l'avait trouvée surtout dans le plein épanouissement de la lumière divine, sur les lèvres de Jésus-Christ, Dieu révélateur. C'était lui qui s'était plu à nous l'annoncer, non plus sous des emblèmes, mais sans voiles, alors qu'il nous encourageait à marcher vers le ciel, la demeure de son Père ; alors qu'il promettait, à ses disciples et à tous, cette similitude avec les anges qui leur permettrait de voir Dieu, comme les anges le

voient eux-mêmes; alors qu'il leur disait, sans ambages et sans réticence: *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum* (1).

Elle l'avait puisée, cette vérité, dans les échos du Verbe de Dieu que nous apportait le grand Prophète de la loi nouvelle, saint Jean, alors qu'il s'écriait, au sortir d'une extase: « Lorsque viendra le jour de Dieu, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons comme il est — *Cum apparuerit, similes ei erimus quia videbimus eum sicuti est* (2). » Elle l'avait trouvée dans les lettres de l'Apôtre des révélations, saint Paul, alors qu'il chantait sous la lumière de Dieu: « Maintenant, nous voyons à travers un miroir et en énigme, mais alors nous verrons face à face. Maintenant, je ne connais qu'en partie, mais alors je connaîtrai comme je suis connu moi-même. — *Videmus per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem, nunc cognosco ex parte, tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum* (3). »

L'Église pouvait donc parler, elle pouvait se prononcer avec la certitude qui procède de sa mission, car c'était Dieu lui-même qui nous avait révélé les secrets de l'avenir. Elle n'était, à son

(1) S. Jean, xvii, 3.

(2) S. Jean, ep., I, iii, 2.

(3) Cor., xiii, 12.

tour, que l'écho prolongé de la parole divine portée à toutes les générations. Et nous aussi, nous pouvons chanter avec elle : « Oui, notre avenir c'est de voir Dieu, c'est de le posséder, sans ombre et sans distance, dans la gloire qui vient de Lui et de sa Vie ! »

Je dis, de sa Vie : car affirmer cette vocation, c'est dire que nous sommes appelés à la Vie Surnaturelle Divine, c'est affirmer que les actes qui composent la Vie même de Dieu seront les nôtres. Donc, de même que Dieu se voit et s'aime, qu'il se dit à lui-même la parole d'éternelle vérité qui est lui-même, notre vie en Lui sera de le voir, de le posséder comme il se voit, comme il se possède lui-même, de l'aimer comme il s'aime lui-même. Et ici, comment ne pas admirer la beauté du dessein divin, en même temps que la bonté de notre Dieu !

Quand la richesse est échue, ici-bas, à un cœur généreux, son premier instinct est de faire partager son bonheur. Des jouissances solitaires lui sont à charge, il se sent mal à l'aise au sein de ses plaisirs et de son abondance. Aussi, que fait-il ? Il avise au-dessous de lui, bien loin, sous des haillons, quelque être misérable et dénué de tout, et, l'appelant à lui, il lui dit : Tiens, prends cette part des dons que Dieu m'a faits, jouis avec moi du bénéfice de sa Provi-

dence; c'est elle qui te donne par mes mains!

Voilà ce que fait l'homme quand il a un cœur généreux, et voilà ce que Dieu a fait, en nous appelant à le voir. Du fond de sa béatitude, il a laissé tomber jusqu'à l'homme un regard de compassion; il l'a aperçu faible, impuissant et borné, et il s'est dit à lui-même: « Voilà ma créature, l'œuvre élue de mes mains; elle est faible et misérable, mais égalons notre amour à sa faiblesse, achevons notre œuvre en consommant sa perfection. Qu'elle soit semblable à moi ! Je suis heureux, qu'elle soit heureuse de mon propre bonheur; je suis riche, qu'elle soit riche de ma propre richesse; ma richesse, c'est moi-même, mon bonheur, c'est moi-même; que l'homme me possède moi-même, qu'il me voie comme je me vois moi-même, qu'il m'aime comme je m'aime moi-même. Je me donnerai à lui sans intermédiaire et sans figure. Moi, son Créateur et son Dieu, je serai sa béatitude, sa perfection, sa gloire. — *Ego ero merces sua magna nimis* (1). »

Cet avenir, il a été donné au grand apôtre saint Paul de l'entrevoir un jour; il lui a été donné d'être ravi jusqu'à ce troisième ciel, le séjour de la splendeur divine. Ah! il avait été accablé de cette gloire; aussi, redescendu dans les ombres

(1) Sen., xv.

de l'attente, il la chante en accents qui désespèrent de dire la pensée. « Non, s'écrie-t-il, l'œil
« de l'homme n'a pas vu, son oreille n'a pas en-
« tendu, son cœur ne saurait comprendre ce que
« Dieu réserve à ceux qui l'aiment (1) ! »

En face de ces mystères que la foi nous fait entrevoir, après lui, nous répétons la même parole, en souhaitant de nous rendre dignes de posséder, un jour, une telle joie, dans une si haute vision...

II

C'est la loi de toute grande vocation d'impliquer des devoirs immédiats; et puisque notre Destinée est Surnaturelle, il est bon de méditer ceux qu'elle nous impose.

La première conséquence de notre vocation, c'est qu'il faut y croire. Si les hommes, en effet, disaient seulement, en face de la Destinée Surnaturelle : « Est-il certain que nous arrivions à voir Dieu, à jouir de Dieu ? », je n'aurais rien à ajouter pour que soit constant le devoir d'y croire; cette certitude résulte, en effet, de la parole de Dieu et de l'Église... Mais si je prêter l'oreille aux instincts de la raison humaine, en face

(1) I Cor., II, 9.

de ce mystère, je l'entends dire autre chose. « Eh ! quoi, on nous parle de voir Dieu face à face, en lui même... Cela est-il bien possible ? N'y a-t-il pas opposition absolue entre cette haute destinée et l'infirmité de notre nature humaine si éloignée de Dieu en tant de manières ? Si Dieu habite une lumière inaccessible, s'il est nécessairement séparé de tout être par l'éminence de sa Vie, comment pourrions-nous oser prétendre à en réaliser l'acte essentiel, à être élevés à une telle sublimité ? »

Oui, voilà ce que l'on dit : en sorte que si, parfois, on nous reproche d'abaisser la dignité de la nature humaine devant la parole ou la loi de Dieu, ici on nous reproche de l'exalter outre mesure.

En face de ce reproche, notre devoir est de nous redresser en adhérant à la parole de Dieu, glorieuse pour notre infirmité humaine.

Il faut bien du reste en convenir : si nous étions laissés à nos seules ressources, nous ne pourrions jamais arriver si haut ; il ne saurait jamais y avoir, entre Dieu et nous, d'autre union que celle de l'objet avec la faculté qui le connaît d'une manière lointaine et indirecte. Nous pourrions un jour connaître Dieu par notre intelligence, l'aimer par notre cœur, mais à travers des reflets et comme derrière des ombres ;

nous graviterions vers Lui dans un orbe créé, comme un astre qui subirait, sans monter à lui, l'influence d'un centre supérieur. Non, entre nos forces et la Vie même de Dieu, il n'y a aucun rapport de proportion... (1).

Mais, si cela nous est impossible, laissés à nous-mêmes, pourquoi cela nous serait-il impossible, sous l'impulsion ou l'attraction de Dieu Lui-même ! Pourquoi, si Dieu est le grand soleil des esprits, ne pourrait-il pas se manifester à nous par son intimité, s'il le veut ? Pourquoi, moi qui suis fait pour la lumière, ne pourrais-je pas atteindre jusqu'à Lui, — par Lui, — le pénétrer par les regards de mon esprit comme je pourrais pénétrer par ceux de mes yeux, l'intimité même du soleil qui m'éclaire ? S'il est la vérité essentielle, pourquoi, moi qui veux

(1) On s'est demandé si je rattachais le fondement subjectif du surnaturel à une aptitude innée de nature, ne pouvant d'ailleurs passer à l'acte efficace que sous l'influence de la grâce, comme le veut Duns Scott.

Ou bien si je reconnaissais une simple capacité passive obéissante, c'est-à-dire qui ne dise rien par avance du terme auquel elle doit-être élevée, mais seulement ait ordre à la toute puissance Divine, pour tout ce qu'elle voudra, ainsi que l'enseigne S. Thomas ?

Je ne vois aucune raison d'admettre avec Duns Scott un fondement positif prochain, une ordination positive au surnaturel quoique inefficace.

Ma réponse doit être comprise dans le sens de S. Thomas, c'est-à-dire que notre nature me paraît avoir une simple ordination à être agie par Dieu vis-à-vis de tout ce qu'il lui plaira de déterminer.

voir la vérité, qui soupire après la vérité, qui veut m'enivrer de la vérité, pourquoi ne pourrais-je pas l'atteindre dans son foyer substantiel et vivant ? « S'il est la beauté créée, sans imperfection et sans tache, pourquoi donc, moi qui aime la beauté, qui veut voir la beauté, ne pourrais-je pas la contempler dans sa plénitude et dans sa source ? Il me faudra un don spécial qui me rende capable de monter jusque-là ? Soit... Mais, encore une fois, pourquoi cela serait-il impossible à Dieu ? Et parce que je ne comprendrais pas le mystère d'une telle élévation, faudra-t-il pour cela que je me dérobe à l'espérance qu'il fait briller à mes yeux ? D'ailleurs, Dieu nous aime, et n'est-ce pas assez pour qu'il puisse trouver en Lui-même le moyen de nous communiquer sa vie ? Oui, je crois que Dieu m'aime assez pour faire cette merveille et me la révéler. J'adhère de tout mon esprit à cette heureuse parole ! Je laisse la raison humaine se débattre contre des difficultés qui ne sauraient résister à l'amour de Dieu. Je crois à ma gloire future, à mon exaltation future, parce que je crois à l'amour, à la puissance de Dieu, en même temps qu'à sa révélation.

Mais, non seulement il faut accepter cette vocation par l'esprit. Il faut encore l'accepter par

le cœur, c'est-à-dire remercier Dieu, qui nous l'a préparée.

Autrefois, le saint Roi David, ravi du spectacle des bontés de Dieu à l'égard de l'homme, s'écriait : « Louez le Seigneur, car il est bon et sa « miséricorde s'étend aux siècles des siècles (1) ! » Telles doivent être aussi nos dispositions. Assurément s'il est un sentiment commandé par la justice, c'est celui de la reconnaissance. Il germe naturellement dans le cœur de l'homme envers ses bienfaiteurs : il est donc juste qu'il naisse en lui, en regard des libéralités divines. Comment l'homme pourrait-il songer aux grandeurs que Dieu lui a réservées et ne pas sentir l'action de grâces monter à ses lèvres ? Comment pourrait-il voir s'ouvrir, sous ses yeux, l'horizon de la miséricorde devenu son bien, et ne pas être reconnaissant ? Et, pourtant, où sont-ils ceux qui y songent ? Où sont-ils ceux qui, contemplant les gloires de l'avenir, s'écrient comme le Prophète : « Oui, le Seigneur est bon, et « sa miséricorde est éternelle ! » Étrange mystère d'ingratitude ! Qu'un homme se montre libéral vis-à-vis de nous, qu'il nous accorde faveur, amitié, protection, nous en sommes touchés : qu'il partage avec nous quelques-uns de ces

(1) Psal., cXL, VI, 1.

biens qui ont la terre pour séjour et quelques instants pour durée, nous nous sentons redevables; mais, de Dieu et des biens qu'il nous réserve, nous n'avons souci... On dirait que notre avenir ne compte pour rien dans notre vie ou que Dieu nous doive tout ce qu'il nous a promis... Et, pourtant, Dieu ne nous devait rien et il nous a tout promis et, si nous le voulons, il nous ouvrira ses trésors. Dieu pouvait nous laisser aux tristes conditions de notre pauvreté et il ne l'a pas voulu, et il nous a préparé une gloire qui dépasse toute gloire, une royauté céleste qui surpasse toute éphémère royauté.

En dépit de l'oubli des hommes, le devoir c'est la reconnaissance. Que les chrétiens s'efforcent du moins de ne pas y rester étrangers.

Enfin, en bénissant Dieu, il faut espérer en Lui, c'est notre dernier devoir. Il semble que si rien n'est plus juste que de remercier notre Souverain Bienfaiteur, rien ne doive nous être plus doux que d'espérer en Lui. Nous ne vivons, en quelque sorte, que d'espérance. Quand nous sommes tristes, nous regardons le lendemain et nous espérons. Quand l'injustice pèse sur nos têtes, nous descendons dans notre cœur et, le voyant innocent, nous espérons. Nous espérons des hommes, nous espérons des choses. Il nous sera donc doux d'espérer en Dieu. Ce cri du

Prophète à son âme : *Spera in Deo!* sera aussi le cri de notre cœur... Et pourtant, chose étrange ! souvent nous ne voulons pas espérer en Dieu. Dieu nous ouvre le ciel, il nous dit : *Ego-ero merces tua magna nimis...* Et nous nous détournons, et nous disons : Non ! Dieu nous montre la paix et la félicité dans la possession de tous les biens, comme la perspective de notre éternel avenir, et nous n'en voulons pas. Cela est-il vrai?... Oui, hélas ! mais qu'est-ce à dire ? Ah ! c'est que, pour atteindre jusqu'à Dieu, il faut faire des efforts : pour monter si haut, il faut être courageux, il faut lutter ; et nous ne voulons ni lutter, ni être forts, et nous nous en allons, livrant notre cœur à toute espérance vaine, l'abandonnant au vent de tous les désirs et nous prenant à tout, pourvu qu'il ne nous en coûte rien.

Ah ! au nom même de notre gloire à venir, qu'il n'en soit pas ainsi ! Qu'on ne s'y trompe pas, en effet, le parti facile des abdications et des défaillances ne saurait nous mener à rien : et il s'agit ici de la gloire par excellence, de la gloire infinie !... Courons donc à la récompense, les cœurs en haut, et, s'il nous en coûte quelques efforts pour arriver à Dieu, soutenons notre espérance des encouragements de saint Paul : « Ce qui afflige est léger, ce qui demeure est

immense et éternel (1) »... Si, du reste, quelques chrétiens pensaient que la fidélité à ces devoirs n'a pas sa récompense dès le temps, je leur dirais, avec l'expérience, que grande est leur erreur et que l'histoire apporte plus d'un témoignage des joies produites par l'espérance dans les âmes fidèles.

C'était le 20 janvier 1861, sur cette terre du Tonkin qui, depuis longtemps déjà, nous envoie tant de souvenirs de sang. Un homme était enfermé dans une cage de bois. Il allait être minuit. Autour de lui (c'est lui-même qui l'écrit), il y avait des lances et de longs sabres; dans un coin de la salle se tenait un groupe de soldats jouant aux cartes; un autre groupe jouait aux dés. De temps en temps, les sentinelles frappaient sur le tam-tam et le tambour, les veilles de la nuit.

A deux mètres de lui une lampe fumeuse projetait sa lumière vacillante sur une feuille de papier chinois, sur laquelle il traçait quelques lignes.

Quel était cet homme? Pourquoi était-il là? Cet homme, c'était un Français et un Prêtre. Consumé du désir de procurer la gloire de Jésus-Christ et d'étendre son règne, du fond de

(1) II Cor., IV, 17.

sa petite ville de France, il avait tourné les regards vers ces régions qui sollicitaient son zèle ; et il était venu.

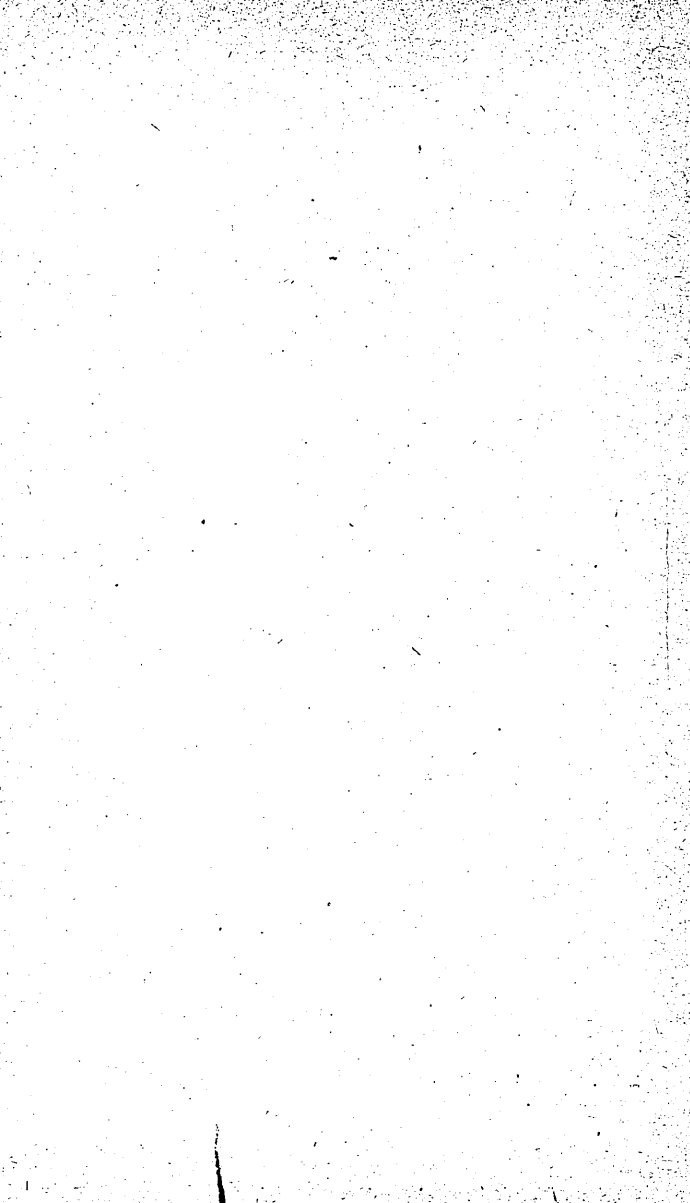
Déjà plus d'une conquête avait récompensé ses efforts et animé son courage. L'œuvre de Dieu s'opérait dans l'ombre et lui promettait de consolants succès. Son zèle, toutefois, n'avait pas été, paraît-il, agréable au gouvernement du pays ; il avait été poursuivi, saisi, conduit en prison et condamné à mort. Il était là, attendant l'exécution de la sentence prononcée contre lui. Certes, le sacrifice était cruel : mourir jeune, mourir innocent et de la main du bourreau, cela est dur ! Et pourtant, cet homme qui va mourir, il a le cœur joyeux et l'âme heureuse ! Qu'est-ce donc qui le soutient et le fortifie ? Écoutez-le : Il a laissé, en partant, une sœur qu'il aime tendrement, et, avant de mourir, il lui envoie son dernier adieu. « Demain, je vais être
« conduit à la mort ! Heureuse mort, n'est-ce
« pas ? mort désirée qui conduit à la vie !...
« J'aurai la tête tranchée... Ignominie glorieuse
« dont le ciel sera le prix ! A cette nouvelle, chère
« sœur, tu pleureras, mais de bonheur... Vois
« donc ton frère, l'auréole du martyr couron-
« nant sa tête, la palme du triomphateur se
« dressant dans sa main ! Encore un peu, et mon
« âme quittera la terre, finira son exil, termi-

« nera son combat ! Je monte au ciel, je touche
« la patrie. Je remporte la victoire. Je vais en-
« trer dans le séjour des élus, voir des beautés
« que l'œil de l'homme n'a pas vues, entendre
« des harmonies telles que l'oreille n'en a ja-
« mais entendu, jouir de joies que le cœur n'a
« jamais goûtées ! »

Voilà ce que la pensée de l'avenir, la foi en l'avenir, l'espérance en l'avenir, l'action de grâces envers l'avenir avaient fait de cet homme ; et l'on raconte qu'au moment où sa tête allait tomber sous le glaive du bourreau il jetait les yeux vers le ciel, comme pour dire : C'est donner bien peu pour une si haute récompense (1) !

Nous ne sommes pas sans doute appelés à rendre témoignage à la vérité par l'effusion de notre sang ; mais si nous avons foi à l'avenir Surnaturel, si nous vivons de son attente, tout sera transformé pour nous au cours de notre vie. Les peines deviendront joyeuses, le travail léger, les épreuves désirables, notre regard cherchera Dieu et notre cœur lui dira sans cesse : C'est donner bien peu pour une si haute récompense !

(1) Le vénérable Théophane Vénard a été décapité le 2 février 1861. Son corps repose dans la chapelle du Séminaire des Missions Étrangères, à Paris ; il y restera jusqu'au jour, prochain il faut l'espérer, où l'Eglise permettra qu'il soit placé sur les autels.



CHAPITRE DEUXIÈME

La Grâce Sanctifiante

Nous sommes appelés par Dieu à vivre, dans l'avenir, de la Vie Surnaturelle, c'est-à-dire à participer aux actes mêmes de la Vie de Dieu. Se connaître et s'aimer soi-même, se dire la parole d'éternelle vérité qui est Lui-même; cette parole, l'aimer et être heureux de la prononcer et de l'aimer : telle est la Vie de Dieu, et tels sont les actes que Dieu nous invite à réaliser un jour en Lui. Voir Dieu comme il se voit, le posséder comme il se possède, l'aimer comme il s'aime lui-même : voilà, en trois mots, notre éternelle destinée.

Cette destinée, il faut l'aimer, il faut espérer l'atteindre et mériter par là les récompenses et les joies qu'elle projette d'avance de l'éternité sur le temps. C'est là ce que nous avons déjà dit.

Mais cette vocation à la vision et à la possession de Dieu est-elle pour nous un phénomène purement extérieur, ou bien exerce-t-elle, dès ici-bas, sur notre vie terrestre, une influence

efficace? Dieu, en se promettant Lui-même à nous, comme notre récompense et notre béatitude, a-t-il voulu que, dès les ombres de la terre, nous fussions investis de forces correspondantes à cette fin, et suffisantes pour l'atteindre à l'heure marquée par Lui? ou bien demande-t-il seulement, pour se donner ainsi Lui-même un jour, que nous fassions de notre conscience et de notre liberté, dans la sphère des devoirs de l'ordre naturel et moral, un légitime usage? L'homme, en un mot, possède-t-il, dès maintenant, les arrhes de la félicité céleste, ou bien cette félicité ne doit-elle resplendir à ses regards, comme un soleil nouveau, qu'au jour où le soleil de la terre aura cessé de luire pour lui? Y a-t-il, dès ici-bas, de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu, un commerce supérieur à la nature et qui soit comme le prélude de l'union qui doit se consommer en Dieu? Tout est-il dit, pour la grandeur de l'homme, avec la perfection de sa conscience et de sa liberté? ou bien y a-t-il, présente à son être, une force plus grande que lui, qui est en lui-même et lui-même, tout en étant quelque chose de Dieu? Voilà le point qui appelle notre attention.

La question est grave, c'est d'elle que dépend la direction que devra prendre notre vie. Il s'agit, pour nous, de savoir si nous ne sommes

que des hommes ou si, sur notre front, Dieu a déposé l'auréole d'une majesté plus haute. Oui, sommes-nous sages quand, prosternés à deux genoux sur le pavé du temple, nous demandons à Dieu, du fond de notre foi et de notre amour, de venir habiter dans notre âme comme dans un sanctuaire? Sommes-nous sages, quand, anéantis devant un morceau de pain, nous disons: Ce morceau de pain; c'est la force, c'est l'amour, c'est Dieu! Ce sera moi tout à l'heure, moi devenu Dieu, en quelque sorte! — Quand nous disons cela, sommes-nous sages ou ne sommes-nous que des crédules ou des dupes? Voilà ce qu'il nous faut savoir.

La question est opportune. C'est une des plus opportunes du temps présent. C'est autour d'elle que s'agite le grand débat religieux de notre époque. Je vois, en effet, autour de nous, comme deux groupes d'hommes : ceux qui affirment un ordre de choses surnaturel et ceux qui le nient; ceux qui prétendent ne relever que des forces naturelles de l'âme pour arriver à Dieu, et ceux qui déclarent que ces forces sont insuffisantes devant le dessein divin. Il y a cinquante ans, un grand esprit avait ainsi défini le caractère de la lutte engagée parmi nous : « La question suprême qui préoc-
« cupe aujourd'hui les esprits, c'est la question

« posée entre ceux qui reconnaissent et ceux
 « qui ne reconnaissent pas un Ordre Surnaturel
 « certain et souverain, quoique impénétrable à
 « la raison humaine; la question posée, pour
 « appeler les choses par leur nom, entre le su-
 « *pernaturalisme* et le *rationalisme*. » (Guizot,
Méditations.) La question en est toujours au
 même point et, aujourd'hui comme il y a cin-
 quante ans, elle est posée sur le terrain de l'Or-
 dre Surnaturel. Or, à l'encontre de ceux qui
 disent : « Dieu est trop sage pour avoir voulu
 établir un ordre de choses qui ne soit pas celui
 de la nature, et il est impossible que nous ayons
 avec Dieu d'autres relations que celles qui résul-
 tent des lois primordiales, posées par le Créa-
 teur; » à l'encontre de ces affirmations, il faut
 dire que, pour arriver à notre destinée immor-
 telle, il est nécessaire de vivre dès ici-bas de la
 Vie Surnaturelle, de la Vie même de Dieu. Et
 voici par quels degrés on arrive à cette imper-
 turbable affirmation :

1^o Devant la doctrine catholique, il nous faut,
 pour être agréables à Dieu, posséder le prin-
 cipe d'une vie supérieure;

2^o En regard du plan général de la Provi-
 dence, cette vie doit être la Vie de Dieu;

3^o Enfin, vis-à-vis de la parole de Dieu, cette
 vie est certainement la Vie même de Dieu.

I

Et, d'abord, comment établir qu'il est nécessaire que nous possédions dès ici-bas le principe d'une vie supérieure pour être agréables à Dieu, ainsi que l'affirme l'Église ?

Vers le commencement du cinquième siècle, l'Église universelle était agitée d'une émotion inaccoutumée. Les évêques, ces sentinelles vigilantes du troupeau d'Israël, formaient plus nombreuses ces assemblées vénérables qui ont été, dans tous les temps, la sauvegarde de la vérité et de la liberté dans l'Église. Ses Docteurs, les Augustin et les Jérôme, prenaient la plume avec une nouvelle ardeur. Cette émotion indiquait un danger. Qu'était-il donc arrivé ? Grâce à Dieu, le temps des persécutions par le glaive était passé ! Julien, lui-même, était enseveli dans la mort ; ses sophismes, son apostasie et sa puissance s'étaient évanouis avec lui. Il y avait déjà un siècle qu'Arius avait paru, et bien que sa doctrine ne fût pas anéantie, elle n'offrait plus, du moins alors, un danger sérieux pour l'Église.

Que s'était-il donc passé ?

Arius n'était plus, il est vrai, mais un autre

Arius s'était levé et, avec lui, la doctrine que je signalais tout à l'heure faisait sa première apparition dans le monde. Arius avait attaqué la Divinité de Jésus-Christ, Pélage en niait les résultats. Le premier, en effet, il contestait la nécessité de l'intervention divine par un secours d'en haut pour le salut de l'homme; et il affirmait que l'homme, par la seule force de sa nature, était capable d'atteindre jusqu'à la possession de Dieu.

Dans cette affirmation l'Église avait cru voir un danger, et c'est pourquoi elle s'était émue et elle s'était levée. Et comment, en effet, ne se serait-elle pas émue? Est-ce qu'elle n'avait pas entendu la voix de son maître, Jésus-Christ, disant : *Sine me nihil potestis facere* (1)? Est-ce qu'elle n'avait pas entendu les apôtres répondant à cette parole par un fidèle écho? Saint Pierre, son chef visible, s'applaudissant des promesses qui nous sont venues par Jésus-Christ? *Per quem maxima nobis promissa donavit ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ*? Et saint Paul, félicitant les premiers chrétiens du privilège d'avoir reçu une lumière spéciale? *Qui dignos nos fecit in partem sortis sanctorum in lumine* (3). Et

(1) S. Jean, xi, 5.

(2) II S. Pierre, i, 14.

(3) Coloss., i, 12.

c'est pourquoi, dans ses Conciles, elle avait fulminé ses victorieux anathèmes, et formulé, avec la solennité d'une puissance sûre d'elle-même, l'immortel enseignement de la vérité catholique. Ce qu'elle défendait alors, elle n'a jamais cessé de le défendre et de le soutenir ; et quand, dix siècles plus tard, un autre moine révolté étalait à la face du monde le scandale et l'audace de ses négations au sujet des mêmes mystères, l'Église n'eut qu'à se recueillir un instant, et à se reporter aux souvenirs de Carthage et de Milève, pour lancer l'anathème contre Luther et ses adeptes.

Voilà l'enseignement de l'Église catholique. C'est le sien aujourd'hui, comme il l'était hier ; et les négations d'aujourd'hui ne lui font pas plus peur que les négations du passé.

D'après cet enseignement, l'homme est acheminé à sa fin surnaturelle non seulement par un secours extérieur de Dieu, mais par le principe intime d'une vie supérieure. Ce principe de vie a son nom propre dans la langue chrétienne. La théologie catholique l'appelle la Grâce. La Grâce sanctifiante, c'est-à-dire le Don par excellence, qui sanctifie l'homme. Nom singulier que, dans l'impuissance de mieux dire, le langage humain a consacré, pour exprimer cette effusion divine qui n'a rien de semblable dans les relations naturelles de l'homme. Remarquez-le, en effet,

l'erreur dont je parle, avant-courrière de l'erreur contemporaine, ne niait pas seulement l'existence d'un secours transitoire extérieur, mais elle niait encore la réalité d'une élévation intime de l'âme du chrétien, et c'est là ce que l'Église a voulu condamner.

Du reste, toute la doctrine catholique aboutit à l'affirmation de cette réalité sublime et supérieure. Elle est comme son fruit terrestre. Par son dogme et par sa morale, comme par ses sacrements, c'est là qu'elle se termine. Cette réalité, elle est le résultat de l'action combinée de Dieu et de l'homme. Quand Jésus-Christ descendait parmi les hommes, quand les flots de son sang coulaient sur la croix, c'était pour faire germer cette fleur céleste. C'est d'elle que le Baptême a déposé la semence en nos âmes, et c'est elle que nous cherchons à faire fructifier, quand, par le sacrifice ou par la prière, nous tournons nos regards vers Dieu.

Encore une fois, voilà l'enseignement catholique. La question est jugée. Nous n'avons qu'à nous incliner devant cette première vérité : Dieu a départi à l'homme, dans un secours supérieur, le moyen d'atteindre un jour sa fin dernière.

II

Si, devant la foi catholique, il y a en nous un principe supérieur de vie, il faut ajouter que, devant le plan général de Dieu, ce principe de vie supérieure doit être la Vie Surnaturelle, c'est-à-dire la Vie de Dieu en nous.

Je suppose d'abord que Dieu n'a pas pu avoir pour conduire l'homme vers son terme une Providence différente de celle qu'il exerce vis-à-vis des autres êtres. Or, quelle est la loi de la Providence ordinaire de Dieu, si ce n'est de créer pour ces êtres une vie proportionnelle à leur fin ? Et cette loi est si stable que, la fin indiquée nous paraît déterminée par la nature de l'être. Si donc Dieu intervient en nous pour nous conduire à notre fin, s'il intervient en produisant quelque chose de permanent, cette production ne peut être qu'une vie proportionnée à notre destinée. Dès lors tout dépend de ce que contient ce mot qui résume notre destinée : Voir Dieu.

Qu'est-ce que voir Dieu ?

Ici, il convient de faire une courte excursion dans le domaine de cette philosophie dont le grand pape Léon XIII recommandait naguère la méthode à l'attention du monde. Elle nous mettra, sans doute, en présence de choses difficiles

à comprendre, mais qui ne doivent pourtant pas nous effrayer. Elles jetteront, d'ailleurs, une grande lumière sur la doctrine de la Vie Surnaturelle. Si l'enseignement catholique est un grand arbre aux profondes racines, on éprouve une douce joie, après avoir fouillé profondément le sol, à découvrir les premières fibres qui l'y attachent.

Pour comprendre ce que c'est que voir Dieu, il faut, parcourant l'échelle des êtres, rechercher la loi qui préside à leur vie.

Tous les êtres n'ont pas la même part dans la répartition de la vie. De l'atome, ils s'élèvent jusqu'à Dieu, sur une échelle immense ; et, à travers des degrés divers de perfection, ils participent, dans une mesure inégale, à celle qui rayonne de la Divinité comme d'un foyer inépuisable.

En bas, nous voyons, dans l'humilité de la pure matière, le règne inorganique, toute cette nature inférieure, où la vie se révèle à peine dans ses premiers frémissements ; au-dessus, la plante, l'animal, l'homme et l'ange s'échelonnent dans une gradation intermédiaire ; et, au sommet, planant sur tous ces êtres sortis de Lui, comme, au premier jour l'Esprit sur les ténèbres du chaos, Dieu apparaît dans l'inaccessible lumière de sa totale existence.

Évidemment, à chacun de ces degrés doit correspondre une action qui lui soit propre, qui indique pour ces êtres la limite de leur existence, en les distinguant de ceux qui leur sont inférieurs. C'est aussi ce que nous manifeste l'expérience. L'être inorganique, force aveugle, attire à soi les éléments par lesquels il se développe; la plante vit de la vie végétale, l'animal de la vie sensitive; l'homme, l'ange et Dieu, de la vie intellectuelle.

Ainsi, l'action des êtres est en rapport avec leur nature; elle en sort par une naturelle efflorescence, comme la fleur au printemps sort de la tige sur laquelle elle est éclosée : aucun être n'agit que par ce qui le constitue, et dans la mesure de ce qui le constitue.

L'homme, l'ange et Dieu possèdent donc la vie intellectuelle, mais, puisque l'homme n'est pas au même degré de vie et de perfection que l'ange, et que Dieu les surpasse tous les deux, dans l'infinité, il s'ensuit que le procédé intellectuel de l'homme n'est pas le procédé intellectuel de l'ange, et que Dieu ne voit la vérité, ni comme l'ange ni comme l'homme. L'homme, l'ange et Dieu, il est vrai, perçoivent la vérité, mais, au lieu que l'homme la voit comme un homme, et l'ange comme un ange, Dieu la voit en Dieu, c'est-à-dire dans une lumière incomparable et

sans mesure; et c'est précisément cette différence dans la manière de connaître qui révèle le degré différent de perfection et de vie qu'ils possèdent.

Dès lors, quel est le caractère spécial qui convient à l'action de Dieu? Qu'est-ce qui la distingue de toute action inférieure?

Dieu est infini; donc, pour appliquer nos principes, son action doit être infinie comme sa nature; et comme l'action d'un être n'est que sa force naturelle se terminant à un objet qui lui est proportionné, l'objet de l'action de Dieu doit être infini comme sa nature et son acte: donc — et il importe de bien retenir cette conclusion — se connaître soi-même, tel qu'il est et dans la plénitude de sa nature, voilà le caractère distinctif de l'opération propre de Dieu.

Oui, l'homme connaît et nomme Dieu; mais il le connaît, à travers des ténèbres et des ombres, par les reflets que lui apportent les créatures. L'ange connaît et nomme Dieu; mais dans la lumière finie que Dieu lui a départie comme son apanage et sa vie. Dieu seul se connaît tel qu'il est, et aucune créature ne saurait parvenir par elle-même à atteindre jusqu'à l'infinité d'un tel objet.

Ainsi, nous n'en saurions douter, Dieu seul peut se connaître lui-même, tel qu'il est, dans

l'infinie perfection de sa nature. C'est là qu'aboutit la raison, appuyée sur l'enseignement traditionnel de l'Église : « Nul ne connaît le Père, dit Jésus-Christ, si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils ! » Et c'est une erreur condamnée de prétendre que la créature intellectuelle puisse, par elle-même, atteindre jusqu'à Dieu, tel qu'il est en Lui-même.

Si donc il est vrai, ainsi que l'attestent les Saints Livres, que la vie éternelle, pour l'homme, soit de connaître Dieu ; s'il est vrai qu'un jour, tous les voiles étant tombés, nous devons contempler Dieu face à face, que nous devons être semblables à lui, parce que nous le verrons comme il est ; si tout cela est vrai, comment concilier un tel avenir avec cette supériorité de la Vie divine ? Comment accorder notre impuissance avec cette unique propriété de Dieu ? Il n'y a qu'un moyen pour cela, et ce moyen le voici :

Il faut que Dieu communique à l'homme sa nature divine ; il faut qu'il l'élève jusqu'à sa Divinité ; il faut enfin, pour me servir d'une expression théologique, que Dieu fasse entrer l'homme en participation de sa nature divine.

Tant que l'homme ne demeurera qu'un homme, tant qu'il n'aura à remuer que les forces infimes

qui ressortissent à lui, jamais il ne pourra se flatter de monter plus haut que sa poussière ; créature bornée par d'étroites limites, bien limité aussi est l'objet auquel il peut atteindre. Le sanctuaire de la Divinité lui est fermé. La lumière n'est faite que pour les yeux capables de la voir.

Mais, dira-t'on, cela est-il possible ? Est-il possible que Dieu se communique Lui-même ? Sa nature peut-elle donc être participée par un être créé ? Dieu n'est-il pas placé, par sa nature même, dans une lumière inaccessible, au-dessus de toute nature créée et créable, et n'est-ce point nier cette supériorité, nécessaire pourtant, que de reconnaître la possibilité d'une participation quelconque à sa Vie ?

Il est vrai, et, Dieu nous garde de le contester ! aucun être ne saurait, de lui-même et par son propre fonds, entrer en partage de la nature Divine ; Dieu, triple dans ses personnes, est un dans sa nature (1). Dès l'éternité et avant tous les siècles, il était ainsi, et quand il lui plut d'appeler à la vie des êtres qui n'existaient pas, il les créa distincts de Lui par une nature inférieure à la sienne, quoique venue de Lui. Cette doctrine est celle de la foi catholique. C'est celle aussi du bon sens. On l'a niée, mais nous n'avons rien à faire avec cette négation. Nous nous

(1) Matth., XI, 27.

en tenons aux données de la foi et du bon sens.

Mais, en dehors de là, est-il vrai que Dieu ne puisse pas se communiquer Lui-même, non plus comme la nature d'un être, mais comme une grâce superposée à cette nature? Est-il vrai que Dieu ne puisse pas dire à un homme : « O homme! me voilà, prends-moi, je suis à toi pour que tu sois à moi; je vivrai en toi pour que tu vives en moi? » Est-il vrai que Dieu ne puisse pas dire cela ?

Mais est-ce que les hommes, créatures faibles et chétives qu'ils sont, n'ont pas fait quelque chose de semblable ? Est-ce qu'un jour, à une heure ou à une autre, ils ne goûtent pas le bonheur de se donner ? Oui, un jour, ils ont rencontré près d'eux une créature pauvre et chétive comme eux, et ils lui ont dit : « Créature que j'aime, or çà voilà ma vie, prends-la, qu'elle soit la tienne jusqu'au dernier de mes jours; soyons unis et vivons heureux ! » Ils ont dit cela et ils se sont donnés, et sans retour. Et ce jour-là, ils ont cru être heureux, il leur a semblé qu'ils avaient grandi, dans ce don d'eux-mêmes, et qu'ils avaient accompli, dans l'amour, l'acte suprême de toute vie humaine. Et certes, ils ne s'étaient pas trompés, car, dans l'ordre des choses purement humaines, il n'y a rien de plus grand que de se donner soi-même.

Voudrait-on donc que Dieu n'eût pas cette grandeur? Voudrait-on que Dieu, moins heureux que ses créatures, ne pût se communiquer lui-même? Oh! non, cela n'est pas! Dieu peut se donner Lui-même; il le peut, et la doctrine catholique nous enseigne qu'il s'est ainsi donné, mieux que jamais créature n'a su le faire. Notre enfance l'a appris : le jour où il a voulu sauver le monde, son amour a été plus habile que les scrupules de l'homme, et il a fait cette chose merveilleuse que tous les siècles du passé avaient désirée, que tous les siècles, depuis, n'ont cessé de vénérer; il a fait cette chose merveilleuse que nous nommons l'Homme-Dieu, c'est-à-dire Dieu uni à l'homme, Dieu vivant dans l'homme, Dieu communiqué à l'homme, un par la personne, double par la nature.

Eh bien! ce qu'il a fait une fois, pourquoi ne le ferait-il pas deux fois, dix fois, cent fois, tous les jours? Non pas, sans doute, dans une union hypostatique, mais, pourtant, dans une union efficace et bien réelle qui Le donne à nous en nous élevant jusqu'à Lui. — On dit qu'il ne le peut pas? — Eh bien! au nom de la raison des Docteurs et des Saints, au nom de la parole même de Dieu, il faut affirmer qu'il l'a fait, qu'il le fait chaque jour; et c'est là la meilleure part de notre grandeur terrestre.

III

Dans les Saints Livres, la Grâce nous est manifestée comme la puissance par laquelle nous sommes les Fils de Dieu. Saint Jean, en effet, ouvre ainsi son Évangile : « Au commencement
« était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le
« Verbe était Dieu ; il était la lumière qui
« éclaire tout homme venant en ce monde, et il est
« venu parmi les siens et les siens ne l'ont pas
« reçu, et à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné
« le pouvoir de devenir les Fils de Dieu (1). »
Ailleurs, il écrit aux premiers Chrétiens :
« Voyez l'amour que le Père a pour nous,
« il nous a aimés au point que nous soyons ses
« Fils (2). » Et ailleurs cette filiation est manifestée comme le résultat de la Grâce : *Quicumque spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei* (3).

Ainsi, par la Grâce, nous sommes les Fils de Dieu : d'où il est légitime de conclure que la Grâce est une communion de l'homme à la nature de Dieu. Cette conclusion apparaît éclatante lorsqu'on approfondit un peu le mystère de notre Filiation divine.

(1) Joan., II.

(2) Joan., I, III.

(3) Rom., VIII, 114.

Comment donc sommes-nous les Fils de Dieu ! Évidemment nous ne sommes pas les Fils issus de sa génération éternelle, car, suivant saint Paul : « A qui des êtres créés Dieu a-t-il dit : « Vous êtes mon Fils, je Vous ai engendré aujourd'hui ? » Dieu, dans les profondeurs de son éternité, n'a qu'un Fils : celui dont saint Jean nous disait tout à l'heure : « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et « le Verbe était Dieu. »

Avoir un fils c'est, en ce sens, susciter de soi un être égal à soi, se reproduire en lui dans la propriété de la même nature et aussi dans ses droits. Si donc nous étions ainsi les Fils de Dieu, nous serions des Dieux, et non pas seulement de pauvres créatures humaines.

Nous ne sommes donc pas les Fils de Dieu par nature. Est-ce là, toutefois, que s'arrête le nom et la réalité de la Paternité ?

Cherchons, dans l'ordre humain, la loi des choses divines... Or, il arrive que le sein d'un homme n'a pas reçu de Dieu la bénédiction d'une fécondité semblable à la sienne ; il arrive qu'un homme n'a pas pu, penché sur un berceau, dire à un être sorti de lui cette suprême parole : « Vous êtes mon fils, c'est moi qui vous ai engendré ! » C'est là une des grandes tristesses de la vie humaine et, parfois aussi, le signe d'un châti-

ment divin. Si cet homme est jaloux de prolonger son bonheur au delà du terme de sa courte existence, s'il ne veut pas pour lui seul les joies et les biens de ce monde, que fera-t-il? Un jour, il s'en ira, il considérera du regard, et plus encore du cœur, quelques-unes des faibles créatures que Dieu aura jetées sous ses pas pour les protéger et les bénir. Dans une liberté sans contrainte, il en choisira une, il lui fera une place dans son cœur, il la sacrera dans son amour et, lui posant la main sur le front, il lui dira : « Je t'ai choisie, sois désormais l'illusion de ma vie, sois mon Fils. » Et cette créature élue, il en fera son fils, il l'associera à sa vie, il se contempera en elle comme dans son image et son œuvre, il se plaira à recevoir de ses lèvres, dans une fiction qui le rendra heureux, cette parole la plus douce que puisse entendre l'oreille humaine : « Mon Père! »... C'est-à-dire qu'en dehors de la Filiation de la nature, il y a la Filiation de l'amour, cette filiation que les hommes ont nommée l'*Adoption*. L'*Adoption* est, pour l'homme, la compensation de son indigence par son amour.

Dieu a fait comme cet homme, non pas par indigence, car il avait un Fils, — un Fils égal à lui-même, — mais par amour, par cette effusion libérale, impatiente de se communiquer. Il a

jeté les yeux sur notre humanité. Il a vu qu'il lui était possible de l'approcher de Lui par les liens de la Filiation, il a vu qu'il pouvait donner par elle des frères de son amour au Fils qu'il possède de toute éternité; et comme, au premier jour, il s'était dit : « Faisons l'homme, » ce jour-là, il s'est dit : Donnons-nous des Fils, ne soyons pas seulement Créateur, mais soyons Père ! Et ses entrailles divines s'émurent, et Dieu fut notre Père, et saint Jean nous en révélait le mystère en ces mots : « A tous ceux qui l'ont reçu, il a « donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. »

Avons-nous le droit de conclure, du fait de cette Filiation, que la Grâce soit une participation à la nature divine?

A considérer l'Adoption, telle qu'elle est pratiquée par les hommes, il ne le semble pas. Adopter en effet pour l'homme, c'est donner à un être qui lui demeure étranger dans la communication de la nature un droit purement extérieur. C'est admettre un être à la participation des richesses que nous possédons, lui donner sa place au foyer de notre famille et parmi nos plus chères affections.... Adopter, pour l'homme ce n'est pas autre chose; mais cette Adoption n'est telle que parce que l'homme est borné dans ses affections comme dans tout le reste... Elle est telle parce que ses meilleurs désirs ne sauraient

lui permettre d'agrandir, par sa volonté, la vie qu'il ne possède qu'imparfaitement.

Mais Dieu ne connaît pas ces imperfections et ces limites. L'homme n'a des biens qui lui sont extérieurs que parce qu'il ne suffit pas à s'alimenter par sa propre substance; il a besoin d'emprunter à des êtres étrangers une vertu qu'il ne possède pas par son fonds; mais, pour Dieu, il en va autrement. Lui-même est le foyer de sa vie; l'héritage auquel il nous appelle c'est Lui-même, Lui vu et aimé, comme il se connaît et comme il s'aime; et c'est pourquoi, sous peine que, son appel soit à jamais sans effet, il faut que même par l'Adoption, sa nature, dans le don Surnaturel et Gratuit que nous appelons la Grâce, devienne notre bien, notre possession, la force par laquelle nous pouvons atteindre jusqu'à Lui.

Et celui qui en douterait peut interroger, dans les Saints Livres, la lumière qui éclaire tout. Écoutons-les s'expliquer sur notre Adoption divine.

« L'Esprit Saint, nous dit saint Paul, nous « rend témoignage que nous sommes les Fils de « Dieu. Si nous sommes ses fils, nous sommes « donc aussi ses héritiers. *Filii et hæredes* (1) . »

(1) Rom., VIII, 17.

Ainsi, dans la pensée de saint Paul, l'Adoption précède, l'hérédité suit. L'Adoption est le principe, l'hérédité la conséquence, et c'est le Saint Esprit, répandu dans nos âmes, qui nous rend ce témoignage que nous sommes les fils de Dieu. Ailleurs, écrivant aux Hébreux, il s'écrie : « Nous sommes devenus participants du Christ, « si nous retenons fermement, jusqu'à la fin, le « commencement de sa substance qui est en « nous (1). » Et ce commencement de la substance de Dieu qui est en nous, saint Jean ne craint pas de l'appeler : *Semen Dei* (2), le germe de Dieu. « Celui qui est le Fils de Dieu, celui-là ne « fait pas le péché, car le germe de Dieu est en « lui. » Le germe de Dieu est en nous parce que nous sommes les Fils de Dieu. Quelle expression ! c'est dire : Dieu est en nous, comme le fruit repose dans le germe qu'il contient, comme la pensée dans l'âme de l'enfant, cachée mais agissante, Dieu est en nous, se développant à travers les ombres de l'exil, jusqu'au plein jour de notre maturité divine.

Voilà le dernier mot ! Comme il nous fait comprendre tout ce qu'il a fallu à Dieu déployer d'amour ! tout ce qu'il lui a fallu réaliser de merveilles pour faire de nous des chrétiens, des

(1) Hebr., III, 14.

(2) Joann., III, 9.

hommes destinés à le voir ! Il s'était donné à nous dans son Incarnation : ce n'était pas assez ; il s'était donné à nous dans la permanence de son Sacrement : ce n'était pas encore assez ! Il fallait qu'il se donnât encore Lui-même à nous-mêmes et pour nous mêmes, pour notre gloire et notre propre bonheur ! Et il s'est donné ainsi ; et, en présence des âmes sanctifiées par la Grâce, nous pouvons nous écrier, en empruntant les paroles du Prophète : *Dii estis, et Filii excelsi omnes* (1). Oui, nous sommes des dieux ! non pas seulement parce que nous avons l'espérance d'atteindre Dieu un jour ; non pas seulement parce que nous possédons en nous son image ; non pas seulement parce que nous l'atteignons par notre intelligence et notre amour ; mais encore parce qu'il est en nous-mêmes dans une ineffable et merveilleuse communication.

Voilà en abrégé quelques-unes des admirables opérations de Dieu en nous : elles sont vraiment ineffables, car il y a, dans les miséricordes de Dieu, des profondeurs que la parole humaine ne peut exprimer ; et le meilleur hommage qu'on puisse leur rendre, c'est de se taire, en les admirant.

Après avoir déroulé sous les yeux des Éphé-

(1) Isaïe, XII, 14.

siens le spectacle de l'amour de Dieu, dans l'économie de la réparation, saint Paul concluait par ces paroles : *Lux in Domino, ut filii lucis ambulate* (1).

Ces paroles nous fournissent une conclusion toute naturelle. « Lumière dans le Seigneur, marchons comme il convient à des enfants de lumière... » Et certes il est opportun de la rappeler cette parole, car si nous descendons au milieu des hommes, si nous nous mêlons aux bruits de cette société qui est la nôtre, si nous prêtons l'oreille aux échos de ses pensées et de ses désirs, nous voyons combien Dieu y est étranger !... Dieu, présent dans le monde, est oublié par le monde aujourd'hui ; il en est méconnu ; il est même négligé plus ou moins par les plus fidèles. Absorbés tout entier par les préoccupations terrestres, ils ne donnent aux choses du Ciel qu'une attention bien secondaire. La vanité, les plaisirs, l'orgueil, que sais-je ? Mille passions se disputent leur âme et règnent sur elle en souveraines. Mais Dieu !... Oh ! que sa place est restreinte, dans le cœur des fidèles !

Pour nous, élevons-nous à de meilleures pensées ! *Erige te !* Debout, nos âmes ! Considérons-nous bien, pesons ce que Dieu a fait pour

(1) Eph., v, 8.

nous, jetons les yeux sur ce Ciel intérieur qu'il s'est plu à si bien préparer. Aimons-le, et en l'aimant aimons aussi celui qui l'a fait, et qui, à tant de titres, devrait y régner sans rival. Oui, jetons-y parfois quelques regards! Ne gaspillons pas notre vie à travers mille inutilités, donnons-la plutôt bien pleinement à Celui qui en est si légitimement le Maître et le Roi... *Lux in Domino ut filii lucis ambulate...*



CHAPITRE TROISIÈME

Jésus-Christ, le nouvel Adam

Une des études les plus intéressantes auxquelles puisse s'appliquer un Chrétien est bien celle de la Vie Surnaturelle, puisqu'en en méditant l'économie il voit se dérouler sous ses yeux l'ensemble des moyens préparés par l'admirable Providence de Dieu, pour nous acheminer vers la fin sublime à laquelle il nous convie.

Déjà nous sommes en possession de la notion de la Vie Surnaturelle, soit qu'on la considère dans son terme, la vision de Dieu; soit qu'on l'envisage dans son germe, sa réalisation terrestre au sein de l'âme chrétienne. Poursuivant nos investigations, je voudrais essayer, dans ce chapitre, d'établir que, pour posséder la Vie Surnaturelle, il faut naître de Jésus-Christ, il faut aller à sa plénitude, faire de Lui, en un mot, notre Chef, suivant la parole de l'Apôtre : *Caput Christus!* Ce sera exposer l'origine de la Vie Surnaturelle dans l'homme régénéré, son

point de départ, le principe de sa communication (1).

I.

Avant d'aborder la question qui nous occupe et afin d'y mieux répondre, il faut nous rappeler quel est notre état présent en regard de la Vie Surnaturelle.

Quand, à la lumière des enseignements de la Foi, nous nous reportons à l'heure de la création de nos premiers parents, nous les voyons dans la gloire de leurs premiers jours, portant en eux-mêmes plus que l'image, — la ressemblance de Dieu, — et appelés par Lui à une fin supérieure, à celle qui résulte des exigences de notre nature humaine. Cet état de Grâce préparait l'état de Gloire, non seulement pour le premier homme, mais pour sa race tout entière, à la condition, toutefois, que le chef de cette race se soumettrait à la volonté divine; car il devait arriver que s'il se révoltait contre Dieu, il trouverait dans sa désobéissance, pour lui et pour tous ceux qui devaient sortir de lui, un principe de déchéance.

(1) Eph., iv, 15.

Cette doctrine s'accorde parfaitement avec les vérités que nous avons exposées jusqu'ici.

Telle est donc aujourd'hui notre condition. Après six mille ans, la conséquence de la désobéissance de notre premier Père pèse encore sur nous et, au lieu d'apparaître au jour investis de la Vie Surnaturelle, riches de la force divine, nous n'apportons avec nous, comme des héritiers dépossédés, qu'infirmités et misères, une nature blessée ; nous sommes morts à la Grâce. Et ce qui est aujourd'hui sera pendant tous les siècles ; les fils d'Adam viendront toujours au monde dépouillés de l'Ordre Surnaturel et des splendeurs de la Filiation divine.

Cette condition est attestée non seulement par la Foi, mais encore par l'expérience, et plus d'un esprit sérieux, livré attentivement aux observations de l'histoire et des âmes, a trouvé, dans l'inspection seule de la vie humaine, le signe qu'un désastre profond l'a atteinte et qu'elle a subi une déchéance.

Était-il possible que Dieu, ainsi trompé dans les espérances de son amour par la volonté coupable de l'homme, n'ouvrît pas une autre source de Vie Surnaturelle à la place de celle qui avait été fermée ? Était-il possible que la chute de la race humaine fût irrémédiable ? Non, cela n'était pas possible ! La vocation de l'homme au

bonheur Surnaturel de l'avenir persévérait, malgré la chute primitive ; et, par conséquent, il fallait que l'homme, s'il le voulait, pût vivre, dès ici-bas, de la Vie Surnaturelle, qu'il pût, malgré tout, posséder Dieu en son âme ; il fallait que chaque être humain eût des moyens de recouvrer pour son propre compte la Grâce perdue. Il fallait, dès lors, que Dieu mît dans le monde un autre Chef Surnaturel du monde. Il le fallait, pour la gloire de Dieu lui-même, et aussi pour la pleine restauration du plan divin.

De ces considérations il suit qu'aujourd'hui, pour acquérir la Grâce, il faut naître de quelqu'un. Il faut que la Grâce nous vienne d'un Principe Universel, parce qu'il convient qu'elle nous soit donnée comme elle a été perdue. Perdue pour tous dans un Chef prévaricateur, elle doit nous être restituée à tous dans un Chef fidèle. Il faut que nous naissions de ce Principe, parce que de même que nous devons recevoir la Grâce en Adam par la naissance naturelle, c'est-à-dire par suite de l'union résultant du sang reçu, nous devons recevoir la Grâce d'un nouvel Adam, par une union surnaturelle, par une naissance spirituelle qui la fasse arriver jusqu'à nous.

Et voilà aussi ce qui nous fait comprendre

l'erreur d'un trop grand nombre de nos contemporains. Ils ne veulent remonter qu'à eux-mêmes pour être agréables à Dieu ; ils veulent former à eux seuls, comme une société spéciale avec Dieu. Ils oublient les faits qui dominent l'histoire de notre humanité : cette mystérieuse solidarité qui, sous les regards de Dieu, nous rattache les uns aux autres comme les membres d'une grande famille, et ne nous permet pas de nous séparer du Chef qui préside à notre existence surnaturelle.

Pour nous, mieux instruits des desseins de Dieu, plus dociles aux leçons de l'histoire et aux enseignements de la vie humaine, nous disons que notre religion, comme tout le reste en nous, doit être un fait social ; que, pour posséder la Vie Surnaturelle, il nous faut entrer en communion avec le Principe de cette Vie, et nous saluons comme notre Chef Celui qui est la gloire même de Dieu, l'Image d sa Substance, le Verbe descendu jusqu'à nous, le Roi immortel des siècles fait homme parmi nous, Jésus-Christ Notre Seigneur.

II

Oui, le foyer d'où émanent pour nos âmes cette lumière, cette force, cette vie qui sont la

lumière, la force, la vie même de Dieu, c'est Jésus-Christ Notre Seigneur : c'est lui qui est le Chef de l'humanité surnaturelle.

Si j'écoute les persuasions du peuple chrétien, n'est-ce pas en ce sens qu'elles concluent ? Est-ce que ce n'est pas Lui qui est ce Roi aperçu par Ézéchiël, alors que Dieu le transporta en esprit, et plaça devant lui le grand spectacle du monde ? Le prophète alors contempla cette société unique, composée de plusieurs autres, qui formaient un seul peuple et qui avaient un seul roi. Et Dieu lui dit : « Va vers mon « peuple et parle-lui ainsi : Voici ce qu'annonce « le Seigneur : J'ai pris les enfants d'Israël du « milieu des nations, je les ai rassemblés de « toutes parts, j'en ai fait un seul peuple sur la « montagne d'Israël, et un seul roi les com- « mande, et David, mon serviteur, règne sur « eux (1). »

C'est Jésus-Christ, ajoute le peuple chrétien, qui est ce Roi établi sur la montagne de Sion, manifesté à David, alors qu'il entendit, comme dans un bruit confus qui montait de la terre vers le Ciel, la conspiration des peuples contre le Seigneur et son Christ. Ils s'étaient réunis et ils disaient : Brisons leurs liens et rejetons loin

(1) Ezch., chap. xxxvii.

de nous le joug qu'ils voudraient nous imposer ! Mais une voix s'est fait entendre qui disait à son tour : Celui qui habite dans les cieux se jouera de leurs projets, il se rira de leurs desseins, il les renversera dans sa fureur, car voici que j'ai été constitué Roi par Dieu sur sa sainte Montagne (1).

Et quand, au cours de sa vie mortelle, Jésus-Christ invitait les pécheurs à venir à sa suite, quand il s'écriait : *Je suis la voie, la vérité et la vie* (2). *Je suis venu afin que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient avec abondance* (3). *Celui qui demeure en moi et dans lequel je demeure, celui-là apporte des fruits célestes* (4). » Est-ce qu'il ne rendait pas hommage à sa royauté ? Est-ce qu'il ne proclamait pas qu'il était venu pour être le Chef Surnaturel du monde ?

Or, cela est-il vrai ? Est-il vrai que Jésus-Christ possède l'aptitude d'un Chef, et y a-t-il dans sa vie un acte ou un ensemble d'actes qui l'aient investi de cette glorieuse fonction ?

Pour être Chef, que faut-il ? Qu'implique l'idée d'un Chef qui exerce une influence principale sur ses membres ?

Cette idée implique nécessairement deux

(1) Psal., II.

(2) Joann., XII, 30.

(3) Joann., X, 10.

(4) Joann., XII, 25.

choses : une supériorité de puissance et une identité de nature. Si, d'une part, le Chef était d'une nature autre que ses membres, il n'y aurait pas, entre lui et eux, homogénéité ; leur union serait une union monstrueuse. Si, de l'autre, il ne possédait qu'une puissance restreinte comme celle des autres parties, son action serait non plus universelle, mais limitée ; c'est-à-dire qu'il cesserait d'être un Chef, de donner l'unité aux parties qui dépendent de lui.

Or, voyez comme la nature de Jésus-Christ lui donne merveilleusement ces conditions ! S'il n'avait été qu'un homme et qu'il fût notre Chef, sa sanctification eût été empruntée et il n'eût pas possédé comme siens les biens qu'il devait communiquer ; il eût été un canal par lequel Dieu aurait répandu sur le monde son esprit et sa Grâce, il n'eût point atteint la perfection d'un générateur, sa royauté eût été incomplète, le plan de Dieu dans l'Ordre Surnaturel eût été surpassé par la perfection de celui qu'il avait réalisé dans l'Ordre naturel. L'image eût été plus parfaite que le type. Mais, parce que Jésus-Christ est Dieu, il n'en est pas ainsi ; il peut être un roi incomparable, il est parfait dans l'Ordre Surnaturel, il possède par son fonds la vie qu'il nous appelle à partager.

Mais, d'un autre côté, s'il n'eût été que Dieu et qu'il eût été destiné à être notre Chef, il n'aurait

pas été de la même nature que nous, il n'aurait pas répondu à l'étendue des besoins de notre cœur. Ce qu'il nous faut, en effet, ai-je besoin de le dire? c'est un Chef semblable à nous, que nous puissions atteindre dans une nature semblable à la nôtre; ce qu'il nous faut, c'est un Chef que ne sépare pas de nous l'éclat de sa majesté, un Chef qui nous soit accessible, compatissant, qui ait l'expérience de nos misères et qui ait appris de ses souffrances, à soulager les nôtres; ce qu'il nous faut, enfin, c'est un Chef Père, un Chef Frère, un Chef Ami!

Si Jésus-Christ n'eût été que Dieu, tout cela nous eût manqué, et nous eussions vainement cherché une terre solide pour y jeter l'ancre de nos espérances. Mais il est Dieu et il est homme, il peut être notre Tête. Il répond à tous nos besoins, il réalise merveilleusement toutes les conditions d'un Chef. Parce qu'il est Dieu, il est un roi incomparable et parfait, il est une source principale, et il possède par son fonds la vie qu'il nous appelle à partager. Parce qu'il est homme, tous nos désirs seront satisfaits. Ce Chef que nous souhaitons, nous le posséderons, nous pourrons embrasser ses pieds, nous pourrons lui confier nos douleurs. Ce Chef Père, ce Chef Frère, ce Chef Ami, ce sera le Verbe fait chair — Dieu et homme — l'Infirmité et la Puissance, la Gloire et l'Abaissement!

Mais ce n'est pas assez, pour être Chef, qu'un être en possède dans sa nature l'aptitude et la puissance; cette aptitude a besoin d'être mise en exercice, il faut que la puissance devienne une réalité. C'est la loi de toute autorité, que sa prise de possession résulte d'un fait ou d'un ensemble de faits qui la constatent ou la déterminent, et soient le point de départ des droits qui lui sont confiés. Que cette investiture se fasse par l'élection des sujets qui doivent en bénéficier, ou par des actes qui la conquièrent, cette investiture doit avoir lieu.

Or Jésus-Christ a-t-il mérité, a-t-il conquis ce droit d'être actuellement et réellement notre tête? Est-il vraiment notre Chef, en vertu d'un ou de plusieurs actes de sa vie?

Quand nous regardons, au point de vue de notre pensée humaine, quelle devrait être la vie d'un Dieu sur la terre, nous nous plaisons à l'entourer de splendeur; de son berceau à sa tombe, elle ne serait qu'une suite de triomphes et de félicités; l'opulence n'a pas assez de faste, et les plaisirs assez de charmes pour un Dieu homme. C'est ainsi que nous rêvons la vie de Dieu. Mais bien différentes sont les pensées de Dieu. Il est venu sur la terre, mais quelle a été sa vie? C'est vainement que nous le cherchons dans les honneurs, la puissance et la gloire. Non, il est né

dans la pauvreté, il a grandi dans le travail, il est mort dans l'ignominie... La vie et la mort de Dieu se révèlent à nous en des caractères inattendus d'abaissement et d'humilité... Mais voilà aussi les œuvres qui ont été la prise de possession de sa royauté. C'est par cette vie et par cette mort qu'il est devenu notre Chef; et, à qui demande la raison de ce fait, il faut dire en un mot : C'est que, par là, il a accompli les conditions imposées par Dieu à notre sanctification, à notre restauration surnaturelle.

Que fallait-il devant la justice de Dieu, pour que l'homme recouvrât sa gloire première? Il fallait une réparation. Il avait été écrit que l'homme ne serait réintégré dans la Vie Surnaturelle qu'autant que l'outrage commis contre Dieu par le père de sa race serait compensé, qu'autant que Dieu serait satisfait, que l'homme aurait expié sa faute. C'est-à-dire qu'il fallait un réparateur, et, disons-le, un réparateur impossible à trouver dans les rangs des créatures. Il fallait faire monter jusqu'à Dieu un mérite infini, c'est-à-dire qu'il aurait fallu que l'homme pût prendre Dieu lui-même et, se couvrant de sa gloire, dire à Dieu : Soyez satisfait! voici un hommage qui égale nos fautes. C'était donc une œuvre impossible à réaliser.

Et voilà le sens et la portée des actes dont

nous parlons. Cette œuvre impossible, c'est celle qui a été faite en Jésus-Christ par sa vie et par sa mort. Pour donner à la justice de Dieu une pleine satisfaction, Dieu s'est substitué à l'humanité tout entière; pour la revêtir de l'efficacité souveraine de ses mérites, Dieu s'est fait homme et, non seulement il s'est fait homme, mais il a souffert et il est mort; et il a conquis ainsi le droit de se dire et d'être notre Chef. En lui nous avons trouvé le moyen de retourner à Dieu. L'ancienne inimitié a été brisée, et les deux éléments de la Vie divine ont été mis en présence : la Grâce et l'homme. En devenant le grand réconciliateur, Dieu fait homme est devenu le grand générateur. Placé entre Dieu et l'homme, il est devenu leur trait d'union. Pour l'un, il est devenu une victime, pour l'autre un rédempteur et, de même qu'en Adam l'humanité tout entière avait été perdue, en Jésus-Christ elle a été restaurée.

Comme du rocher frappé une fois par Moïse une source a jailli; du cœur de Jésus-Christ, rocher mystérieux frappé sur le Calvaire, l'eau de la Grâce n'a cessé de jaillir. Elle coule sur nos âmes comme un fleuve intarissable et, tant que le rocher durera, elle ne cessera de couler sur elles. — Comme cet homme qui a mérité, un jour, à l'heure d'un grand danger, et s'est fait

une gloire immortelle ; en méritant pour nous, à l'heure de sa Passion, Jésus-Christ s'est créé une gloire durable, et bien que l'heure des douleurs soit passée, l'efficacité en est perpétuée, car Jésus-Christ demeure et il vit, et ses plaies vivent avec lui, et ses plaies ont une voix qui crie à Dieu, et à chaque heure Dieu entend cette voix, et à chaque heure nous sommes sauvés!...

Dieu soit donc béni, qui nous a donné un tel Chef ! Il nous a ainsi réunis sous une puissance qui a pour point de départ le sacrifice, le sacrifice dans l'amour ; il s'est ainsi créé des ressources par ce qui semblait devoir être un obstacle, et il s'est plu à recueillir de l'impossible ses meilleures et ses plus glorieuses victoires.

III

Jésus-Christ est donc devenu la Tête de l'humanité en se faisant homme, en mourant sur la croix pour elle. Par là, il a donné à tous les hommes le pouvoir de devenir les Fils de Dieu. Il a ouvert dans le monde la source de Grâce. Mais suffit-il, pour que Jésus-Christ soit notre Tête, à chacun de nous, que cet acte ait été accompli ? N'avons-nous rien à faire pour que le mérite de son abaissement et de son sang ré-

pandu arrive jusqu'à nous? Évidemment, il faut encore qu'il y ait union de ce mérite infini avec notre infirmité, il faut que ce mérite devienne nôtre, qu'il passe dans notre vie et, de même qu'il ne suffit pas, pour que nous soyons éclairés, que le soleil luise sur nos têtes, si nous nous tenons à l'abri de ses rayons; et pour que notre soif soit étanchée, qu'une source jaillisse près de nous, si nous n'en approchons pas : ainsi ce sera en vain que Notre Seigneur aura été établi comme la cause du salut, *causa salutis æternæ* (1), si nous n'allons pas à lui, si nous n'ouvrons pas les yeux à cette lumière.

Comment cela se fera-t-il? Quel est le mouvement premier et indispensable de l'âme, allant à la rencontre de cette influence? Comment attirerons-nous à nous cette salutaire action? L'Église nous répond par un souvenir.

Il est raconté, au livre de l'Exode, que, le peuple d'Israël ayant murmuré dans le désert, Dieu, pour le punir, suscita une multitude de serpents dont les morsures étaient brûlantes; mais que, s'étant repenti et étant venu trouver Moïse, en disant : « Nous avons péché contre vous! » le Seigneur fut touché et ordonna à son serviteur d'élever dans le camp, en face de son peuple, un

(1) Hebr., v, 9.

serpent d'airain qui, en regard de son repentir, serait le principe de sa guérison ; et tous ceux qui jetaient les yeux sur ce serpent étaient guéris.

Nous étions, comme le peuple d'Israël, atteints par le péché et par les morsures brûlantes de nos passions. Mais Dieu a élevé en face de nous un serpent, non pas d'airain — le vrai Serpent, celui qui est le Libérateur — et nous pouvons être guéris, si nous jetons sur lui les yeux de l'esprit et du cœur, je veux dire le regard d'une foi ardente. — Ainsi, la foi en Jésus-Christ, en sa médiation, cette foi qui conduit au Baptême et le complète : voilà le premier moyen pour entrer en part de sa rédemption. Et c'est ce que saint Pierre disait, dans ces paroles mémorables : *Non est in alio aliquo salus; nec aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (1). » Et c'est ce que saint Paul nous affirme lorsqu'il dit : « Étant « donc justifiés par la Foi, ayons la paix avec « Dieu, par Jésus-Christ, par lequel nous avons « accès près de lui, et à cette grâce qui nous « rend stables et nous donne l'espérance de la « gloire des fils de Dieu (2). »

Et ne nous étonnons pas de cette efficacité, car il convenait, pour que s'opérât cette rédemp-

(1) Act., iv., 1,

(2) Rom., v, 1.

tion, que Dieu nous demandât l'acte qui nous donne tout entiers. Pour que cette mutuelle pénétration se fît, il fallait que, par notre esprit d'abord, et par notre cœur ensuite, nous disions à Dieu : « Je vis, ou plutôt, ce n'est pas moi qui vis, C'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Puis donc que je crois en lui, appliquez-moi les mérites de son sang répandu : que l'eau qui a coulé de son cœur arrive jusqu'à moi, que l'efficacité de son mérite me couvre, et qu'en un mot, je sois un de ses clients, à vos yeux, et que sa paternité me protège.

Cette Foi, cependant, ne suffirait pas à nous unir à Notre Seigneur si elle n'était accompagnée d'une autre condition posée par le Sauveur : *Nisi quis renatus fuerit ex aquâ et Spiritu Sancto, non potest introire in regnum Dei* (1). Naître du Saint Esprit par la foi, mais aussi de l'eau par le Baptême. Il fallait que Notre Seigneur, qui voulait communiquer la Grâce à l'état social, manifestât et opérât notre union avec lui par un signe extérieur. Il l'a fait en instituant la loi et le sacrement du Baptême et c'est dans ce sacrement que se produit la naissance à la vie de la Grâce. Baptême de fait, baptême de désir, baptême de sang : triple forme par laquelle

(1) Joan., III, 5.

se réalise aujourd'hui cette communication de la souveraine bonté de Dieu. Il n'en fut pas ainsi dans les siècles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ. Au lendemain de la promesse faite par Dieu de restituer l'homme à la substance de sa sainteté primitive, il suffisait de croire à cette divine promesse, d'espérer dans les mérites du Rédempteur à venir, en établissant son âme dans les dispositions nécessaires que réclament le pardon et l'amour. Il en était ainsi, sous la loi de nature et sous la loi écrite. C'était la Foi au Rédempteur à venir qui unissait à lui les âmes en les rétablissant dans l'Etat Surnaturel. Il était juste que Jésus-Christ, créant la société extérieure et publique de l'Ordre Surnaturel, établît un signe extérieur et public de l'adhésion à cette société sainte, dans la mesure possible à chacun, et qui marquât ses membres du caractère de leur union avec la source de la vie divine...

Et ici je pourrais peut-être, m'adressant aux âmes chrétiennes, leur dire : cette union nécessaire à Notre Seigneur, vous la possédez, mais la plénitude de la Foi en sa mission Rédemptrice, l'avez-vous gardée ? Sans doute, vous n'appartenez pas au nombre de ceux qui cherchent la vie en dehors de l'efficacité de son action, qui la demandent à tout, à leur raison, à

leur cœur, au nuage qui passe ou au rayon de soleil qui luit. Malheureux qui, pour ne pas la chercher où elle est, ne rencontrent que la mort ! Non, vous n'appartenez pas à ce groupe d'âmes ; mais avez-vous fortement la vie de la Foi ? Persuadés que Jésus-Christ est la source de la vie, y allez-vous actuellement ? Lui dites-vous : Seigneur, vous avez la vie pleine : qu'elle vienne en moi ! Répandez-la en moi, afin que je vive par vos sacrements et grâce aux forces émanées de vous.

Quoi qu'il en soit, baptisés dans le sein de l'Église du Christ, croissons dans notre union avec lui, allons souvent à cette source, par la pensée de notre esprit, les élans de notre cœur et les actes de notre vie. Connaissions de plus près le don de Dieu. Nous sommes tous, plus ou moins, comme la femme de Samarie ; nous avons soif et nous demandons à boire. Voici Jésus-Christ ! Assis sur le bord de la fontaine où nous venons puiser, il nous sollicite à boire de l'eau qu'il nous présente, il nous dit : *Si scires donum Dei* (1) ! Oh ! si vous connaissiez toute l'étendue du don de Dieu, vous voudriez boire plus encore ! Entendons sa voix pressante, disons-lui comme cette femme pécheresse tout

(1) Joan., iv, 10.

à l'heure, mais maintenant convertie par sa parole : *Domine, da mihi hanc aquam!* Seigneur, donnez-moi de cette eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle ! Lui, il nous donnera à boire, et nous croîtrons dans la paix, dans la lumière et dans la force. Possédés de plus près par l'éternité, nous tendrons plus énergiquement vers le séjour où cette eau de la Grâce élève ses derniers et féconds rejaillissements, et, de nouveau, nous dirons, comme cette femme heureuse d'avoir rencontré Jésus-Christ : « Je sais que celui-là est le Messie, le Libérateur et le Sauveur. Je le sais, non parce qu'on me l'a dit, mais parce que je l'ai vu moi-même, et que j'ai senti l'efficacité de son action. »

(1) Joan., iv, 15.



CHAPITRE QUATRIÈME

De l'adhésion intellectuelle et morale à la parole de Jésus-Christ

Pour entrer en possession de la Vie Surnaturelle, il faut naître de quelqu'un, d'un Principe Universel de vie. Ce Principe établi par Dieu en substitution du premier Adam, c'est celui que l'Église appelle le second Adam : Jésus-Christ, Dieu fait homme. Il est devenu notre Chef, en mourant pour nous ; c'est-à-dire en acceptant d'être le réparateur de notre humanité déchue. Pour que cette vie qu'il possède nous arrive, il faut nous unir à lui, naître spirituellement de lui par la foi en sa mission, en sa médiation, en sa rédemption.

La question qui se propose à notre attention maintenant est celle-ci. Que faut-il faire pour conserver la grâce une fois qu'on l'a obtenue ? Il ne suffit pas d'arriver à un bien, il faut le garder. Comment garderons-nous le bien suprême de la Grâce ? Je dirai même comment l'accroî-

trons-nous ? car il est des biens qu'on ne peut garder qu'autant qu'on les augmente. La vie naturelle est un de ces biens. Elle est un germe, elle nous est donnée à l'état de germe, et ce germe périt s'il ne s'accroît pas jusqu'à la plénitude à laquelle il est ordonné. La Vie Surnaturelle en est un autre ; comment donc la conserver et l'accroître ?

I

Disons, d'abord, quels sont les effets de la Vie Surnaturelle dans nos âmes.

Il est impossible qu'une telle vie vienne en nous sans y porter des fruits, sans produire des effets. Toute force laisse après elle son sillon ; et la Vie Surnaturelle, cette grande puissance, doit imprimer aussi sa trace dans nos âmes.

Le premier effet de la Vie Surnaturelle en nous, c'est d'agrandir notre âme, de la surélever, en quelque manière.

Que nous dit la doctrine catholique sur ce sujet ? Écoutons-la. La première conséquence qui résulte, dans une âme, de la vie de Dieu possédée par la Grâce, c'est le don de la Foi. La Foi est une lumière surnaturelle qui nous incline à croire les vérités révélées par Dieu. Quand une

âme a la Grâce, nous dit-elle, il se fait, dans son esprit, comme une irradiation de la lumière de Dieu ; et toutes les choses lui apparaissent sous un jour nouveau. Elle est près de Dieu, et elle le voit mieux. C'est ce que Notre Seigneur disait dans ces paroles mémorables : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (1). Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. Non seulement ils le verront dans l'avenir, mais déjà ils le voient plus parfaitement dans le présent : plus parfaitement dans son Évangile, dans l'histoire et dans les œuvres sorties de sa puissance, pour la glorification de son nom.

La grâce produit un second bénéfice : elle donne l'espérance, cette force qui nous fait tendre vers Dieu, appuyés sur les promesses et confiants dans les mérites de Jésus-Christ. L'âme, alors, perçoit mieux la véritable portée de la vie. Avec saint Paul, elle s'écrie : « Non, nous n'avons pas « ici-bas de demeure permanente, nous cher-
« chons celle qui nous attend dans l'avenir. *Non*
« *habemus hic manentem civitatem, sed futu-*
« *ram inquirimus* (2). » Ici-bas, la vie est remplie de tristesses et d'angoisses ; mais l'épreuve qui passe amène la gloire qui dure, immense, éter-

(1) Math., v, 18.

(2) Heb., xiii, 14.

nelle. *Momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum supra modum gloriæ pondus operatur in nobis* (1). Et, en conséquence, elle dit avec le même apôtre : Je désire voir la dissolution de mon corps et être à jamais avec le Christ. *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo* (2). Aussi vienne le combat : elle se sent plus forte pour lutter et pour triompher.

Enfin, la Grâce produit la Charité, c'est-à-dire le don qui nous incline à aimer Dieu d'un amour filial. Par lui, nous osons dire à Dieu ce mot de la confiance et de la tendresse : *Abba Pater* ! Il ne nous suffit pas de le craindre comme un juge redoutable ou de le vénérer comme un maître puissant, nous voulons encore approcher notre cœur du sien. L'âme, alors, sent d'elle à Dieu cette sorte d'égalité qu'engendre l'amitié ; et elle appelle ce retour que la bonté divine lui permet d'obtenir.

Voilà, d'après la Doctrine catholique, les effets de la Grâce ; effets invisibles en eux-mêmes, mais qu'on peut constater par l'énergie des actes qu'ils inspirent. De quelle autre source dérivent ces certitudes admirables qui éclatent parfois sur les lèvres des Saints, ou ces sacrifices

(1) II Corint., IV, 17.

(2) Philip., III, 23.

qui méprisent la terre et proclament l'amour profond du créateur? De quelle autre source provient l'héroïque courage d'Ignace, chantant le bonheur d'être broyé sous la dent des bêtes, pour Jésus-Christ, comme le froment l'est sous la meule? ou l'ardente contemplation de Thérèse ou de Catherine de Sienne, à travers les épreuves et les luttes les plus cruelles?

Ces effets sont symbolisés dans un événement mémorable de la vie de Notre Seigneur... Quand il fut transfiguré au Thabor, sa Divinité resplendit un instant à travers son humanité, son visage devint éclatant comme le soleil, ses vêtements blancs comme la neige, et une voix se fit entendre qui disait : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; écoutez-le !* Ainsi en est-il quand l'âme humaine est transfigurée, quand Dieu y descend par sa Grâce et qu'il habite en elle. Elle est illuminée par le soleil direct de la vérité divine, son enveloppe s'épure, ses élans vers le Ciel sont plus vifs et plus ardents, et Dieu, par la conscience, lui rend témoignage qu'elle lui est agréable : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi complacui* (1) !...

Or, est-ce que ces résultats ne confèrent pas à l'âme une merveilleuse exaltation? Si la gran-

(1) Rom., viii, 15.

deur de l'homme consiste à s'approcher de Dieu, à être semblable à Lui, est-ce que l'homme qui possède ces biens n'est pas plus proche de Lui que l'homme destitué de ces secours, que celui qui vit dans ce voisinage que donnent la justice, la force, la prudence, la tempérance pratiquées, toutes les vertus morales, en un mot, réalisées ? Ah ! sans doute, dans l'âme de l'homme juste, au sens restreint et humain du mot, il y a un certain reflet de Dieu, mais combien ce reflet est lointain et imparfait ! Ici, nous sommes transportés dans le domaine même de la vie de Dieu, nous le touchons, nous sommes couverts de son ombre, enveloppés dans le rayonnement de son visage. Ce qu'il voit, nous le croyons ; ce qu'il possède, nous l'attendons ; ce qu'il aime, nous commençons à l'aimer. Encore une fois, n'est-ce pas là une sublime grandeur ?

Et, cependant, qu'entendons-nous dire autour de nous ? Que la Vie Surnaturelle acceptée dégrade l'homme, qu'elle l'abaisse, qu'elle lui enlève sa majesté naturelle, qu'elle le dépouille de la meilleure partie de sa gloire native... S'il en était ainsi, oui, il faudrait s'en défier, il faudrait la repousser... Mais, pas plus que le couronnement d'un édifice n'en dépare les fondements, pas plus que la fleur ne profane sa tige, pas plus que ses ailes n'entravent le mouvement

de l'oiseau; pas plus, la Vie Surnaturelle ne compromet ou n'atteint le support sur lequel elle s'appuie... Ignorants de sa gloire, les hommes peuvent la blasphémer, ils n'en sauraient détruire le prestige ni en atteindre la puissance. Et la Vie Surnaturelle continue à rayonner de toute sa splendeur au-dessus de l'humanité, sauvée par elle un jour, et, chaque jour encore, ennoblie et glorifiée par elle... Laissons-les lui insulter ou s'en détourner, et efforçons-nous de nous donner à nous-mêmes cette grandeur, enviable aux yeux des hommes, comme elle l'est aux yeux de Dieu...

II

Le second effet de la Grâce, c'est qu'elle *fertilise* nos actes, qu'elle les rend méritoires pour le Ciel.

Que peuvent nos actions par elles-mêmes, pour nous conduire à notre destinée surnaturelle? La doctrine catholique nous répond : Rien. — Nos actes ne peuvent rien, parce que pour mériter le Ciel, il faudrait qu'ils fussent proportionnés à une si haute récompense. Or, aucune action morale n'a cette vertu. Si Dieu nous avait faits seulement pour une fin naturelle, s'il nous

avait appelés à jouir de Lui par voie d'abstraction, à Le voir comme on voit un objet dans un miroir, nos actes auraient pu avoir cette portée; mais, dès lors que nous sommes appelés à monter plus haut, ils ne sont pas de cet ordre... Et, de même qu'un être inférieur, un animal par exemple, ne peut pas faire des actes dont la portée dépasserait la barrière qui le sépare du règne humain, de même nos actions morales, si parfaites qu'elles soient, ne peuvent pas dépasser la barrière qui nous sépare du règne divin et, dès lors, de la récompense surnaturelle. Quand même nous serions dans l'état de nature intègre, cette conséquence devrait être affirmée, il faudrait proclamer qu'aucune vertu naturelle ne pourrait nous mériter la possession de notre surnaturelle destinée. Que sera-ce, s'il s'agit de l'homme déchu, de l'état dans lequel nous languissons ? Car non seulement nous sommes au-dessous de l'Ordre Surnaturel, mais nous sommes en contradiction avec lui, nous sommes la mort par rapport à la vie. De même donc que les actions de la vie ne sauraient sortir d'un cadavre inanimé, de même, des actes compétents à la Vie Divine ne pourraient sortir de notre âme, atteinte par le péché originel.

Ainsi, nos œuvres par elles-mêmes sont stériles pour la récompense — mais le sont-elles

irréremédiablement? Faut-il dire que nous ne pouvons rien pour nous mettre à même d'atteindre notre sublime vocation d'outre-tombe? Non : toute perfection, c'est la loi, s'acquiert par le travail, et toute récompense aussi ; il faut donc que nous donnions quelque chose à Dieu, et Dieu doit avoir trouvé un moyen de suppléer à notre infirmité native. Quel est ce moyen ? L'Église catholique nous le dit : la Grâce ! Cette vie de Dieu dont nous avons exposé la nature, tel est le grand moyen de mériter pour l'avenir. Donc, quand une âme vit de la Grâce, si ses actions sont d'ailleurs bonnes, moralement, elles deviennent méritoires, elles montent vers Dieu, pour appeler, pour exiger la récompense. Je dis : pour exiger la récompense, et il ne faut pas nous en étonner ; car, puisque la Grâce est la vie de Dieu en nous, il s'ensuit donc que ce n'est plus nous seuls qui agissons, mais Dieu avec nous, quand nous le possédons. Et si saint Paul disait : *Vivo autem jam non ego* (1). — Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi. Et ailleurs : *In ipso vivimus, movemur et sumus* (2). — En Lui, nous avons la vie, le mouvement et l'être, — nous pouvons nous appliquer la même parole : ce n'est plus nous qui agissons... Mais si

(1) Gal., II, 20.

(2) Act., XVII, 28

c'est Dieu qui agit dans l'âme sanctifiée, quoi d'étonnant que des œuvres qui sont les siennes, en un certain sens, aient droit à la récompense de la vie? La disproportion s'évanouit, nos actes, procédant du Ciel, peuvent remonter en mérites jusqu'au Ciel.

Et voilà ce qui répond aux craintes des âmes pures, découragées parfois des impuissances du travail humain. — Que peuvent valoir, devant la grande majesté de Dieu, disent-elles, la petitesse de nos efforts, les humbles labeurs d'une vie condamnée à l'obscurité?... Ce qui a Dieu pour principe peut-il être indigne de lui, et saurait-il refuser ses récompenses à des œuvres dont il est plus que l'atmosphère, puisqu'il en est l'agent?

Et voilà aussi ce qui nous fait comprendre le malheur de l'indifférence d'un trop grand nombre d'âmes pour les choses religieuses. Dans cet état, en effet, qu'arrive-t-il? Des hommes, doués de vertus auxquelles il faut rendre hommage, passent parfois de longues années dans la pratique du bien et l'acceptation courageuse de sacrifices bien lourds. Pères de famille, ils se dépensent, sans s'épargner, pour le bien de leurs enfants; citoyens dévoués au pays, ils ne lui marchandent ni leur temps, ni leurs services; hommes honnêtes toujours, ils sont fidèles à leur devise d'é-

quité, de probité, d'honneur. Je le veux, ils font tout cela; mais ils demeurent en dehors de l'accomplissement des devoirs surnaturels... Au regard de Dieu, encore une fois, qu'arrive-t-il? Il faut le proclamer. — Dieu ne trouve rien, dans leurs œuvres, qui soit digne de lui. Elles ne débordent pas la sphère naturelle et ne peuvent rien réclamer des récompenses qui lui sont supérieures. Et quand ces hommes paraîtront devant Dieu, ne reconnaissant pas en eux l'empreinte divine, le stigmaté de la Grâce qui marque les âmes pour l'Éternité, Il leur dira : *Nescio vos.* — Je ne vous connais pas ! je ne reconnais pas en vous le germe de l'éternité, l'union avec mon Fils, l'adoption divine qui dissimule sous sa sainteté unique la fragilité humaine... Et si, pendant vingt ans, trente ans ou quarante ans, ces hommes se tiennent ainsi en dehors de l'action divine, chacun de leurs jours, pendant une si longue période, est irrémédiablement perdu pour l'éternité. Et si, au moment suprême où ils vont paraître devant Dieu, ils trouvent le chemin de sa miséricorde, ils ne sauraient retrouver pour la vie les œuvres que, pendant de longues années, ils avaient maintenues dans la mort.

Aussi, m'adressant aux âmes chrétiennes qui font, peut-être, trop bon marché de la Grâce divine, je leur demande, au nom de leurs meil-

leurs intérêts, de leur suprême avenir, de ne pas mépriser les supplications de leur Mère... L'Église les prie de réfléchir, elle fait retentir au-dessus de leurs têtes les menaces de la justice. Qu'elles descendent donc au dedans d'elles-mêmes, qu'elles sortent de cet état funeste, et accueillent, enfin, la Grâce de Dieu. En les faisant les Fils de Dieu, elle les fera dignes des récompenses éternelles, s'accroissant par leur générosité de chaque jour.

III

De ces effets de la Grâce dans l'âme, que faut-il conclure, au point de vue de l'attitude à prendre vis-à-vis d'elle? Quelles conséquences pratiques déduirons-nous de son action?

Il y a une première conséquence qui se dégage ici et sur laquelle je n'insisterai pas, c'est qu'il faut donc garder fermement la Grâce en nos cœurs. Quoi de plus évident, en effet? on garde ce qui est précieux : et si la Grâce est un bien si précieux, si grand, si efficace, comment ne pas s'efforcer de lui demeurer fidèle? De là, aussi, la nécessité d'éviter le mal moral, le péché, puisque c'est lui qui la tue dans les âmes, et la chasse de ce sanctuaire où elle a sa place marquée.

Aussi les Saints étaient-ils les plus sages des hommes, eux qui disaient, par leur vie mieux encore que par leurs paroles : « que le monde périsse, s'il le faut, mais que mon âme ne soit pas atteinte par la flétrissure du mal... Que les richesses, que la gloire, que tout me manque : si j'ai la Grâce, je suis assez riche ! » Ils disaient cela et ils agissaient en conséquence, ils préservaient la Grâce en eux, ils la sauvegardaient comme un trésor très cher. Ils étaient sages, plus que ne le sont beaucoup de chrétiens, car combien peu, hélas ! ont ce noble souci ! Combien y en a-t-il qui n'apprécient pas ce trésor de l'âme et le jettent chaque jour aux quatre vents du Ciel, comme un bien sans valeur pour le temps et pour l'éternité ! Soyons, nous, sages comme les Saints, et conservons ce bien qui est la vraie gloire de l'âme humaine.

Il est une autre conséquence pratique sur laquelle j'insiste davantage, c'est qu'il faut multiplier, autant que nous le pourrons, dans les œuvres faites pour Dieu, les gages de notre fidélité à Dieu.

Le protestantisme a inventé une théorie particulière sur le mérite de l'âme. Il a dit que les bonnes œuvres ne servent de rien et que la foi suffit pour arriver à Dieu ; que Jésus-Christ par ses mérites nous a sauvés et qu'en adhérant à

lui par l'esprit, nous réalisons la seule condition requise pour être un jour heureux en lui. Cette théorie peut être commode et, de fait, elle ouvre carrière à toutes les passions, elle donne à l'homme le triste droit de dire, comme Luther : *Pecca fortiter, crede fortius*. Mais elle ne saurait être vraie, parce qu'elle est aussi indigne de Dieu que de la nature humaine elle-même. Indigne de Dieu, car cette doctrine ne contredit-elle pas tous les instincts moraux déposés par Lui dans notre âme? Indigne de l'homme, puisqu'elle supprime pour lui la nécessité du travail et qu'elle le réduit au rôle d'un être inerte et sans action effective, au point de vue de la gloire future. La vérité, c'est que les bonnes œuvres sont nécessaires, au sens que nous avons dit, et que la foi sans les œuvres est une foi morte : *fides sine operibus mortua est* (1). La vérité c'est que, plus nous aurons fait de bien dans cette vie, plus notre gloire sera grande dans l'autre. Dans le Ciel, il y a des demeures diverses, et de même qu'une étoile diffère d'une autre étoile en clarté, de même les élus différeront les uns des autres en lumière et en éclat. Comme la lumière produit des effets différents, dans des corps diversement préparés, de même aussi en

(1) Jacob, II, 96.

sera-t-il donc pour nous dans la vie éternelle.

Cela est vrai et cela est juste; car, devant la raison même, autre doit être le bonheur du Saint dont la vie a été marquée, tous les jours, au coin du sacrifice et de l'amour, autre celui de l'homme repentant à la dernière heure et qui n'aura apporté à Dieu que les débris d'une existence profanée pour le service du monde. Et c'est ce qui nous montre pourquoi nous devons multiplier nos bonnes œuvres le plus que nous pourrons, car, que penser de notre insouciance si nous négligeons d'accroître, au prix de quelques efforts, la gloire de notre avenir? Ah! cette erreur, on l'apprécie souvent, on la regrette profondément, à l'heure de la mort... Comme on voudrait alors avoir agi pour Dieu, n'avoir vécu que pour Dieu... Hélas! il est trop tard, l'heure propice s'est enfuie. Ce temps opportun, dont parle saint Paul, pour faire le bien qui sauve, ce temps a disparu à jamais.

Aujourd'hui du moins, efforçons-nous d'épargner à nos derniers moments ces stériles regrets. Faisons chaque jour cette moisson de mérites qui deviendra plus tard une moisson d'éternelle gloire.

Mais quelles sont les bonnes actions qui maintiennent en nous la Vie Surnaturelle?

Si j'interroge l'Église sur les conditions néces-

saires pour conserver et accroître la Grâce, elle répond que la première de ces conditions c'est de croire à la parole de Jésus-Christ, à sa révélation, et, en cela, elle n'est que l'écho de Jésus-Christ lui-même qui dit : Voulez-vous être sauvés ? Eh bien, après avoir été baptisés, croyez.

Ainsi, croire, non pas en général, non pas d'une foi vague, mais aux oracles déterminés, apportés au monde par le Verbe fait chair : voilà notre premier devoir. Aussi voyons-nous que, depuis-dix-huit cents ans, les âmes s'inclinent devant Jésus-Christ et acceptent avec respect et amour les vérités qu'il a annoncées. Alors même qu'il n'y a pas unanimité, le nombre de ceux qui réalisent cette condition du progrès : la Foi à la parole du maître, est assez grand pour nous permettre de saluer dans leur adhésion le témoignage d'une volonté d'en haut, et la présence d'une action vraiment divine.

D'après la doctrine catholique, une seconde condition est nécessaire pour que nous conservions et que s'accroisse en nous la Vie Surnaturelle : c'est d'accomplir les préceptes de Jésus-Christ, suivant ces paroles du Maître lui-même : *Si quis diligit me sermones meos servat : celui qui m'aime observe mes commandements* (1).

(1) Joan., XIV, 23.

« Apprenez aux hommes à faire ce que je vous ai ordonné. » *Docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis* (1). Par les préceptes de Jésus-Christ, il faut entendre, indépendamment des lois inscrites dans la conscience humaine et proclamées par Dieu dans le Décalogue, celles que Jésus-Christ a promulguées par lui-même et par son Église, pour la sauvegarde des premières; en un mot, ce que, dans les habitudes du langage chrétien, on nomme les commandements de Dieu et de l'Église.

Ainsi croire à la parole de Jésus-Christ, obéir à sa loi; voilà, d'après la doctrine Catholique, la condition humaine de demeurer et de grandir dans la Vie Surnaturelle; voilà les œuvres qui préparent notre mérite dans la vie présente, notre récompense dans l'avenir.

Pourquoi en est-il ainsi? On le comprend aisément quand on vient à se rappeler cette vérité d'expérience que les germes se développent par l'assimilation des éléments correspondants à leur nature, qu'ils puisent dans le milieu où ils sont déposés.

C'est là, en effet, une loi qui se vérifie à tous les degrés des êtres vivants. Comment l'animal prend-il sous nos regards ses rapides accroisse-

(1) Matth., xxviii, 20.

ments, sinon par la mise en œuvre de cette puissance d'assimilation qui lui fait chercher autour de lui des éléments conformes à l'organisme initial qu'il a reçu à sa naissance? Comment se développent dans l'enfant les germes de la vie intellectuelle et de la vie morale, sinon par la mise en contact de son intelligence et de sa liberté avec des objets qu'il éclaire du rayon de sa lumière intérieure, de cette lumière qui dégage la vérité et la justice?

Il devra donc en être de même pour la Vie Surnaturelle en nous. La Grâce, c'est une lumière et une force divines déposées dans l'âme d'un enfant, de l'homme. Il faudra donc qu'elle s'accroisse aussi par des actes de lumière et des actes de justice morale déterminés par l'ordre Providentiel. Il faudra qu'elle s'assimile, en les gouvernant, les actes libres produits sur ce terrain de l'âme humaine auquel elle a été confiée. Et qu'on ne s'étonne pas que Jésus-Christ intervienne dans la détermination de ces actes. Les êtres doivent être dirigés dans leur progrès et conduits vers leur fin, par les causes qui les ont amenés à l'existence. Et puisque Jésus-Christ est le Père de notre Vie Surnaturelle, puisqu'il nous l'a méritée par l'effusion de son sang, puisqu'elle dérive de Lui en nous, par une action incessante de Lui sur nous, il convenait que sa pensée fût

la règle de nos pensées, que sa volonté interprêtât la volonté divine dans le mouvement de notre vie vers sa fin ; il convenait qu'il se soumit notre esprit en réclamant l'adhésion à la révélation des vérités divines dont il est l'organe, et qu'il gouvernât notre volonté en la dirigeant lui-même dans les voies d'un bien supérieur manifesté au monde par cette lumière.

C'est là toute l'explication de la nécessité du devoir chrétien, et on a lieu de s'étonner que tant d'hommes se dérobent à la soumission d'esprit et de volonté qui fait les vrais disciples de Jésus-Christ. Ou plutôt, on aurait lieu de s'étonner de cette attitude, si la légèreté de l'esprit et la faiblesse de la volonté n'expliquaient bien des conséquences et bien des défaillances. Pour nous, puissions-nous, du moins, avoir cette sagesse pratique qui non seulement nous grandit dans le présent, mais fera la mesure de notre grandeur dans l'avenir.

Quand on parcourt la galerie des tableaux laissés par l'admirable pinceau de Fra Angelico on est retenu par une scène d'un charme tout divin. Dans un jardin inondé de lumière et riche de verdoyantes couleurs, on voit un groupe d'élus glorifiés qui se tiennent par la main, et semblent former en l'honneur du Dieu, dont on sent la présence invisible, des rondes mystérieuses.

Ce tableau représente bien les devoirs que nous impose la présence de la Grâce dans nos âmes. Par elle, Dieu est en nous, il nous éclaire de sa lumière, il nous anime de ses promesses merveilleuses, il nous fait vivre de sa charité même; mais il veut qu'en échange de ces dons, qui nous font participer à sa nature Divine, notre vie sainte et joyeuse soit marquée par le rythme harmonieux de la Foi à la parole de son Fils, de la soumission à sa volonté sainte. Heureux ceux qui comprennent ce doux mystère et se joignent aux groupes suaves des âmes fidèles!

CHAPITRE CINQUIÈME

Comment, loin d'être contraire à la raison, la Foi à la parole de Jésus-Christ en confirme les données et en agrandit le domaine.

Nous avons dit ce qu'il faut faire pour posséder la Vie Surnaturelle. Pour arriver à la posséder, il faut naître à quelqu'un, à un principe universel de vie. Ce principe, établi par Dieu en substitution du premier Adam, c'est celui que l'Église appelle le second Adam, Jésus-Christ fait homme. Il est devenu notre chef en mourant pour nous, c'est-à-dire en acceptant d'être le réparateur de notre humanité déchue. Pour que cette vie qu'il possède nous arrive, il faut nous unir à lui, naître spirituellement à lui par la foi en sa mission, en sa médiation, en sa rédemption, par l'adhésion dans le baptême à la société sainte dont il est le chef.

La question qui se proposait ensuite à notre attention était celle-ci : Que faut-il faire pour

conserver la Grâce une fois qu'on l'a obtenue ? Il ne suffit pas d'arriver à un bien, il faut le garder.

Nous avons répondu avec l'Église dans notre dernier chapitre qu'il faut croire à la parole de Jésus-Christ et accepter sa loi.

Mais loin que tous les chrétiens acceptent cette double condition, il en est beaucoup qui les répudient l'une ou l'autre, voire même toutes les deux. Pour ne parler aujourd'hui que de la Foi à la Parole de Jésus-Christ, il en est beaucoup qui la discutent et semblent la repousser. Je ne me propose pas d'examiner longuement leurs raisons. Cet examen pourrait donner lieu à une étude aussi intéressante qu'attristante. J'essayerai seulement de faire comprendre ici de quel bonheur elles se privent en se privant de ce qui est la meilleure lumière de notre esprit.

I

Dire que la Foi éclaire les intelligences, c'est évidemment prétendre qu'elle est, pour les esprits, un auxiliaire et un secours, c'est prétendre que la raison trouve profit à s'humilier sous la parole de Dieu et à dire, dans le prosternement d'elle-même : Mon Dieu, vous avez parlé,

vous êtes souverainement véridique. Je crois!... Eh bien! cela est-il vrai? Est-il vrai que la Foi agrandisse l'intelligence, ou est-il vrai qu'elle l'abaisse?

Il y a lieu de discuter ce point, car, de toutes parts, nous entendons des voix qui repoussent sous ce prétexte la parole de Celui qu'on leur présente comme le Maître de toute intelligence humaine. Eh quoi? disent-elles, accepter dans l'abdication de nous-mêmes des doctrines qui soulèvent notre raison; cela est-il possible? Faire de notre intelligence un autre usage que celui qui semble indiqué par la nature en la courbant sous la Foi, une Foi sans réserve, est-ce que cela est possible? Non, gardez votre Foi!

Est-il donc vrai que s'incliner dans la Foi ce soit s'abaisser, abdiquer notre raison? Dans l'acte de Foi, il y a deux choses : l'acte de Foi en lui-même et l'objet de la Foi. Eh bien! est-il vrai que, dans l'un et l'autre de ces éléments, il y ait cause d'abaissement? Et, d'abord, pourquoi, à regarder l'acte de Foi en lui-même, la Foi abaisserait-elle la raison? Qu'y a-t-il, dans l'acte de Foi, qui implique une offense aux droits de notre intelligence! La Foi, c'est un assentiment à la parole de Dieu, sur le témoignage et à cause de son autorité. Nous savons que Dieu a parlé, nous savons qu'il a confié sa parole à des

hommes qui sont ses messagers, ses lieutenants, ses ambassadeurs, nous savons que, sous leur garde, la parole de Dieu a traversé les siècles dans l'éclat toujours intact de sa première pureté. Cette parole se propose un jour à nous comme la parole de Dieu, nous l'acceptons comme telle, nous faisons un acte de foi. Eh bien ! qu'y a-t-il, dans tout cela, qui soit déraisonnable ? Est-ce que la raison elle-même ne nous le dit pas : étant donné que Dieu ait parlé, il faut que nous croyions à sa parole, il faut que nous la vénérions, il faut que nous lui fassions quelque part, dans l'ordre des sentiments de notre respect et de notre culte, une place privilégiée. La raison dit cela, cette acceptation est, à ses yeux, une conséquence de notre dépendance naturelle : si Dieu parle, il faut que nous écoutions sa parole, l'acte de foi est de sa nature accepté par la raison.

Il n'y a qu'un moyen d'échapper à cette conclusion, c'est de refuser à Dieu le pouvoir de nous parler, c'est de prétendre que Dieu ne peut pas se communiquer à nous par la parole ! Mais, qui oserait le dire ? Eh quoi, nous parler c'est se révéler et nous voudrions interdire à Dieu de se faire connaître à nous ? Nous sommes en rapport indirect avec Dieu, nous ne le devinons qu'à travers le langage de la création, nous ne som-

mes pas en commerce direct avec lui et nous lui refuserions de pouvoir, s'il le veut, nous dire son âme, sa pensée, sa volonté d'entrer en communication personnelle avec nous ?

Et de quel droit, je vous prie, le ferions-nous ? Serait-ce du droit de sa grandeur ? Mais quoi, il nous a créés, il nous gouverne, il nous régit dans l'ordre physique, intellectuel et moral, par des lois qui sont comme un reflet de lui-même, et cela, sans doute, n'est pas indigne de lui ? Et nous voudrions qu'il fût plus indigne de lui de nous dire sa pensée, de nous faire entrer en communication avec lui-même, d'éclairer sur sa vie des hommes, d'en faire les instruments de cette communication, d'être, en un mot, personnellement présent à notre esprit ?

Serait-ce du droit de son impuissance ? Mais, dit le Prophète, est-ce que celui qui a planté l'oreille n'entendra pas ? Est-ce qu'il ne pourra reprendre et avertir, celui qui a fait la science de l'homme ?

Serait-ce du droit des répugnances de notre nature humaine ? Mais, je vous le demande, est-ce que notre nature n'appelle pas la parole de Dieu ? Est-ce qu'après avoir cherché le reflet de Dieu en toutes choses, nous ne désirons pas entrer en rapport avec lui, comme âme à âme ? Qu'on écoute bien la nature, et elle nous dira que nous désirons

voir, connaître, entendre la cause de toutes les choses que nous voyons ; c'est ainsi que l'Angélique Docteur l'avait interprétée, quand il trouvait dans les instincts mêmes de notre âme comme un appel des communications positives et surnaturelles de Dieu.

Ainsi, la notion de la Foi n'implique pas l'abaissement de notre raison, mais peut-être son objet contiendra-t-il quelque caractère qui justifie nos répulsions et nos terreurs ?

Ah ! assurément, si la Foi nous proposait des choses impossibles, contradictoires ; oui, nous ferions un acte de déraison, en acceptant ce qu'on nous présenterait comme la parole de Dieu ; nous faillirions à notre devoir le plus impérieux et le plus sacré ; nous agirions dans l'inintelligence de ce que nous sommes, de ce que nous valons et nous mériterions les reproches qu'on nous adresse. — Mais en est-il ainsi ? Y a-t-il, parmi les objets proposés à notre adhésion, un seul point contradictoire ? Est-il vrai que, du même objet, nous disions oui et non, sous le même point de vue ? Il y a bien longtemps qu'on retourne en tous sens nos dogmes chrétiens pour en faire sortir le son de la contradiction. Il y a bien longtemps qu'on s'acharne, point par point et par le détail, à ce grand géant immobile de la Doctrine catholique, pour tâcher de le

jeter à terre, est-ce qu'on a enfin réussi ? Est-ce qu'on l'a jamais pris en défaut ? Ah ! sans doute, on s'est trouvé face à face avec des ténèbres, face à face avec des obscurités, face à face avec des mystères — mais, avec des impossibilités flagrantes, jamais ! Non, jamais on n'a pu nous dire : Vous êtes en contradiction avec vous-mêmes, votre doctrine n'a pas de sens. — Quand on s'est plu à crier à l'impossible, on a confondu deux choses : ce qui est contraire à la raison et ce qui lui est supérieur : ce qui est contradictoire et ce qui est seulement mystérieux.

Mais c'est peut-être ce mystérieux même qui fait peur, c'est peut-être parce que la Foi contient des vérités que nous ne pouvons pas comprendre, qui ne se dessinent pas nettement devant notre esprit, que l'on ne veut pas de la Foi. Le mystère ! mais comment admettre des choses aussi étranges à la raison humaine, aussi humiliantes !

J'en conviendrai volontiers, oui, l'objet de notre Foi est mystérieux. Quand on propose à notre Foi, la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, la Grâce, tout cela ce sont des vérités étranges qui ne sont pas précisément obviées à la raison humaine, ce sont même, je l'avouerai volontiers, des vérités incompréhensibles. Est-ce, toutefois, un motif pour les repousser ?

Mais alors que ne repousserons-nous pas de ce chef ? Est-ce que, même dans l'ordre naturel, le mystère ne nous enveloppe pas de toutes parts ? Nous ne nions pas notre âme : la comprenons-nous ? Comprendons-nous le secret de son union avec notre corps, cet enchevêtrement profond de deux vies si disparates, si opposées dans un seul être, dans une seule personne ?... Nous ne nions pas la vie sensible, la vie de nos organes, en comprenons-nous le secret ? Comment nous voyons, comment nous entendons, comment nous parlons !... Autour de nous, la vie se développe par voie d'assimilation, comprenons-nous cet étrange phénomène ? Cette vie qui s'accroît d'une autre vie, qui grandit sans changer, qui se transforme sans cesser d'exister ?... Le grain de sable, ce grain de poussière, savons-nous ce qu'il est ? A plus forte raison, cette terre, ces cieux, ces mers, au milieu desquels nous vivons, nous sommes jetés, comme un être d'un jour, plus grand pourtant que le théâtre sur lequel se débat sa vie. Tout cela nous le voyons ; le comprenons-nous ? S'il faut, bon gré malgré l'accepter, comment répudier la Foi parce que le mystère s'y trouve mêlé ?

Sans doute, dans le mystère religieux, il y a une nuance particulière, car ici l'existence même des objets mystérieux nous échappe. Mais, quoi

d'étonnant qu'il en soit ainsi quand il s'agit de la vie même de Dieu. Dieu pourrait-il tomber sous notre raison, et ne faut-il pas, pour faire arriver jusqu'à nous le secret des choses éternelles, le témoignage de Dieu lui-même qui prouve à la fois son amour et sa puissance ? Donc, rien d'étonnant à ce que, si l'homme est associé à sa connaissance, cette doctrine, qui vient de Dieu, contienne des choses qui le dépassent ; rien d'étonnant si nous trouvons dans la faiblesse de notre nature des limites qui nous arrêtent ; rien d'étonnant que Dieu voie plus loin et mieux que nous. La raison nous dit qu'il en peut être ainsi, qu'il en doit être ainsi, et que moi, homme, je dois confesser que le mystère peut être, doit être l'objet d'une Foi qui vient de Dieu.

II

Ce n'est pas assez d'avoir vu que la Foi n'implique, vis-à-vis de la raison, aucune injure, il faut savoir encore qu'elle est un secours, un auxiliaire, en un mot, qu'elle éclaire notre intelligence.

Quel est le premier besoin de l'homme ? C'est de connaître la vérité. La vérité est le bien de l'esprit humain, elle en est le trésor. Or, la vérité qu'est-elle ? Est-ce seulement cet ordre

matériel avec lequel nous sommes en commerce, par le bas de nous-mêmes ? Est-elle même seulement cet ordre scientifique dont les lois sont connues par les expériences des sens ? Non, la vérité, c'est encore cet ordre supérieur qui nous domine, cet ordre supérieur dont, aux heures mauvaises, nous voudrions souvent être débarrassés, mais dont le sentiment demeure au dedans de nous, dont l'instinct s'impose impérieusement à nous, qui souvent survit après de longues années de ruines comme une protestation de l'éternité. La vérité c'est encore l'ensemble des vérités religieuses, des réponses faites par Dieu à ces questions suprêmes que tout homme se pose nécessairement à lui-même, et de la solution desquelles dépend tout un avenir de bonheur ou de malheur.

Eh bien ! est-ce que l'homme qui n'est qu'un homme, qui n'emprunte sa lumière qu'à la raison, est-ce que cet homme connaît la vérité morale, la vérité religieuse, c'est-à-dire indispensable pour lui ?

Interrogeons, si vous le voulez, le spectacle que nous offre le monde à l'heure qu'il est. Il y a, aujourd'hui, des hommes qui cherchent la vérité, qui la cherchent avec passion, avec sincérité. Ces hommes, vous le savez, on les appelle les philosophes et les savants ; ils portent sur la

vérité inférieure leurs investigations ; navigateurs infatigables, ils explorent tous les domaines de l'activité intellectuelle ; à la nature ils arrachent ses secrets, ils calculent les mouvements des astres qui roulent sur nos têtes, ils en précisent la durée, ils en formulent les lois ; ou bien, patients observateurs de la pensée, ils en considèrent les phénomènes et en dirigent l'exercice. Ces hommes sont nombreux dans notre temps ; Dieu lui a fait la gloire de les multiplier parmi nous. Jamais, peut-être, l'esprit humain ne s'était livré avec tant d'ardeur à tous les travaux de la science ; jamais il ne s'était élancé avec tant d'énergie à tous les problèmes... Ces hommes, tant qu'ils demeurent en face de ces problèmes, leur esprit est à l'aise, ils voient, ils affirment, ils sont certains. Mais placez-les, même après de longues études faites à la seule lumière de la raison ; placez-les, dis-je, en face de ces questions, pourtant bien autrement intéressantes : Qui sommes nous ? D'où venons-nous ? Où allons nous ? Querépondront-ils ? Ils se troublent, ils hésitent, ils balbutient. Ces hommes, tout à l'heure si certains, trouvent à peine, pour répondre, quelques syllabes entrecoupées : « Je ne sais... Peut-être... Il est probable... Sans doute... » Leur âme est, sur ces points, habitée par le doute ; la certitude en est absente, les opi-

nions se la partagent comme une proie. Oui, la raison, en face des vérités morales et religieuses, n'a trouvé d'autre attitude que celle de l'inquiétude et du doute.

Et qu'on ne m'accuse pas d'exagérer, qu'on prête plutôt l'oreille aux faits. Qu'on écoute les opinions écrites de ceux qu'on appelle les déistes, les naturalistes, les spiritualistes même. N'est-ce pas le son que rendent leurs doctrines? Je ne dis pas seulement qu'ils ne sont pas d'accord entre eux, mais avec eux-mêmes. Ils ont plusieurs manières : celle de la jeunesse, celle de l'âge mûr ou des derniers jours; mais toujours même incertitude, même hésitation. Cette impuissance de fait de la raison humaine, même dans ses représentants les plus élevés, à résoudre les grands problèmes de la vie, c'est là un des spectacles les plus douloureux que l'on puisse contempler. Que sommes-nous donc et quelle étrange chose que l'homme?

C'est la conséquence de notre état de déchéance. Depuis le jour où l'homme a brisé l'harmonie qui était en lui, où il s'est révolté contre Dieu, Dieu l'a ainsi puni. Je le vois, gisant à terre comme un géant renversé, bien que conservant encore dans sa chute quelques vestiges de forces qui attestent ce qu'il a été, mais sans en posséder assez pour se relever tout

à fait. Je le vois, le regard fixé vers cet avenir qui l'attend, vers ce ciel qu'il contemple et ayant toujours sur ses lèvres ces éternelles questions : Qui suis-je ? Où vais-je ? Naufragé de la lumière et ballotté par les vents de l'incertitude, il cherche vainement à trouver le port ; si quelque phare n'envoie jusqu'à lui sa lumière bienfaisante, il sombrera infailliblement dans la nuit qui l'enveloppe de toutes parts. Oui, voilà l'homme tel que nous le montre son histoire.

Est-ce donc qu'il n'y a pas de remède à cette faiblesse ? Est-ce donc que Dieu l'a ainsi abandonné pour toujours à lui-même ?

Si je détourne les yeux de ce triste spectacle et que je les porte sur une autre portion de l'humanité, qu'est-ce que je vois ? Tout à l'heure, j'étais en face du doute ; me voilà en face de la certitude. Tout à l'heure, je ne constatais que le trouble, maintenant je suis dans le royaume de la paix. Voilà des âmes, autour de moi, plus nombreuses que tout à l'heure. La lumière est dans ces âmes : je leur demande d'où elles viennent ? elles me répondent en regardant amoureusement le Ciel : c'est de là que je viens, c'est là que je retourne. Dieu est mon principe et Dieu est aussi ma fin... Je leur demande : qu'est-ce que la vie ? Elles me disent : la vie est un chemin entre deux éternités. La vie, c'est pour

moi une épreuve qui doit se terminer au châtiement ou à la récompense, au ciel ou à l'enfer. Elles n'ignorent rien de ce qui peut les intéresser, elles entrent dans des détails qui me touchent et me ravissent d'admiration.

Qu'est-ce que cela ? Qui a fait cette œuvre ? D'où vient une si surprenante unanimité ? Car elles ne se contredisent en rien et, sur tous les points essentiels de la vérité divine et humaine, elles disent toutes la même chose.

Cette légion d'âmes heureuses, c'est la légion des âmes chrétiennes : à toutes les époques de notre histoire depuis dix-huit siècles, je les trouve ; partout et toujours, elles portent au cœur la même certitude ; partout et toujours, elles affirment la même chose avec la même sécurité ; sur Dieu, sur le monde, sur l'homme, leurs réponses sont identiques. Encore une fois, qui a fait cette merveille ? Ce n'est pas qu'elles aient reçu le bienfait d'une intelligence plus élevée que le reste du monde ; non, pour la plupart, ces hommes sont des ignorants, des pauvres, des petits... Mais, sur tous ces points, ils ont reçu un secours supérieur ; ils ont cru, et la foi a agrandi pour eux la lumière, elle les a dotés de la certitude en face de l'éternité.

Grâce à Dieu, vous qui lisez ces lignes, vous êtes du nombre de ces âmes heureuses, et vous

pouvez rendre témoignage à l'influence de la foi, car vous n'avez pas gagné à la sueur de votre front la paix des certitudes que vous possédez... Elles vous ont été envoyées, d'ailleurs, comme une rosée bénie. Il vous a été dit : « Crois ! » et vous avez cru ; et, en échange de votre docilité, de quelles lumières n'avez-vous pas été enrichis ? Oh ! bénissez Dieu ! bénissons Dieu de notre bonheur ! Il nous en a coûté peut-être quelques sacrifices. Parfois, les souffles de l'orgueil ont passé sur notre âme, mais nous l'avons tenue ferme. Sous prétexte de liberté, nous avons été sollicités à la révolte, mais nous nous sommes gardés captifs, sous la main de la Foi et, en revanche, Dieu nous a bénis, récompensés. Nous le sentons et nous le disons, nous sommes certains !...

Encore une fois, bénissons Dieu et, puisque j'ai voulu vous dire que la Foi éclaire les intelligences qui l'accueillent, eh bien ! au nom de votre expérience, au nom de votre béatitude, attestez, proclamez que le grand bénéfice de la Foi, c'est d'accroître nos lumières en en élevant le foyer.

Au surplus, cette certitude et cette unanimité, en même temps qu'elles nous montrent dans la Foi un flambeau, sont, à elles seules, un témoignage de la vérité de la Foi. Si la Foi n'était pas vraie, comment produirait-elle cet accord, cette

plénitude? La vérité seule fait l'unité et, puisque je la rencontre ici, j'ai le droit d'y saluer le passage de la vérité, c'est-à-dire, de Dieu. Aussi, qu'importe, après cela, que des esprits troublés de je ne sais quelle infatuation de notre pauvre nature humaine nous disent : « La Foi arrête le progrès de la raison ; comment l'accepter ? » Qu'importe que quelques êtres infirmes, oubliant la dépendance où nous sommes de Dieu qui nous a tout donné, s'étonnent qu'il nous dispense encore une lumière plus haute ; il n'y a pas lieu d'en prendre souci ; nous pouvons les regarder avec la tristesse qui s'apitoie et dire hautement que la raison impartiale et dégagée de tout préjugé d'erreur ou d'orgueil salue, dans la Foi, une merveilleuse lumière qui aide et agrandit la raison.

Nous trouvons de cette vérité une dernière preuve, que j'appellerai la preuve d'aveu. Il y a déjà près d'un demi-siècle, un jeune homme qui avait été élevé chrétiennement, mais dont la seconde éducation avait plus tard battu en brèche la Foi première, fut mis en demeure, par les inquiétudes même de sa pensée, de se rendre compte de son âme. Quel ne fut pas son effroi quand il s'aperçut que toutes ces croyances avaient sombré dans son esprit ! Il a consigné quelque part ses tristes impressions. Il est impossible d'entendre

rien de plus poignant. « Je n'oublierai jamais, dit-
 « il dans un ouvrage publié après sa mort, je
 « n'oublierai jamais la soirée de décembre où le
 « voile qui me dérobaît à moi-même ma propre
 « incrédulité fut déchiré.

« J'entends encore mes pas dans cette cham-
 « bre étroite et nue où, longtemps après l'heure
 « du sommeil, j'avais coutume de me promener.
 « Je vois encore cette lune à demi voilée par les
 « nuages, qui en éclairait par intervalles les
 « froids carreaux. »

L'examen se poursuivait plus obstiné et plus
 sévère, à mesure qu'il approchait du terme et
 il ne s'arrêta que quand il l'eut atteint. « La divi-
 « nité du Christianisme une fois mise en doute à
 « mes yeux, je sus alors qu'au fond de moi-même
 « il n'y avait plus rien qui fût debout ; que tout
 « ce que j'avais cru sur moi-même, sur Dieu et
 « sur ma destinée en cette vie et en l'autre, je ne
 « le croyais plus... Ce moment fut affreux et
 « quand, sur le matin, je me jetai, épuisé, sur
 « mon lit, il me sembla sentir ma première vie,
 « si riante et si pleine, s'éteindre et, derrière moi,
 « s'en ouvrir une autre, sombre et dépeuplée, où
 « désormais j'allais vivre seul avec ma fatale
 « pensée qui venait de m'y couler et que j'étais
 « tenté de maudire. »

Et il vécut ainsi des années, avec sa vie som-

bre et dépeuplée, remplaçant celle si riante et si pleine qu'il avait menée déjà. Mais lorsque, plus tard, sur son lit de mort, il recevait la visite de l'ami dans lequel il reconnaissait pour d'autres le ministère de Dieu, il lui disait avec mélancolie : « Vous êtes heureux, vous, le catéchisme « dit en un mot ce que nous ne parvenons pas « à apprendre dans une vie tout entière de « labeurs et d'efforts ! » Quelle parole ! Elle était, sous une autre forme, la parole qu'un autre philosophe, qui n'eut pas, lui non plus, le bonheur de recevoir le dernier coup des secours providentiels de Dieu, devait dire au seuil de la mort : « Nous autres, philosophes, nous naviguons au hasard, sujets à l'égarement, exposés au naufrage ; la philosophie est un voyage « d'exploration, hardi et aventureux, à la recherche de l'infini, mais dans lequel nous ne « savons souvent où prendre terre. Vous, vous « avez la boussole, la carte du pays, les étoiles, « le pilote et le port.»

Voilà le dernier mot, il peut nous réjouir et nous rassurer : Nous avons la boussole, la carte du pays, les étoiles, le pilote et le port !

CHAPITRE SIXIÈME

Comment, loin d'être impossible, l'obéissance à la loi de Jésus-Christ est relativement facile et douce.

La première condition pour conserver la Grâce, c'est de croire à la parole de Jésus-Christ. Beaucoup ne sont pas fidèles à ce devoir, sous prétexte que la foi abaisse la raison. Nous avons vu le cas qu'il faut faire de cette appréhension. Non seulement la Foi ne dégrade pas la raison, non seulement elle ne contient rien, ni dans son acte, ni dans son objet qui puisse justifier cette crainte, mais elle est encore une lumière pour notre esprit ; l'expérience l'atteste aussibien dans l'impuissance de ceux qui prétendent ne relever que d'eux-mêmes pour connaître la vérité qui domine la vie, que dans la certitude de ceux qui appuient sur la raison divine leurs affirmations et leurs espérances.

D'après la doctrine catholique, une seconde condition est nécessaire pour que nous conser-

vions la Vie Surnaturelle en nous, c'est d'accomplir les préceptes de Jésus-Christ, suivant les paroles du Maître Lui-même : « Celui qui m'aime observe ma loi, » ou ces autres : « Apprenez aux hommes à faire ce que je vous ai ordonné. » Il semble que tous devraient accepter cette condition théoriquement et pratiquement, et que les seules défaillances à craindre fussent celles de la faiblesse de l'homme qui ne sait pas toujours triompher de ses passions ; mais il n'en est pas ainsi, et pour peu qu'on jette les yeux autour de soi, on voit que beaucoup d'hommes se font une théorie contre la pratique de la soumission à Jésus-Christ, sous prétexte que la loi est impossible à réaliser ou qu'elle est pleine de tristesses trop lourdes à porter.

Ces préoccupations appellent notre attention, et c'est pourquoi nous essaierons d'établir que, loin d'être impossible à la volonté humaine appuyée sur Dieu, l'accomplissement de la loi est, au contraire, relativement facile et heureux.

Puissions-nous sentir en nous le désir de cette sainte expérience à laquelle Notre Seigneur nous convie : « Goûtez » et voyez combien le Seigneur est doux ! »

I

Je n'ai pas à définir de nouveau ce que j'entends par la loi chrétienne. J'appelle ainsi, ai-je dit, indépendamment des lois inscrites dans la conscience humaine et proclamées par Dieu dans le Décalogue, celles que Jésus-Christ a promulguées, par lui-même et par son Église, pour la sauvegarde des premières, en un mot ce que, dans les habitudes du langage chrétien, on nomme les commandements de Dieu et de l'Église, et c'est cette loi dont j'affirme que l'accomplissement, non pas, remarquez-le bien, intermittent et mutilé (car cet accomplissement n'est, en définitive, qu'une défaillance), mais l'accomplissement total et habituel est facile et heureux.

Regardez, nous dit-on, l'étendue et les exigences de la loi chrétienne et dites s'il nous est possible de nous y soumettre? Elle est si sévère qu'elle prétend régir non pas seulement les actions et les discours, mais encore les désirs et les pensées les plus intimes. Pas un acte, pas une impulsion libre qui ne doive être l'objet d'une vigilance continuelle, qui ne soit atteint par la loi de la mortification du cœur, de l'esprit ou des sens... Et cette dépendance doit être telle

que nous n'y échappions jamais. Et, ainsi, depuis son berceau jusqu'à sa tombe, l'homme se trouve tout entier en guerre avec lui même et accablé sous le fardeau d'un joug insupportable, écrasant pour sa faiblesse.

C'est bien là ce que l'on dit, et plus encore ce que l'on pense.

Qui parle ainsi, tout d'abord, en général? Sont-ce des hommes qui ont fait beaucoup d'efforts pour accomplir la loi, qui luttent depuis longtemps contre eux-mêmes pour être fidèles au joug du Christ? Non, ce sont plutôt des hommes qui regardent la loi chrétienne de fort loin, qui se tiennent prudemment en dehors de la docilité à ses préceptes. Ce qu'ils en pratiquent est l'objet d'une obéissance accidentelle et transitoire. Je les appellerais volontiers les irréguliers de l'armée fidèle à Dieu. Et c'est de cette position incertaine qu'ils déclarent la pratique de la loi, inacceptable et impossible!

Eh bien, qui faudra-t-il croire ici, de ceux qui, ne faisant aucun effort pour l'accepter, se bornent à affirmer que la loi de Dieu est impossible; ou de ceux qui l'ont fidèlement et courageusement pratiquée? Si toujours elle a rencontré de généreux observateurs, si, de tous les points de la durée et du temps, elle s'est suscité des légions d'adeptes fervents, sera-t-on bien venu à

dire qu'elle est impraticable ? Or, n'est-ce pas là ce que nous montrent les annales de l'Église ? L'Évangile ne nous y paraît-il pas toujours fécond et produisant comme une incessante germination de vertus dans tous les milieux, chez tous les peuples et, parfois, au sein des plus étranges dégradations ? N'a-t-il pas pris possession de toutes les conditions et de tous les rangs ? Ne s'est-il pas assis à tous les foyers, et n'a-t-il pas conquis toutes les situations, aussi à l'aise au sein des grandeurs que dans la médiocrité, et se faisant partout une place, aussi bien sur les degrés du trône ou dans le tumulte de la vie des camps que dans le calme de la solitude ou les asiles du recueillement et du silence ?... Et encore ne faut-il pas juger du nombre des vrais Chrétiens d'après ceux dont l'histoire nous a conservé le souvenir, car quelle multitude d'autres encore dont les vertus moins éclatantes ou les noms plus obscurs ne sont pas parvenus jusqu'à nous ! Pour quelques-uns qui ont échappé à l'oubli et dont la gloire éclate au firmament de l'Église, combien n'ont leurs noms inscrits que dans le ciel et qui, pourtant, ont édifié et réjoui la terre par le spectacle des vertus les plus pures, évanouies pour jamais, si ce qui se fait pour Dieu devait jamais périr !

On dit, il est vrai, que les circonstances ont

bien changé, que ce qui se pouvait autrefois ne se peut plus aujourd'hui, qu'il faut en prendre notre parti... Mais cela est-il? Est-ce que, dans tous les temps, la loi étant la même, les obstacles n'ont pas été les mêmes? Le monde n'a-t-il pas eu toujours ses séductions et ses attraits, les passions leurs redoutables entraînements? Les trois concupiscences de l'orgueil, de la volupté et de la cupidité n'ont-elles pas toujours été les ennemies du règne de Dieu? Est-ce que toujours l'adolescence n'a pas eu ses inconstances et ses caprices; la jeunesse sa fougue et ses emportements; l'âge mûr ses sombres pensées et ses inquiètes prévoyances; la vieillesse ses chagrins et ses infirmités?

Aussi est-on (1) plus juste en proclamant que les Chrétiens d'autrefois ont été ce que nous sommes et, dès lors, que nous pouvons, par nos efforts, devenir ce qu'ils étaient pour la loi et pour Dieu. D'ailleurs, pour trouver des vertus véritables, quel besoin de chercher dans le passé? Si, depuis Jésus-Christ, la vie chrétienne s'est rencontrée toujours, aujourd'hui on doit la trouver comme toujours. Qui de nous, en effet, ne l'a saluée et, peut-être, ne la salue encore, dans une émotion qui est un hommage? Qui n'a rencontré autour

(1) Frayssinous, *Conf.*

de soi, tout près de soi, quelqu'une de ces apparitions qui sont comme un message d'en haut? Qui n'a vu comme le vestige de Jésus-Christ dans des âmes dont le voisinage est plein de force et de douceur?

La loi de Dieu est donc possible puisqu'ainsi toujours elle a été pratiquée. Et, du reste, comment l'accomplissement de cette loi serait-il impossible? Ne serait-ce pas faire injure à Dieu que de le prétendre? Ne serait-ce pas dire qu'il est injuste ou qu'il manque de sagesse? Cette loi, en effet, c'est lui qui nous l'a donnée; il nous l'a donnée au Sinaï, il l'a rappelée en Jésus-Christ, il nous l'a donnée comme une condition indispensable pour arriver au bonheur, il l'a imposée de telle façon que ceux qui ne l'observent pas, qui meurent dans l'inobservation de cette loi sont perdus sans ressource... Et l'on voudrait que l'homme ne pût l'accomplir!... Encore une fois, où serait la sagesse, où serait la bonté, où serait la justice de Dieu? Non, Dieu ne commande pas des choses impossibles... Ce qu'il commande devient possible! *Deus impossibilia non jubet, aut si jubet possibile est.*

Au surplus, ce n'est pas assez de dire que la loi est possible, il faut ajouter qu'elle est relativement facile. Je dis, *relativement* facile, car il ne peut entrer dans ma pensée que la pratique

de la loi soit absolument facile!... Comment, s'il en était ainsi, verrait-on un si grand nombre de Chrétiens se séparer d'elle, s'en tenir éloignés? Il n'y a guère que l'horreur du sacrifice qui puisse expliquer ces nombreuses abstentions!... Mais qu'elle soit encore relativement douce et facile, on le comprend aisément quand on la compare aux autres lois qui pèsent sur notre vie.

La première loi que nous subissons, c'est la loi civile; nous ne sommes citoyens qu'à la condition d'obéir à la loi. Mais cette loi, est-elle si facile à observer et Jésus-Christ nous demande-t-il des sacrifices qu'on puisse comparer à ceux qu'elle exige? Il y a deux choses qui nous sont chères : notre argent et notre vie; est-ce qu'elle ne nous demande pas l'un et l'autre? Est-ce qu'elle ne se fait pas sa part dans notre travail et, quelquefois, la part la plus large? Est-ce qu'elle ne nous demande pas notre vie, en nous demandant, au besoin, celle de nos enfants? Ah! ce n'est pas nous qui contesterons son droit, mais au moins qu'on nous laisse le bénéfice de dire que Jésus-Christ ne nous impose pas de semblables sacrifices.

Et puis, il y a la loi des passions, il y a la loi de l'opinion!... Combien, hélas! nous les subissons! Quelle tyrannie elles exercent sur nous!

Comme ces passions qui s'appellent la volupté, l'orgueil, la cupidité ont d'empire sur nos âmes ! Comme le courant des maximes ou des usages, de ce je ne sais quoi de répandu autour de nous, comme tout cela s'affirme avec une redoutable supériorité ! Mais aussi, quels sacrifices ! Parfois, ils touchent au plus intime de notre cœur ou se font sentir dans leurs conséquences en notre vie même. Et ces lois, pourtant, on ne les proclame pas impossibles, alors qu'elles ont de bien plus redoutables exigences que n'en a la loi de Jésus-Christ. Car, alors même que celui-ci nous commande la lutte, il ne nous laisse pas seuls, il présente le secours à côté de l'épreuve ; le but auquel il nous conduit, les principes qu'il nous inspire nous aident à triompher et à réaliser les injonctions de la volonté divine.

Non. La loi n'est pas impossible ; il faut la proclamer relativement facile et douce et reconnaître que l'expérience confirme la parole du Maître, lorsqu'il s'écriait : « Prenez mon joug, car il est léger, chargez-vous de mon fardeau, car il est doux ! » Et c'est par là que j'arrive à ma seconde pensée, à savoir : que l'accomplissement de la loi est désirable, parce qu'il nous rend nous-mêmes heureux.

II

Que faut-il pour être heureux? Quelle est, sur cette terre où le bonheur n'est jamais parfait, la première condition pour en avoir au moins cette parcelle qui est possible à notre pauvre nature humaine?

Il y a un mot qui résonne à notre oreille comme le synonyme de bonheur, c'est celui de paix. Lorsque nous rêvons de bonheur nous nous disons : Oui, alors, je serai heureux, car j'aurai la paix! Et nous ne nous trompons pas dans cette assimilation. Qu'est-ce en effet qu'un homme qui n'a pas la paix? Toujours inquiet, toujours agité au dedans de lui-même, comment cet homme serait-il heureux, quand le bonheur veut dire le repos parfait, la satisfaction pleine de toutes nos facultés? Donc, de même que le Saint-Esprit nous invite à saluer la joie de la famille dans la concorde de tous ses membres, dans cette harmonie par laquelle tous, le père, la mère, les enfants, chacun à sa place, agissent dans la mesure qui leur convient; ainsi, nous pouvons reconnaître le bonheur de l'âme à une sorte d'harmonie intime qui se produit, lorsque toutes les facultés à leur place se meuvent suivant leur

loi. Comme un lac, où tout est tranquille, est beau ; comme il est beau, lorsque ses eaux reflètent la riche végétation de ses rives et la splendeur d'un ciel pur : ainsi une âme est heureuse quand sa conscience reflète, elle aussi, l'harmonie de toutes nos puissances sous le regard de Dieu.

Mais alors, ne faut-il pas proclamer le plus heureux des hommes celui qui travaille selon Dieu et devant son avenir ?

Oui, cet homme est heureux, car il possède la paix. Et comment ne l'aurait-il pas ? Quelle cause pourrait la troubler ? S'il regarde l'avenir, il y voit la récompense qui l'attend. Il sait que Dieu est fidèle et ne permettra pas que ses efforts soient perdus : il lui apparaît comme un maître généreux qui couronne les vertus pratiquées à son service... Tout lui promet la joie et la gloire. S'il y a des lieux où la justice s'exerce, il n'en est pas effrayé, car il sait que Dieu ne veut pas la perte éternelle de l'homme et que les supplices ne sont préparés que pour ceux qui les choisissent. Aussi, s'il appréhende la justice de Dieu, il aime plus encore sa bonté, il espère en sa magnificence. L'avenir ne lui présente que des causes de confiance paisible.

S'il envisage le présent, pourquoi serait-il troublé ? Ne se sent-il pas dans l'atmosphère

qui lui convient ? Il vit en Dieu, il vit pour Dieu. Les instincts religieux de son âme sont satisfaits, il est donc à l'aise, parce qu'il se tient dans la dépendance de son Souverain Maître. L'air dont il est entouré lui suffit, et si parfois il souffre du chemin, il ne saurait s'en étonner. Il comprend que le voyageur ne pourrait avoir les douceurs du terme. Il bénit, même alors, la miséricorde de Dieu qui, par l'épreuve, l'achemine à la récompense.

S'il se retourne vers le passé, peut-être y rencontre-t-il bien des sujets de larmes ! Il a vécu longtemps hors de son devoir... Ah ! c'est une source d'amers regrets pour son cœur ! Mais ces regrets sont tempérés par la confiance. Après avoir suivi les sentiers qui éloignent de la maison du Père de famille, il est revenu à ce Père, il l'a trouvé plein d'une miséricorde dont le souvenir le touche encore et il s'écrie, dans la gratitude de son âme : *Misericordias Domini in æternum cantabo !*

Comment donc ne serait-il pas heureux ? Comment ne serait-il pas le plus heureux ?

Il en est d'autres, à côté de lui, qui cherchent la paix loin de Dieu ; mais l'ont-ils trouvée à un degré égal ? Et comment la trouveraient-ils ? Que de sources de troubles pour eux dans la vie même qu'ils mènent ! Cet avenir auquel, pour

être plus libres, ils s'efforcent de ne pas croire, ne s'efface pas de leur esprit aussi complètement qu'ils le voudraient, et ils le voient plus d'une fois se lever menaçant devant leurs regards. Vainement ils s'efforcent d'en éloigner leur pensée, il se dresse parfois devant eux comme un fantôme dont la vue vient troubler leurs âmes ; ce présent dans lequel ils cherchent la paix, ah ! que d'angoisses il leur apporte encore ! Quittant Dieu pour eux-mêmes, que d'épines ne rencontrent-ils pas sur ce chemin qu'ils voudraient se faire de fleurs ! Ils ont bien dit : *Cueillons les roses du temps, buvons et mangeons, que les champs soient les témoins de nos jouissances. — Venite, coronemus nos rosis antequam marcescant, nullum pratum non pertranseat luxuria nostra.* La paix est à ce prix. Mais je ne sais quelle voix inexorable leur a répondu : *Dixerunt pax, et non erat pax !*

Et le passé, que de regrets ne leur apporte-t-il pas ! Fugitif, il ne leur laisse que des déceptions, et le sentiment de son inanité creuse dans leur cœur un vide qui s'accroît chaque jour davantage.

Comment donc seraient-ils heureux ? Vainement ils multiplient les jouissances éphémères de la terre, l'homme ne vaut que par le dedans, par les trésors que la vertu dépose en son âme.

Celui-là est donc le plus heureux qui aime Dieu et lui obéit. Quand bien même les angoisses s'accumuleraient sur sa vie, tout lui tournera à profit et à joie. *Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum.* La main de Dieu lui apparaît en tous les événements et les marque comme d'une empreinte sacrée devant laquelle il s'incline. N'est-ce pas la voix de l'expérience comme de la raison ?

J'ai rencontré l'homme juste, disait l'Ecclésiaste, *et tout lui était prospère. Il était comme un arbuste qui pousse le long des ruisseaux et couvert toujours d'un verdoyant feuillage.* Nous mêmes peut-être l'avons-nous rencontré. C'était cet ouvrier de Thauler, toujours égal à lui-même, toujours courageux devant le dessein divin. C'était le pauvre de l'Évangile dont les épreuves, joyeusement supportées, préparaient la couronne de son immortalité. Peut-être nous-mêmes avons-nous connu cette douce expérience ? Aussi longtemps que, comme la femme de Sichar, nous avons puisé aux citernes de la terre les tristes eaux que nous croyions celles du bonheur, nous avons été, comme elle, altérés, notre soif n'a fait que s'aggraver par les breuvages auxquels nous cherchions à l'étancher. Mais, quand nous avons enfin consenti à demander aux sources du Sauveur de l'eau jaillissante qu'il

offre à l'âme fidèle comme nous avons senti que nous puisions à la source rafraîchissante qui va jusqu'à la vie éternelle !

Du reste, d'où qu'ils viennent, ces témoignages, se joignant à ceux de la raison, nous disent mieux que toute parole humaine que la vertu est toujours le secret du bonheur ; ils font écho à la parole infaillible du Prophète : *Beatus vir qui timet Dominum, in mandatis ejus volet nimis.*



CHAPITRE SEPTIÈME

La Mort Surnaturelle de l'âme.

Si l'adhésion à Dieu, par la foi à sa parole et par la soumission à sa loi, est la condition indispensable pour conserver en nous la Vie Surnaturelle, il s'en suit que la séparation d'avec Dieu, par un acte de la volonté qui se soustrait à la Foi ou à l'obéissance, atteint en nous la Vie Surnaturelle.

Si donc l'homme n'avait pas l'intelligence obscurcie par les préjugés et les passions, il comprendrait facilement, en regard de ce que nous avons dit, que le péché est sa grande misère. Dès lors, en effet, que le mouvement de l'âme vers sa fin est la loi souveraine du gouvernement de la vie, il faut reconnaître que l'aversion actuelle de cette fin est notre plus grand malheur. Quoi qu'il nous arrive, en dehors de cette opposition, aucun désastre ne saurait égaler la portée de celui-là, parce que tout le reste n'est, après tout,

que la contradiction d'une félicité partielle et secondaire.

Et pourtant, ce n'est guère ce que pensent le plus grand nombre des chrétiens parmi nous.

Qu'on jette les yeux autour de soi et qu'on dise si le monde est autre chose qu'un vaste théâtre où le péché s'offre en pâture à tous?

Est-ce qu'il ne règne pas au milieu d'un luxe sans mesure, dans la liberté des divertissements et l'enjouement pestilentiel des paroles, dans toute cette atmosphère qui émane de lui? On dirait que l'homme, pour mieux se river à sa trop aimée servitude, lui consacre tous les talents de son esprit et tous les efforts de son industrie. Oui, le péché est partout : dans les places publiques comme dans le secret des demeures; au sein des réunions domestiques comme dans les joies de la cité; et l'air même que nous respirons est comme imprégné de sa funeste contagion.

Cependant, la grandeur d'un désordre ne saurait en faire la justification, et il importe, contre le scandale de la fortune du péché, de faire entendre la juste appréciation de ce qu'il est et de ce qu'il vaut.

Je voudrais l'essayer au point de vue particulier qui nous occupe, en l'étudiant dans ses rapports avec la Vie Surnaturelle. Nous verrons comment il en est le redoutable ennemi : 1^o parce

qu'il tue en nous la réalité de la Vie Surnaturelle, et 2° parce qu'il en détruit les glorieuses conséquences.

I

Il tue en nous la Vie Surnaturelle. Voyons-le d'abord en Adam, nous le verrons ensuite en nous-mêmes.

C'était assurément un beau spectacle, celui que présentaient, à l'Éden étonné, nos premiers parents, à l'aurore de leur création. Dieu les avait créés avec un amour de tendre prédilection et je ne sais quelle complaisance spéciale.

Les voici dans leur bienheureuse intégrité : leur intelligence, à l'abri de l'ignorance et de l'erreur, s'épanouit sans labeurs, dans la plénitude d'une haute lumière ; leurs sens parfaitement dociles et soumis à la raison accomplissent leurs mouvements dans la plus admirable subordination ; toute la nature inférieure offre à leur empire une soumission sans résistance ; les animaux écoutent leur voix et se prêtent à l'envi à leurs ordres ; la terre fructifie sans fatigue en leurs mains. Quel spectacle ! combien il devait être agréable à Dieu ! Il se plaisait à le contempler

comme le dernier mot de sa sagesse et de sa bonté ! Cette harmonie, en même temps qu'elle en était l'image, s'appuyait sur une autre harmonie d'un ordre supérieur.

Si le soleil est doux à l'homme, si la nature s'incline à sa voix, si les éléments inférieurs de sa vie sont sans rébellion, c'est que Dieu brille lui-même comme un soleil au fond de son âme, c'est que sa présence, librement acceptée, ordonne la volonté en empêchant ses écarts. Dieu est dans l'âme de l'homme à peu près comme son âme elle-même est dans son corps, et cette familiarité divine, en composant le principe d'une vie supérieure, forme toute vie inférieure à la ressemblance de sa perfection. Dieu ne s'était donc pas contenté d'appeler l'homme à un ordre final correspondant à la nature qu'il lui avait donnée, il avait voulu se servir de cette nature comme d'un piédestal, et le destinant gratuitement à entrer en participation de sa propre gloire, il lui avait préparé, avec une libéralité digne de lui, dans la communication de lui-même, le fondement et le principe de cet avenir.

Cependant, quelques jours ont passé sur ce berceau et sur cette perfection, et où est-ce que je retrouve l'homme ? L'Éden n'est plus ! Toutes les délices de cette nature docile se sont évanouies.

L'homme, le voici : c'est cet être faible et souffrant ! Je le vois, courbé sous un travail austère et ne tirant plus du sol, qu'au prix de bien des sueurs, un pain amer et rare. Roi dégradé, il a perdu sa couronne. La guerre est pour lui au dehors. Il est comme une citadelle assiégée : mille dangers le menacent. Les êtres inférieurs n'entendent plus sa voix, et sa vie se flétrit au contact de ce qui devrait l'alimenter. Au dedans, la guerre règne aussi, une guerre ni moins universelle, ni moins redoutable. Sa volonté affaiblie s'abandonne ; c'est un vaisseau désarmé qui est livré au caprice de tous les vents, à la merci de la tempête. Son intelligence a perdu sa lumière, elle n'aperçoit plus qu'au travers de rayons obscurcis un ciel couvert d'épais nuages ; ses sens ont secoué le joug : esclaves révoltés, ils veulent porter le sceptre à leur tour et gouverner en maîtres.

Voilà l'homme tel que je le trouve au lendemain de son berceau !

Qui donc a opéré cette surprenante transformation ? Comment s'est brisée cette première harmonie ?

Cette harmonie, si parfaite au dedans et au dehors, était soutenue par cette autre harmonie supérieure dont Dieu était le lien et dont je viens de parler ; et c'est la déchéance de celle-ci

qui a amené cette ruine totale. Dieu a été volontairement chassé par l'homme du centre de son royaume. Il a cessé, par sa grâce, d'habiter l'âme de nos premiers parents, et Lui chassé, toute la gloire de l'heure première a disparu. Sous ce soleil, l'homme vivait dans la lumière et il s'est affaissé dans l'ombre; grâce à ce fondement de l'union divine, il était un édifice solide, uni; et les murs, ébranlés en même temps que la base, se sont écroulés. Et maintenant l'homme n'est plus à nos yeux qu'un de ces débris mutilés que le voyageur, errant dans la nuit, heurte d'un pied indifférent, dans les solitudes abandonnées. Oui, telle a été l'origine de cette décadence. L'homme libre, c'est-à-dire capable de choisir, de faire ou de ne pas faire, d'obéir ou de désobéir; l'homme a désobéi à Dieu, il a prévariqué, il a péché, et, du même coup, il a perdu la vie supérieure et divine qui était en lui, et, avec elle, les prérogatives dont elle était la source.

Et si cette décadence n'était seulement pour nous qu'un souvenir! Mais non, c'est aussi, hélas! la réalité actuelle de notre vie!

Il y eut un jour où, nous-mêmes, nous avons bénéficié d'une gloire admirable. Sans doute, nous ne possédions pas, à cette heure, les grands privilèges de nos premiers parents. Pourtant, comme un reflet de leur gloire était arrivé jus-

qu'à nous : notre intelligence était éclairée d'une lumière supérieure, notre volonté attirée vers Dieu, comme vers le Bien souverainement désirable et le terme de nos espérances ; nos sens, visités par une puissance qui nous aidait dans la lutte difficile de la vie morale. Oui, il y a eu, pour nous aussi, un jour de bonheur et presque de gloire. Ce jour-là, pour nous comme pour nos premiers parents, Dieu était venu dans notre âme. Oui, au jour trois fois saint de notre Baptême, nous étions devenus les fils adoptifs de Dieu le Père, les frères du Dieu fait homme et les temples du Saint Esprit. L'Église nous avait oints pour l'héritage, elle avait versé en nous le principe d'une vie divine. Notre âme, comme un sanctuaire béni, resplendissait donc de la grande clarté de Dieu... Tout en elle était sacré, et l'ombre de la Trinité divine, tutélaire et douce, y planait comme sur une demeure spécialement chérie...

Or, que sont devenues toutes ces prérogatives ? Qu'avons-nous fait de notre hôte invisible et glorieux ? Qu'avons-nous fait de sa lumière et de ses dons ? Pour beaucoup, hélas ! que sont tous ces biens, si ce n'est seulement un souvenir ? C'est en vain qu'ils interrogent leur conscience ; ils n'y trouvent plus ces cris formés par le Saint Esprit : *Abba Pater !* O Dieu ! vous

êtes notre Père... C'est en vain qu'ils essayent de saluer Jésus-Christ du nom de frère et d'ami, il n'est plus pour eux qu'un étranger; et l'Esprit Saint se détourne du temple qu'il avait habité!.. Si d'autres possèdent encore Dieu dans leurs âmes, que d'intermittences dans cette possession! et combien Dieu se réjouit peu de l'hospitalité qu'il reçoit d'eux!

Comment tout cela s'est-il passé?

Ah! comment? Un jour, je ne sais quel serpent a fait entendre son sifflement tentateur à notre oreille et jusqu'au fond de notre cœur!... Pourquoi, nous a-t-il été dit, Dieu vous a-t-il défendu de manger de ce fruit? Pourquoi ces restrictions à votre liberté? Pourquoi ces luttes qu'on vous propose?

Pourquoi?... Poser cette question, c'était jeter le soupçon à l'endroit le plus ombrageux de notre être. C'était mettre en suspicion les droits de Dieu. La tactique était donc habile : nous acceptons, en effet, volontiers les réalités supérieures, tant qu'elles ne nous commandent qu'une adhésion sans vertu; mais quand ces réalités viennent s'imposer à notre cœur, quand elles viennent nous dire : « au nom de Dieu, il faut t'arrêter ici, il faut briser cette volonté, il ne faut pas manger ce fruit; » alors, nous commençons à nous défier, et nous demandons : pourquoi?

Aussi, devant cette question, notre âme a-t-elle bientôt fléchi. Nous avons eu peur d'abord, à la pensée des choses divines, de la mort de l'âme cent fois plus redoutable que la mort du corps, et nous avons répondu : « Nous mangeons de tous les fruits, mais nous ne touchons pas à celui-ci de peur que, peut-être, nous ne mourrions. » Ainsi, nous n'affirmons déjà plus ; la perfide question a ébranlé notre certitude. Tout à l'heure, nous eussions dit : « De peur, certainement, que nous ne mourrions, » et maintenant, nous disons : peut-être ? qui sait ? La défense de Dieu n'est, sans doute, pas aussi rigoureuse qu'on l'affirme?... D'ailleurs, s'applique-t-elle à cette inquiétude, à ce désir, à cette affection?... L'ennemi a compris notre hésitation, aussi a-t-il été de l'avant. « Point du tout, vous ne mourrez pas ; mais Dieu sait qu'au jour où vous mangerez de ce fruit vous serez semblables à Lui. » — Et voilà le second pas. — Nous nous sommes dit : Je serai maître de moi, je n'aurai donc plus à compter avec un joug si pesant, je serai libre, indépendant, je serai semblable à Dieu... Et nous avons regardé le fruit, et il nous a paru beau, il nous a semblé qu'il serait bon d'en manger, et nous en avons mangé !

Mais le châtement ne s'est pas fait attendre. Dieu s'est retiré de nous, et nous avons été

dépouillés de ce qui faisait la meilleure portion de notre joie...

Et comment s'en étonner? Les mêmes causes doivent amener les mêmes résultats... la même rébellion, les mêmes déchéances...

O Chrétiens! dirai-je ici, en résumant la pensée d'un célèbre prédicateur : vous que le péché détient dans ses chaînes, vous êtes peut-être du nombre de ceux qui osent dire à Dieu : *Peccavi, et quid mihi accidit triste* (1)? J'ai péché, et j'ai continué à être heureux! la fortune ne s'est pas tournée contre moi, le soleil ne m'a pas refusé sa chaleur, et la terre ses services... Mais, vous ne voyez donc pas l'abîme que le péché a creusé dans votre âme? Ah! sans doute, vous êtes bien encore les fils de l'Église, vous n'avez pas cessé d'appartenir à son corps par la profession extérieure de la foi, par le baptême qui vous rattache à elle, mais vous n'appartenez plus à son âme, vous ne vivez plus de sa vie. Sa vie, c'est la charité; sa vie, c'est Dieu; et vous êtes morts à la charité et à Dieu! Vous avez les apparences de la vie, vous n'en avez pas la réalité. *Nomen habes quod vivas et mortuus es* (2)! Ne dites pas que vos yeux sont encore ouverts à la lumière, que vos mains obéissent encore à l'im-

(1) Apóc., III., 1.

(2) Gen, III.

pulsion de votre âme... Encore une fois, vous vivez de cette vie ; mais la vraie vie, la vie supérieure, s'est retirée de vous... les yeux de votre âme sont éteints, ses forces paralysées. Ah ! il est bien vrai que vous êtes morts, et peut-être que l'odeur cadavérique qui s'exhale de vous s'est communiquée autour de vous, par une funeste contagion, et que plus d'une âme a été enveloppée dans le malheur de votre triste mort. O, pauvres morts de la Grâce, ayez donc pitié de vous, et comprenez l'abîme que le péché a creusé en vous ! Car, en vous comme en Adam, il s'est fait une grande ruine ; et cette ruine c'est l'œuvre de votre péché, l'œuvre de cette occasion que vous ne voulez pas fuir et qui vous a rivés à elle, l'œuvre de cette habitude que vous ne voulez pas combattre, de cette chère passion à laquelle vous prodiguez des caresses et qui ne vous rend en échange que des désastres homicides.

Ah ! peut-être, parce que vous ne voyez pas ces résultats, vous les redoutez peu. Prenez garde, et tremblez qu'un jour ils ne vous soient révélés dans leur affreuse réalité, car, la foi nous l'apprend, il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant (1) !...

(1) Bourdaloue, *passim*.

II

La ruine de la Vie Surnaturelle en nous n'est pas le seul désastre que produise le péché, il en cause un autre, redoutable aussi et presque à l'égal du premier : — il détruit les conséquences de la Vie Surnaturelle dans notre âme. Il y a là un point de vue qui nous touche et qu'il convient de ne pas passer sous silence.

Le glorieux résultat de la Vie Surnaturelle en nous, c'est, nous l'avons dit, de féconder nos actes, de les rendre méritoires devant Dieu, capables de nous conduire à la Vie Éternelle et d'accroître l'intensité de notre gloire à venir. Lorsque nous sommes en état de grâce, nos actes, si, d'ailleurs, ils sont bons d'une bonté morale, prennent une portée divine. C'est ce que nous avons déjà établi, je n'y reviendrai pas.

Or, le péché détruit cette efficacité et anéantit le mérite de nos œuvres. Lorsqu'Adam eut prévariqué, Dieu lui dit : *Parce que tu as fait cela, la terre sera maudite à ton travail, elle se couvrira de ronces et d'épines et ce n'est que par le plus dur labeur que tu tireras d'elle les fruits nécessaires à soutenir ta vie* (1). Cette sentence de Dieu s'exerce encore sur l'âme cou-

(1) I Cor., XII.

pable. Cette âme, comme un sol ingrat, ne produit que des plantes parasites ou des fruits sans saveur; elle a cessé d'être apte à faire naître ceux de la grâce et de la sainteté.

Entendons-nous bien, toutefois. Je ne veux pas dire ici que toutes les actions faites en état de péché mortel, et qui sont bonnes, d'ailleurs, deviennent mauvaises. Non, cette doctrine a été condamnée par l'Église. L'homme, bien qu'il sente peser sur lui le joug du péché mortel, peut faire des actes bons, il a même le devoir de faire de tels actes; car, pour s'être séparé de Dieu une fois, il n'est pas, pour cela, soustrait à la loi divine.

Je ne veux pas dire davantage que nos bonnes œuvres sont alors absolument inutiles pour le salut. Non, car le concile de Trente déclare qu'elles peuvent préparer et amener le retour de l'âme à Dieu, comme il en arriva, au temps de Notre Seigneur, pour le Publicain.

Ce que je veux dire, c'est que le péché mortel supprime, dans l'âme qu'il possède, tout droit à ses œuvres d'obtenir l'éternelle récompense; c'est que tout ce que nous faisons, dans l'état de péché mortel, ne mérite rien pour le Ciel et que jamais, quoi qu'il arrive, les œuvres réalisées sous son influence ne seront élevées à cette efficacité.

Cette doctrine peut sembler étrange; il peut paraître étrange qu'un homme qui accomplit son devoir humain, par cela seul qu'il ne possède pas la Grâce sanctifiante, ne mérite pas d'être récompensé pour ses vertus, et perde ainsi, par son persistant éloignement de Dieu, le bénéfice surnaturel de longues années de son existence. Cet étonnement prouve seulement combien le sens chrétien est diminué parmi nous et combien l'esprit naturaliste nous envahit peu à peu et nous domine presque à notre insu. Il n'en était pas ainsi, il y a deux siècles, alors que Bossuet et Bourdaloue exposaient, avec une grandeur et une exactitude incomparables, ces grands mystères des rapports entre Dieu et l'homme. Il n'en est même pas ainsi, aujourd'hui, dans des contrées moins éclairées que notre pays des rayons du plein Évangile, mais plus fidèles à la grâce de Dieu. Là, on comprend davantage l'éminence du dessein divin, on l'admire et on le redoute.

Quoi qu'il en soit, cette doctrine ne saurait être contestée. Écoutez, en effet, saint Paul : « Quand je parlerais les langues des hommes
« et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis
« comme un airain sonnante et une cymbale re-
« tentissante. — Quand j'aurais le don de pro-
« phétie, quand je pénétrerais tous les mystè-

« res, quand j'aurais la foi jusqu'à transporter
 « les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne
 « suis rien. Quand je distribuerais aux pauvres
 « tous mes biens, quand je livrerais mon corps
 « aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne
 « me servira de rien. » Et si nous pensions
 qu'il s'agit simplement d'une forme de langage,
 toute la tradition catholique, les Pontifes et les
 Pères, les Docteurs et les Conciles, se lèveraient
 pour nous dire que telle est bien la pensée de
 l'Apôtre, que l'état de grâce est la condition in-
 dispensable de tout mérite pour l'avenir. Et si
 nous voulons entendre l'Église nous développer
 sa doctrine, elle nous dira que, par le péché, nous
 perdons l'élévation au Principe Surnaturel qui
 nous proportionne à Dieu lui-même. Lorsque, en
 effet, nous avons la grâce, nous agissons au nom
 de Jésus-Christ, par la puissance de Jésus-Christ,
 en union avec Jésus-Christ, de sorte que c'est
 Jésus-Christ qui agit en nous. Quand, au con-
 traire, nous l'avons perdue, nous demeurons
 dépourvus de la puissance qui transforme nos
 actions : parce que nous ne sommes plus alors,
 aux yeux de Dieu, marqués du signe de Celui
 qui seul, par Lui-même, est agréable à Dieu —
 son Fils, Jésus-Christ.

Grande et terrible vérité, je le veux, mais qui
 est bien propre à nous faire apprécier l'honneur

et le bonheur de l'âme chrétienne possédée par la Grâce, puisqu'en elle se trouvent, avec la fidélité à Dieu, la vie et la puissance de Dieu lui-même !

Mais on insiste et on dit : En dépit de ces graves raisons, est-il donc bien possible que le péché opère de tels effets ? que cette défaillance, parfois si courte, si soudaine, cet oubli d'un instant, produise une telle ruine ?

J'en conviens volontiers : à ne le regarder que dans ses éléments extérieurs, le péché peut nous paraître de peu d'importance ; mais moralement et au regard de Dieu ?.... Eh ! quoi ? ce péché, dont nous disons que c'est peu de chose, est-ce qu'il n'est pas, d'abord, la violation du plan de Dieu sur nous ? Oui, Dieu a sur nous ses desseins, il a son plan, et ce plan c'est que, par notre liberté soumise à toutes les manifestations de sa volonté, aussi bien dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre pratique, nous arrivions à Lui. Or, en péchant, nous nous dérobons à sa loi, nous nous posons en adversaires vis-à-vis de lui ; est-il donc surprenant que Dieu accepte la lutte, et qu'il nous laisse aux conséquences de notre attitude par rapport à Lui qui n'est pas seulement un maître, mais le Souverain Maître ?

Et puis, en nous séparant de Lui, ce n'est pas seulement sa loi que nous déclinons, c'est son amour.

Ce plan, dont je parlais tout à l'heure, il avait été brisé au berceau même du monde. Dieu ne s'est pas laissé vaincre; il l'a, en quelque sorte, repris en sous-œuvre, il a ramené l'humanité à sa légitime subordination. Mais, pour cela, que ne lui en a-t-il pas coûté? Il a fallu qu'il vînt dans le monde réparer de ses mains divines les ruines amoncelées par la révolte des hommes... Il a fallu qu'il vécût de notre vie, qu'il mourût de notre mort; que dis-je! de la mort la plus indigne de Lui!... Il a fait cela; et aujourd'hui, quand il nous demande de lui être fidèle, c'est du fond de ses abaissements qu'il nous sollicite, du fond de sa crèche, du sein de son obscurité d'Ouvrier-Sauveur. C'est du haut de son amour, du haut de son calvaire et de sa croix, du haut de ses souffrances et de sa mort! Et nous, nous nous détournons, nous méconnaissions ses abaissements, nous ne voulons pas entendre la voix de ses souffrances, nous regardons comme rien les flots de son sang répandu pour nous, car c'est pour nous qu'il a été versé! Et nous voudrions que tout cela se fît impunément? Eh bien, non! on ne méprise pas impunément un Dieu, on ne se joue pas de ses supplices et de son immolation! Aussi je ne m'étonne pas de ces ruines, de l'impuissance à mériter produite par le péché dans les âmes, et je ne m'étonne même pas des repré-

sailles divines que la Foi nous révèle; et c'est sans stupeur que ma Foi de chrétien se place en face des châtimens du temps et de l'avenir, préparés par l'audace de l'homme révolté contre la sagesse et la miséricorde de Dieu!

CHAPITRE HUITIÈME

La Vie Surnaturelle et l'Invocation de Jésus-Christ.

Parmi les moyens que l'Église nous indique pour conserver la Grâce, il faut compter, comme l'un des plus efficaces, l'Invocation de Jésus-Christ. Avec quelle insistance elle nous exhorte à approcher du trône où il règne, à répandre avec confiance nos prières en sa présence et à attendre de Lui les secours qui nous sont nécessaires !

L'expression de ce désir n'est pas nouvelle de la part de l'Église. Ce qu'elle dit aujourd'hui, elle l'a dit aux premiers jours ; et ce qu'elle obtient de la fidélité de ceux qui l'aiment à l'heure présente, elle l'a obtenu de la ferveur des premiers disciples. « Nous offrons des actions de « grâces continuelles à Dieu le Père et à Jésus-Christ Notre Seigneur, » dit saint Cyprien. — « Nous devons apaiser Jésus-Christ par « nos hommages, nous lui demandons, à Lui,

« le principe de toute perfection, de nous conserver dans la fidélité à sa parole et à sa loi, » est-il dit ailleurs. — « Prions Dieu et son Fils unique, Jésus-Christ, ajoute Origène, qu'il nous guérisse de nos maux et qu'il nous sauve, afin que nous soyons sauvés. » Et, joignant l'exemple au précepte, il s'écrie : « Soyez pro-
« pice à vos enfants, ô Père conducteur d'Israël,
« ô Seigneur, ô Dieu, ô Fils du Père, ô Agneau
« de Dieu, ô vous qui effacez les péchés du monde, seul Seigneur, ô Jésus-Christ ! »

C'est donc sur une doctrine unanime et une pratique universelle que s'appuie cette affirmation ; qu'il faut invoquer Jésus-Christ, implorer son intervention. Nous donnerons les raisons de cette unanimité, en montrant que rien ne saurait nous être plus nécessaire pour conserver la Grâce que d'implorer Notre Seigneur Jésus-Christ.

I

Pour bien comprendre la nécessité de l'Invocation de Jésus-Christ, il faut reconnaître d'abord que c'est un devoir pour nous de nous humilier devant Dieu en confessant notre impuissance à nous sauver tout seuls.

Dieu intervient dans notre vie comme une Providence de l'ordre naturel. De même que nous voyons les êtres qui ne se suffisent pas, protégés à l'heure de leur indigence par ceux qui sont les auteurs de leur vie, de même que nous voyons l'homme devenir la Providence de ceux auxquels il a donné le jour, ainsi Dieu n'abandonne-t-il pas le monde et l'homme à eux-mêmes. Après leur création il continue à les créer, par une action spéciale qui fait de lui le conservateur de la vie. C'est là une vérité de l'ordre philosophique comme de l'ordre théologique, et la saine raison proclame l'existence de cette douce Providence que saluait Jésus-Christ, quand il disait : « que rien n'arrive sans la permission de notre Père qui est au Ciel. » Les passereaux ont par lui leur nourriture, et chaque homme bénéficie de sa protection.

En est-il de même dans l'Ordre Surnaturel ? Y a-t-il là une intervention personnelle de Dieu, une influence intime et directe, par laquelle il nous atteint lui-même, s'unit à notre esprit par des lumières spéciales et donne à notre volonté des forces supérieures ? Dieu, en un mot, agit-il par des grâces actuelles transitoires, qui soient une préparation de la Grâce sanctifiante ou une confirmation de la possession de

cette Grâce ? Voilà ce qu'il nous faut savoir. — Or, je réponds sans hésiter qu'étant donné ce que nous sommes, nous ne saurions arriver au salut sans une assistance de la Providence de Dieu qui nous accorde des grâces actuelles.

Sur ce point, la Doctrine catholique nous dit que Dieu agit sur notre âme, comme une influence divinement bienfaisante ; tantôt prévenant ses actes de ses appels et de ses secours, tantôt les accompagnant de ses forces surajoutées ; tantôt achevant, consommant ses démarches ?

Ici, Dieu frappe de sa lumière notre intelligence endormie, ou il fait entendre sa voix dans le désert de nos pensées et de nos actes, nous amenant à cette adhésion qui prépare le règne de Dieu dans les cœurs. Il nous parle comme à Zachée, alors qu'il l'invitait à le recevoir, ou au centurion Corneille sur lequel il répandait les trésors de sa miséricorde.

Là, il réalise le programme tracé dans l'Évangile quand Jésus-Christ disait aux Pharisiens et aux Publicains : « Qui d'entre vous, s'il « a perdu une brebis, ne court après elle dans « le désert, jusqu'à ce qu'il la retrouve (1) ? » Il cherche donc les âmes qui s'écartent, qui s'éga-

(1) Luc, xv, 4.

rent loin de lui, séduites par de flatteuses apparences et ont fui son bercail.

Il frappe à la porte des unes, par de secrets remords, attendant l'heure de leur retour, afin de les ramener à lui en secondant leurs efforts pour le bien. Il aide dans les autres la fidélité qui produit le développement de leur vie morale et les achemine vers la perfection. A toutes, il se propose pour être leur guide à travers les écueils. Il se fait leur consolation dans les tristesses, leur encouragement dans les défaillances, leur bienfaiteur toujours.

Ainsi, Dieu est pour nous une force d'initiation, de préservation, d'illumination, d'inspiration. Oui, telle est la doctrine de l'Église. On a pu discuter dans les Écoles sur le mode d'application de la Grâce actuelle, sur la nature de son influence, mais toujours on a été unanime à en affirmer la réalité; et les luttes ardentes que l'Église a permises, en nous manifestant l'importance qu'elle attache à ces questions, ne laissent, pourtant, aucun doute sur le fait de l'action divine en nos âmes.

On n'a pas de peine à comprendre cette doctrine quand on examine l'état de l'homme laissé à lui-même, en présence du Devoir à remplir pour parvenir au salut. Nous le savons en effet : nous ne pourrions arriver à jouir de Dieu, sans faire

quelque chose, sans accomplir la plénitude des lois qui émanent de Lui. Or, pouvons-nous de nous-mêmes réaliser ces lois? Je ne dis pas : Aurions-nous pu le faire si nous n'avions été atteints par le péché originel? Mais, je dis : aujourd'hui, le pouvons-nous par nos seules forces? — Je réponds : Non ; c'est impossible. Certains hommes prétendent, il est vrai, que nous sommes suffisamment armés pour le bien, que notre conscience et notre raison sont capables de nous mener à Dieu. Mais je sais ce que l'expérience leur répond ; et celle du passé comme du présent nous dit que nous ne pouvons pas, de nous-mêmes, accomplir la plénitude de la loi!

Et, de fait, l'examen de notre état moral ne nous démontre-t-il pas que nous ne suffisons pas à faire le bien nécessaire?

Nous voici entre le Bien et le Mal. Le Bien nous apparaît avec sa beauté comme une vision sérieuse, il nous invite à marcher après lui, il nous dit : « Viens à ma suite et je te mènerai avec ceux qui ont honoré ton humanité. » Le Mal, lui, nous apparaît comme une déchéance, une honte qui trouve dans notre conscience une condamnation certaine. Et pourtant, n'est-il pas vrai que nous nous sentons inclinés au Mal et que nous éprouvons peut-être une vraie répulsion pour le Bien? Et n'arrive-t-il pas qu'en fait trop souvent

nous suivons le Mal que nous réprouvons ? Cette constatation sera confirmée encore, par l'examen de nos dispositions vis-à-vis de chacun des devoirs dont la pratique compose le Bien !

Où en sommes-nous, d'abord, en regard de la justice envers Dieu, c'est-à-dire vis-à-vis de l'amour de Dieu ? Aimons-nous Dieu, ou ne devons-nous pas plutôt avouer que nous aimons tout plus que lui ! nos amis, les fêtes, les joies, le présent, l'avenir, les futilités, les illusions, les chimères ? Oui, Dieu est pour nous un étranger ; il nous est plus étranger que tout ; et si sa bienveillance nous suit jusqu'au tombeau, ce sera par un amour tout condescendant, mais qui n'aura pas mesuré ses avances sur la reconnaissance dont nous l'aurons payé.

Et vis-à-vis des hommes, où en sommes-nous ? Ce devoir de justice qui résulte de notre communauté d'origine, de nature, de destinée, comment le pratiquons-nous ? L'histoire n'est-elle pas là, avec ses égoïsmes attristants, ses fastes douloureux écrits dans la boue et dans le sang, pour dire que nous n'aimons pas les hommes, même ceux auxquels nous sommes liés par le souvenir de services reçus, et que bien souvent les passions prévalent contre les instincts les plus sacrés du cœur humain ?

Et si nous nous demandons où nous en som-

mes, vis-à-vis de nous-mêmes, au point de vue de ce respect de nous qui est le résumé de nos devoirs personnels ; verrons-nous nos puissances y conspirer pour le bien ? Ne verrons-nous pas plutôt les sens revendiquer leur droit contre la dignité de l'âme, et crier à l'asservissement parce qu'ils seront tenus à la subordination ? N'entendrons-nous pas comme le tumulte d'une guerre intestine, et ne serons-nous pas tentés de nous écrier : Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? Seigneur, vous connaissez ma faiblesse, répondez pour moi. Vainement j'affirmerais que je possède une royauté sans luttes, la réalité me donnerait un trop cruel démenti !

Ainsi la vérité est que nous ne pouvons pas faire par nous-mêmes, — car dans cet état de choses, nous ne le pouvons pas — ce qui est nécessaire pour nous sauver ; et comme cependant la pratique des lois divines est obligatoire, il faut dire, avec l'Eglise, que Dieu intervient, qu'il supplée à notre impuissance, qu'il est notre force. Dès lors, nous devons nous humilier devant lui en reconnaissant cette intervention. Je dis : nous humilier, puisque le mode de cette intervention nous échappe, et que nous ne savons pas comment il se peut que la vie de Dieu soit ainsi mêlée à la nôtre.

Mais néanmoins, il faut confesser la nécessité de cette intervention, car, encore une fois, la justice de Dieu ne peut pas être prise en défaut, et Dieu serait injuste s'il ne venait pas à notre aide. Aussi, que cette humiliation ne nous effraye pas ! Si nous entendons dire que les forces de la terre suffisent pour le Bien, ne nous rallions pas à ces pensées, mais, nous abaissant devant Dieu, disons-lui : *Deus, fortitudo mea* (1) ! O Dieu ! vous êtes ma force, j'espère en votre secours ! *In te Domine speravi, non confundar in æternum* (2) !

II

Jusqu'ici nous ne nous sommes, en quelque sorte, tenus que dans des préliminaires. J'aborde maintenant le point capital que je me suis proposé de mettre en lumière, en établissant que le moyen le plus efficace pour obtenir le secours divin, c'est d'invoquer Jésus-Christ.

Si je me demande ici dans quelle mesure Dieu nous offre sa Grâce, je dois répondre que c'est dans la mesure de la bonté. Sans doute, il était libre de ne nous l'accorder que dans la

(1) Psal., cxvii, 14.

(2) Psal., xxx, 11.

mesure de la nécessité ; — semblable au Père de famille de l'Évangile, il aurait pu ne faire à chacun que le don strict de ce qui lui est indispensable pour arriver au salut ; sa liberté eût été sauvegardée, ainsi que sa justice. Ce n'est pas ce qu'il a voulu. Il a voulu nous donner sa grâce avec abondance. Il semble qu'il soit avide de se communiquer. Sans doute, il ne se donne pas à tous dans la même mesure ; il en est auxquels il accorde davantage ; il en est qui sont plus favorisés que d'autres. De même qu'il y a des privilégiés dans l'ordre de la nature, il en est dans l'ordre de la Grâce. Comme il y a des pauvres et des riches des biens de la fortune, il y a des riches et des pauvres des biens de la Vie Surnaturelle. Les uns viennent au monde, pénétrés du souffle d'en haut, avec une foi si facile qu'elle ne leur coûte presque pas d'efforts et que leur âme semble comme s'ouvrir d'elle-même aux vertus de l'Évangile. Leurs sens, dociles à la raison, ne connaissent pas les injures de la révolte, ou, s'il arrive qu'un vent trop fort les secoue un instant, ils se font de ce trouble passager une paix plus profonde et un ciel plus serein ; chacun de leurs jours est inondé de grâces (1). D'autres, courbés vers la terre,

(1) Père Lacordaire, Conf. de Paris : Des résultats du gouvernement Divin.

ne lèvent qu'avec effort leurs yeux vers l'ordre invisible, et quand ils en recherchent le spectacle, par hasard plutôt que par leur volonté, ils n'y discernent que des lignes mal éclairées qui éveillent leurs doutes plutôt que leur foi. L'orgueil altère en eux toutes les visions d'en haut, et le goût de la volupté les détourne de ce qu'il leur est encore permis d'apercevoir. Entre ces deux extrémités, et dans une dégradation de nuances infinies, se range la multitude des âmes plus ou moins abondamment favorisées de Dieu. Ne me demandez pas la raison de ce choix, je ne pourrais que vous répondre : *O altitudo sapientiæ Dei* (1)! Ce que je sais : c'est que, même dans la donation restreinte de Lui, il ne manque jamais à la bonté; et si nous nous plaignions d'être moins bien partagés que d'autres, il serait en droit de nous répondre : *Amice, non facio tibi injuriam? Quare oculus tuus nequam est quia ego bonus sum!*

Eh bien, dans cette mesure où la bonté de Dieu offre sa grâce, si nous voulons qu'elle nous soit plus largement départie, il faut la demander à Jésus-Christ, invoquer Jésus-Christ.

On me dira peut-être à ce sujet : Mais, pourquoi cette complication? Pourquoi cette inter-

(1) Rom., XI, 33.

position d'une tierce personne? Pourquoi ne pas aller directement à Dieu, l'auteur et le principe de cette grâce? Pourquoi faire passer notre demande par Jésus-Christ?

Que Jésus-Christ doive intervenir dans l'œuvre du travail personnel qui nous prépare au salut, pourrions-nous en être surpris? N'y a-t-il pas une certaine justice à ce que les choses soient conduites à leur fin par les moyens qui les ont amenées à l'existence? C'est au moins le fait que nous voyons se produire dans l'ordre des choses humaines. Si l'acte créateur donne le devoir de conserver, il en confère aussi le droit; et les offices de la paternité peuvent être considérés aussi bien comme un bénéfice que comme une charge. Si donc Jésus-Christ nous a sauvés au Calvaire, s'il nous sauve par les Sacrements, par son Baptême, par son Eucharistie, ne convient-il pas qu'il ait sa part dans le travail de correspondance qui nous est personnel, et qu'il soit manifeste un jour que notre salut a été son œuvre tout autant que la nôtre.

Et c'est aussi le fait. Non, au sein de l'éternité, Notre Seigneur ne se désintéresse pas de notre salut, il prie pour nous, il sollicite pour nous son Père, il continue son action rédemptrice commencée sur la croix, et c'est ce que nous dit saint Paul, dans ces admirables pa-

roles qui expriment la vie du Christ glorifié : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (1). Oui le Christ continue à vivre, intercédant pour nous ; il ne se contente pas de sa gloire, mais il intercède et il est exaucé. Et comment ne serait-il pas exaucé, en effet ? N'est-il pas le Fils de Dieu, Celui dont le Père disait : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui* ? N'est-il pas Sauveur et n'a-t-il pas autorité pour réclamer les faveurs qu'il sollicite ? Comment ne serait-il pas exaucé ?

C'est cette efficacité que saint Paul résumait admirablement dans ces mots : *Habemus apud Patrem advocatum Jesum Christum Justum* (2). Comme s'il eût dit : Nous avons auprès du Père, de Celui qui veut accorder, non seulement un intercesseur, mais un avocat, un être puissant et éloquent qui plaide pour nous, qui discute, qui convainc ; et cet avocat, c'est Jésus-Christ le Juste. Il est si persuasif, parce qu'il est Jésus, c'est-à-dire Sauveur, parce qu'il est le Christ, oint par son union à la Divinité ; parce qu'il est le Juste, et le Juste fait victime pour nous.

Ne craignons donc rien, puisque notre cause est dans de telles mains, puisqu'il n'a qu'à mon-

(1) Heb., vii, 25.

(2) I Joan., ii, 1.

trer ses plaies pour être exaucé, à ouvrir la bouche pour être entendu. Cherchons seulement à mettre en œuvre cette bienveillance et à *stimuler* cette puissance d'intercession.

Je dis *stimuler* ; car il serait surprenant qu'il n'y eût rien à faire, de notre part, pour mettre en mouvement cette grande ressource divine, et que la liberté humaine n'eût pas aussi sa place, à côté de la liberté de Jésus-Christ et de la liberté de Dieu, dans le mystère de l'effusion de la grâce en nos âmes. Il faut donc confesser que, pour obtenir la faveur de ces secours, nous devons invoquer Jésus-Christ.

Si c'est la loi que les choses soient menées à leur fin par la cause qui les a introduites dans l'existence, c'est aussi la loi que, lorsqu'il s'agit d'un être libre, il doit se préparer à recevoir l'action de cette cause.

L'homme est libre vis-à-vis de la Grâce, et dès lors que peut-il sur elle ? — Il peut la refuser ou l'accepter, la provoquer ou en arrêter l'épanchement. L'accepter et la provoquer, c'est son devoir ; la refuser ou la limiter, c'est sa puissance. S'il l'accepte, il sera comme cette terre bénie qui rapporte des fruits au centuple ; s'il la refuse, il sera comme ce sol stérile qui ne laisse pas germer la semence qui lui a été confiée. Qu'elle soit desséchée par l'orgueil, étouffée

par les soucis des biens terrestres, balayée sur le chemin du plaisir, la semence divine périra dans cette terre et ne produira rien pour Dieu. Et voilà, disons-le en passant, pourquoi les effets de la grâce sont aujourd'hui si peu visibles parmi nous. C'est que son effusion est arrêtée par l'homme, c'est que l'homme n'accepte pas Dieu et qu'il paralyse ainsi tout le bon vouloir que Dieu déploie pour nous sauver.

Mais, non seulement l'homme doit accepter cette effusion de la Grâce, il doit la provoquer. De même, en effet, que la sage bonté de ceux qui dispensent des faveurs est provoquée par l'intercession des médiateurs, de même, cette intercession des médiateurs est appelée par l'invocation des clients. C'est la loi dans l'ordre naturel comme c'est la loi dans l'Ordre Surnaturel. Autrefois Dieu ne se laissait toucher au profit de son peuple, qu'autant que ceux qui étaient des amis chers à son cœur le sollicitaient, et ceux-ci à leur tour : Moïse, Ézéchiel, Élie ne s'adressaient au Ciel qu'appuyés par les ardentes sollicitations du peuple repentant ou dans l'attente. Notre Seigneur intercédera donc d'autant plus efficacement pour nous qu'il sera plus sollicité par nous. Ah ! il prie sans doute pour tous, mais combien plus pour ceux qui l'invoquent. Ceux-là obtiennent le salut par

l'invocation de son nom : *Quicumque invocaverit nomen Domini salvus erit* (1).

Aussi bien, pour nous, est-ce le seul moyen d'agir sur le cœur de Jésus-Christ. La seule force qui soit entre nos mains, vis-à-vis de Lui c'est celle de l'éloquence, du désir. C'est en vain que nous ferions appel à nos ressources, à la profondeur de notre génie, aux industries de notre habileté humaine. *Vana salus hominis* (2)! Ah! les forces de l'homme sont vaines, en Dieu seul est le salut! C'est ce qu'a bien compris la sainte Église de Dieu; aussi écoutez-la. Pour servir l'intensité de ses désirs, elle ne connaît qu'une force, c'est la prière, et la prière par Jésus-Christ. Dans les périls elle prie, elle prie chaque jour aussi, pour obtenir l'effet de ses espérances, et c'est par Jésus-Christ. Elle se souvient de saint Paul disant : *Nous avons un avocat, c'est Jésus-Christ le Juste*, et c'est par ce Juste qu'elle monte jusqu'à Dieu, *per Christum Dominum nostrum*, par le Christ devenu notre maître, en mourant pour nous, comme il est notre roi à d'autres titres; par Celui qui vit et règne avec son Père dans l'unité de l'Esprit d'amour.

Aussi qu'ajouterai-je, si ce n'est la parole du même saint Paul : « Puisqu'il en est ainsi :

(1) Rom., x, 13.

(2) Heb., iv, 16.

adeamus ad thronum gratiæ. — Allons donc au trône de la Grâce. » Allons-y *ut misericordiam consequamur et auxilium in tempore opportuno* (1). Le temps opportun c'est toujours, parce que toujours nous avons besoin de miséricorde; mais c'est peut-être plus particulièrement l'heure présente, parce que nous sommes plus loin de mériter miséricorde. Allons donc à ce trône, ne redoutons pas la justice de Jésus-Christ, aimons sa bonté, ayons confiance en sa puissance, nous nous donnerons ainsi la joie d'être ses coopérateurs dans l'œuvre glorieuse de notre sanctification.

(1) Psal., LIX, 13.



CHAPITRE NEUVIÈME

La Vie Surnaturelle et le Sacerdoce Catholique

Nous sommes appelés par Dieu à vivre, dans l'avenir, de la Vie Surnaturelle, c'est-à-dire de la vie même de Dieu, et, dès ici-bas, nous recevons de cette vocation comme une influence anticipée, dans ce don préliminaire et si élevé qui s'appelle la Grâce sanctifiante. Telles sont les deux vérités qui dominent tout le sujet que j'ai entrepris de traiter.

La Grâce n'est donc pas une vie que l'homme apporte avec lui en venant au monde. Il la reçoit d'ailleurs, elle doit lui être communiquée d'une certaine manière; d'où il suit qu'après avoir vu ce qu'est la Grâce en elle-même, nous avons à examiner comment elle nous est communiquée. Sur ce point, la doctrine catholique nous fait une triple réponse. La Grâce, nous dit-elle, nous vient de Jésus-Christ comme d'une source

universelle et principale; elle est répandue dans nos âmes par le canal des Sacrements, et elle est confiée à la garde du Sacerdoce Catholique.

Nous avons vu précédemment comment Jésus-Christ est la source de la Grâce, et comment il faut puiser à cette source capitale par la foi en sa mission et en sa rédemption. Bientôt, nous étudierons la cause instrumentale de la Grâce : les Sacrements. Dans ce chapitre nous nous mettrons en présence de la cause ministérielle de la Grâce, et je me demanderai non seulement s'il est bien vrai que le Prêtre catholique soit l'agent, l'intermédiaire nécessaire de la Vie Surnaturelle, mais quelle est la raison de cette loi providentielle?

Ai-je besoin d'insister sur l'opportunité de cette question? Plus que jamais ne voyons-nous pas beaucoup de chrétiens disposés à se passer de l'intermédiaire du prêtre catholique pour entrer en part de la vie Divine. Ils pratiqueraient la religion si elle était un commerce intime entre l'âme et Dieu dont ils fussent à la fois les sujets et les prêtres. Mais comment s'agenouiller aux pieds d'un homme? Comment reconnaître entre ses mains le dépôt d'une puissance supérieure? Pourquoi, en un mot, des prêtres entre l'homme et Dieu? Voilà le fond de l'âme de beaucoup de nos contemporains, dans notre pays, et la cause

de l'abstention religieuse d'un grand nombre d'hommes!

Est-il donc vrai que le prêtre soit le médiateur légitime et nécessaire de la Grâce? Ne serait-il pas plutôt un rouage inutile dans l'économie de la dispensation de cette Grâce, le détenteur d'une fonction usurpée? Voilà la question. Je crois la poser nettement, j'espère aussi y répondre nettement.

I

Sur ce point, interrogeons le Prêtre lui-même. Que nous répond-il? « Dieu, nous dit-il, eût pu se passer d'intermédiaire entre la Grâce et l'âme de l'homme. Il eût pu la verser lui-même comme un flot bienfaisant, dans ce sanctuaire intime, se réservant le bénéfice de la paternité spirituelle. S'il l'eût fait, l'homme aurait été parfaitement indépendant de tout autre homme dans l'effusion de la Vie Surnaturelle; tout au plus en eût-il reçu l'influence qui résulte de la parole ou de l'exemple. Mais ce n'est pas ainsi que Dieu a voulu agir. Il a voulu que la Grâce fût possédée par l'homme à l'état social, qu'il y eût, à ce point de vue, entre les membres de l'humanité régénérée des rapports de mutuelle dépendance,

sous la forme d'une paternité humaine qui émanât de la sienne et en fût l'image. Et voilà pourquoi nous sommes. Dieu nous a choisis pour donner aux âmes la Sainteté, la Grâce, Lui-même. Il a fait de nous des Pères dans l'Ordre Surnaturel. Il nous a appelés, non pas d'un même sang prédestiné, mais des quatre vents du Ciel, de toutes les conditions. Il a fait entendre sa parole au fond de nos cœurs, et cette parole y a répandu un peu d'amour pour Lui et pour les hommes ; il nous a laissés grandir dans le secret, et, l'heure venue, il a répandu sur nous son esprit. Son onction nous a consacrés, sa main s'est reposée sur nos têtes et il nous a dit : « Soyez près des peuples les représentants de mon amour et les lieutenants de ma puissance. Vous êtes prêtres pour jamais ! » Et, sous la bénédiction de cette parole, nous sommes allés, nous nous sommes dispersés à travers les nations, et nous voici devant vous, sans orgueil mais sans honte, vous apportant nos prétentions, vos devoirs et nos droits. Nous sommes les représentants de Dieu, les instruments de sa miséricorde, les communicateurs de sa Grâce. Prenez-nous ou ne nous prenez pas. — Peu importe ! Nous sommes cela, et ce que nous sommes nous le resterons, et vous ne pourrez vous passer de nous que par une prévarication, et nous garderons, en dépit

de tout, le domaine de vos âmes que Dieu nous a départi. »

Voilà la parole du prêtre, parole sûre d'elle-même et qui ne manque pas de fierté; la parole qui sort non seulement de ses lèvres, mais de sa vie toute entière, depuis des siècles, sur toute la surface de l'univers. Eh bien ! cette parole du prêtre a-t-elle des titres à notre acceptation, ou bien faut-il la mettre au nombre des usurpations dont le monde est la victime et que rien ne justifie ?

Or, il apparaît manifestement convenable, nécessaire même, qu'il y ait des hommes entre nos âmes et Dieu pour leur communiquer la Grâce ?

Pour le comprendre, examinons comment la vie se perpétue et se conserve à tous les degrés.

Le premier degré de la vie, c'est la végétation. Au-dessous, il n'y a dans l'être inorganique qu'une vie rudimentaire et incomplète; ici commence le mouvement intime et spontané ! Donc, voici une fleur; cette fleur n'est pas la vie, car, hier elle n'existait pas, et pourtant la vie de la végétation existait; il y avait des fleurs et des fruits. Comment la vie lui est-elle venue ? Comment?... Une petite graine a été jetée en terre et on a attendu. L'hiver a passé sur cette graine; sur elle le printemps s'est levé avec son soleil et

sa rosée; une tige a poussé, la fleur s'est montrée et s'est peu à peu développée jusqu'au suprême épanouissement qu'elle étale sous nos yeux, c'est-à-dire qu'elle a reçu d'un être qui la possédait avant elle cette vie qui est devenue la sienne.

Au-dessus de la vie de la végétation apparaît celle de la sensation. Tandis que la plante immobile ne connaît que ces trois actes : naître, se nourrir et se reproduire; l'animal grandit dans la vie, il entre en communication de sympathie ou d'antipathie avec la nature qui vit autour de lui, il en prend possession par une sorte d'intelligence et une impulsion plus élevée. L'animal possède la vie de la sensation. — Or, ici encore, nous trouvons la même loi. Il a reçu la vie, lui aussi... Entre lui et la vie et pour l'unir à elle, il y a eu un être vivant qui a réalisé à son profit la loi posée par Dieu à la créature animée, dès le berceau des choses, et on a vu descendre sur lui cette bénédiction féconde qui propage les êtres tous les jours.

Si nous montons dans l'ordre de la vie, un autre degré se manifeste à nous, c'est son degré suprême : l'intelligence. Voici l'homme. S'il végète comme la plante et sent comme la brute, l'homme pense comme cet être doué d'une vie supérieure qui est l'ange. C'est-à-dire qu'il

possède cette vie glorieuse de l'esprit qui le met en face de l'universel et presque de l'infini. Grande et noble vie dont nous avons trop peu de souci, bien qu'elle nous donne une si enviable élévation !

Eh bien, comment l'enfant reçoit-il cette vie ? Il est difficile de démêler les actions diverses qui déposent dans son âme la lumière, par laquelle il est établi le roi de la création ; mais toujours est-il que l'homme a sa part dans cette effusion. Le Père est là, comme il y est pour toutes les autres vies. De même que Dieu a dit à l'animal : « Allez et remplissez la terre, » il a dit à l'homme : « Croissez et multipliez-vous. » Il ne lui a pas dit : « Va, vis et meurs sans songer plus loin que toi. » Mais : « Sois une Providence, sois un Créateur, sois un Père. » Il a jeté la vie dans son sein comme un dépôt communicable, pour qu'elle s'en allât à travers tous les âges, se perpétuant dans une fécondité non interrompue. C'est ainsi que nous appartenons tous à la même famille humaine, nous succédant dans une tradition constante qui fait vivre le passé dans le présent, comme elle continuera le présent dans l'avenir.

Telle est donc la loi de la production de la vie, à tous les degrés. La vie naît de la vie et d'une vie semblable. La fleur produit la fleur, l'arbre naît de l'arbre, l'animal engendre l'ani-

mal et c'est jusqu'à Dieu même qu'il faut remonter pour en trouver la source.

Le développement de la vie nous présente le même phénomène. Un enfant naît, c'est tout à la fois une fleur, une brute et un ange. Dans l'unité de sa personne se résument la vie végétative, celle de la sensibilité et de l'intelligence. Comment se développera cette triple vie? Sera-ce la force que cet enfant possède en lui-même qui se poussera comme un flot plein d'énergie vers son propre accroissement? Laissez-le à ses seules ressources, et il sortira bien vite de cette vie où il vient à peine d'entrer... Et pourtant, il n'a qu'à étendre les bras, la vie est autour de lui; il n'a qu'à ouvrir les yeux, mille objets sollicitent son intelligence! Néanmoins, il mourra. Il a besoin qu'une force médiatrice lui fournisse les éléments de sa vie, le fasse grandir et l'amène jusqu'à cette première croissance où la vie est assez forte pour se mettre en contact avec le foyer qui la contient pour lui. — Et si vous soutenez sa vie sans soutenir son intelligence, si la parole ne va éveiller, dans les profondeurs où elles reposent, les idées qui en composent le premier dépôt, il ne s'élèvera qu'au vain simulacre de l'intelligence. Vous n'aurez devant vous qu'un être mutilé et infirme. Et si vous cultivez son esprit sans former du même coup

sa volonté, sans la mettre en face des lois qui la régissent et l'honorent, vous n'aurez qu'un misérable, peut-être demain la honte de la race humaine par le vice dont il donnera l'exemple!

En sorte que, pour l'accroissement de la vie comme pour sa formation, la loi est manifeste : il faut un médiateur, il faut une paternité, il faut un être vivant qui fasse entrer l'organisme de la vie en contact avec son foyer et amène, de celui-ci dans celui-là, comme une invasion qui l'agrandisse et la glorifie. Dieu l'a ainsi voulu. Il a voulu, il veut encore, non seulement que les êtres soient bons d'une bonté intrinsèque, mais qu'ils soient cause de bien, qu'ils rayonnent autour d'eux comme la lumière, ou qu'ils ressemblent à ces sources qui s'accroissent elles-mêmes dans leur cours. Il l'a voulu surtout pour l'homme, son chef-d'œuvre et le Roi des êtres vivants.

Mais, nous l'avons dit, il y a en nous une vie supérieure à toutes celles dont nous venons de parler : une vie Divine qui est le prélude de la vie glorieuse de l'avenir, comme elle en est la condition. Cette vie, Dieu la communiquera-t-il directement ? Comme il se promenait dans l'évidence, à travers les gloires de l'Éden, apparaîtra-t-il, dans une lumière sans intermédiaire, au sanctuaire de l'âme humaine ? ou bien aura-t-il

créé ici-bas des pères qui seront ses représentants ?

Non, Dieu n'interviendra pas lui-même, pas plus qu'il n'est intervenu dans la formation ou l'accroissement de la vie naturelle. Il députera des hommes et il leur dira : C'est vous qui êtes les dépositaires de la Grâce, allez, multipliez en vertu de ma puissance les âmes bénies par moi. Donnez-moi des fils issus, non de la volonté de la chair et du sang, mais de mon amour et retournant à mon amour, des fils faits à l'image de Celui que je me donne éternellement, et que je puisse, comme Lui, béatifier éternellement !

Et si vous me demandez pourquoi il est légitime de conclure de la paternité naturelle à la paternité surnaturelle, la raison en est que les lois du monde surnaturel ne doivent pas être différentes de celles du monde naturel. Dieu n'a pas pu faire son œuvre sur des plans différents, mais il a dû établir à tous les degrés, je ne sais quelle conformité qui fût l'attestation de la commune origine des êtres. Si l'homme naît dans l'ordre naturel, s'il y grandit, s'il s'y nourrit, il naîtra, il grandira, il se nourrira aussi, dans l'ordre surnaturel. La similitude des lois qui président aux deux vies rendra témoignage au Dieu duquel elles procèdent, et c'est

pourquoi nous devons affirmer qu'il y a une paternité surnaturelle, comme il y a une paternité voulue, créée, bénie par Dieu, dans l'ordre de la nature.

Laissons donc ceux qui ne connaissent pas les lois de Dieu blasphémer ce qu'ils ignorent. Laissons-les aller, répétant chaque jour, avec je ne sais quelle ironie : Pourquoi des prêtres, des hommes, entre Dieu et nous ? Nous comprenons qu'il y avait de cette institution une convention souveraine ; que Dieu ne pouvait pas briser l'unité de ses œuvres et qu'il fallait que la Grâce coulât dans le monde, sous la garde de dépositaires institués par lui pour la donner et la maintenir. L'humanité l'a bien compris ainsi, elle a eu le pressentiment de cette économie, aussi n'a-t-elle jamais eu la prétention d'aller elle-même chercher la vie divine à sa source. Elle ne pensait pas qu'il lui fût permis, Prométhée téméraire, de dérober le feu du Ciel. Elle l'attendait, soumise et patiente, et c'est par les mains du prêtre qu'elle faisait passer ses sacrifices, comme c'est de lui qu'elle recevait les bénédictions d'en-haut. C'était Dieu qui l'éclairait, au sein de ses ténèbres, afin que ceux qui viendraient dans la suite des générations pussent reconnaître, dans cette constante tradition, l'adhésion implicite à une vérité qui gardait, jusque

dans sa mutilation, le caractère d'une origine divine.

Le sacerdoce catholique nous présente-t-il des titres qui nous permettent de le faire bénéficier de cette loi générale et nous rendent croyable l'affirmation de sa parole, et la foi de l'Église en sa médiation? Voilà maintenant ce qu'il nous reste à voir, et c'est là une question pleine, à coup sûr, du plus haut intérêt.

II

Le premier titre qui nous manifeste, dans le prêtre catholique, un médiateur légitime de la Grâce divine, c'est l'acceptation qu'il a imposée au monde de lui-même. Et, quand je parle du prêtre, je ne parle pas seulement du prêtre à l'état individuel, je parle de lui à l'état collectif, tel qu'il existe sous nos yeux. Or, le prêtre c'est une institution, une institution publique et organisée publiquement, ayant un chef couronné qui en est la plus haute représentation. C'est un corps qui a sa tête, ses membres supérieurs, comme des membres inférieurs. Si je regarde cette institution à son sommet, j'aperçois un homme devant lequel tous s'inclinent et dans lequel ils reconnaissent leur père et leur chef.

Au-dessous, comme dans le corps humain, j'aperçois des membres principaux, par le moyen desquels la vie passe de ce chef au reste du corps, mais non sans se servir de ces membres inférieurs qui, courant à travers tout ce corps mystique, y portent, dans une mesure déterminée, la puissance et la vie. Oui, c'est de ce sacerdoce que je parle, tel qu'il est sous nos yeux et tel que nous le saluons dans l'histoire, et c'est de lui que je dis que le premier titre par lequel il manifeste sa divine origine, c'est l'acceptation qu'il a imposée, au monde, de lui-même.

Certes, il n'est facile à aucune institution de s'établir, d'une manière permanente. Sans doute, une œuvre, quelle qu'elle soit, peut un instant sortir des ténèbres qui enveloppent les œuvres ordinaires de l'homme, apparaître dans un éclat momentané à la face du monde; mais c'est autre chose de s'établir d'une manière permanente dans une vie publique, de s'y perpétuer sur tous les points de l'espace. — C'est qu'en effet un tel établissement suppose bien des obstacles renversés. Il faut triompher des influences contraires qui existent au sein de l'humanité et qui surgissent dans le cœur de l'homme, comme ces flots grandissants qui menacent parfois d'engloutir toutes les constructions qui bordent le rivage. Pour réussir, il faut être une œuvre divine ou une

œuvre naturelle à l'homme. Une œuvre naturelle, parce que la nature de l'homme, étant la même sur tous les points, doit partout engendrer les mêmes résultats. Une œuvre divine, parce que la force qui lui vient du principe qui est en elle la fait triompher des obstacles qui s'opposent à la possession durable de la vie.

Mais si cela est nécessaire pour toute institution, quelle qu'elle soit, que sera-ce s'il s'agit d'une institution qui prétend exercer une influence hostile à l'humanité, la courber devant elle en lui imposant de durs sacrifices? Ah! c'est alors que, pour triompher, il faudra la force même de Dieu! Eh! quoi, voici l'humanité en possession de toutes ses forces, la voilà avec sa liberté, avec ses espérances et sa gloire... et l'on prétend qu'elle se courbe sous un joug qui réprime cette liberté et restreigne l'activité de sa vie... Comment ne se lèvera-t-elle pas de toute sa puissance contre une autorité si gênante? Sûrement, elle se dressera contre elle, elle la renversera, et si cette institution subsiste, il faudra dire que Dieu est avec elle, pour la faire perpétuellement triompher des causes qui devaient la faire mourir. — Est-ce que cette vérité ne se fortifie pas de toute la rigueur de l'expérience?

A coup sûr, les sociétés sentent qu'elles ont besoin d'une autorité qui protège leurs droits et

procure leur gloire; et pourtant, quelle dynastie a pu tenir longtemps contre ces oppositions sourdes que la nécessité du pouvoir ne parvient pas à effacer au fond du cœur de l'homme? La plus longue des dynasties chez nous a duré six siècles, et son histoire a été traversée par des luttes qui en ont souvent modifié le caractère. Et c'est pourquoi c'est une institution manifestement divine que celle qui, partout et toujours, existe acceptée par le monde, que la révolte ne renverse pas, qui ne s'affaisse à un instant et sur un point que pour reprendre bientôt une énergique vitalité, ou retrouver ailleurs l'action qu'on lui dispute.

Or, tel est, à notre adhésion, le premier titre du Sacerdoce catholique. Assurément, le Sacerdoce n'est pas une autorité qui flatte le cœur de l'homme: c'est une autorité gênante. Le prêtre est un homme qui prétend intervenir toujours et partout, dans notre existence. Et, pourtant, il vit, il est en possession, non seulement sur un point, mais sur tous, de la plus haute influence. Oui, de la plus haute influence! Et si vous voulez vous en rendre compte, examinez celle qu'il a eue sur notre vie, et jugez si une telle institution peut reposer sur autre chose que sur une force divine.

Nous venions de naître, nous avons été gra-

tifiés à notre insu de ce don à la fois doux et amer qu'on nomme la vie. Aux regards de la chair, nous n'avions plus rien à recevoir, et pourtant, une sollicitude qui s'inspirait de plus haut que la sphère naturelle planait sur notre berceau. On nous a présentés à la porte du temple, et un homme est venu, le prêtre, et en versant sur notre front quelques gouttes d'eau, il nous a initiés à la possession de la vie divine.

Puis, nous avons grandi, nous avons connu la lutte de la passion contre la liberté. Nous n'avons pas toujours fait triompher en nous la Justice et le Bien, mais de quelles lèvres encore, si ce n'est de celles du prêtre, est tombé le pardon qui réconcilie et purifie?

Et, comme toute vie n'est, à l'origine, qu'un germe qui doit se développer par une nourriture, Dieu a préparé à la vie de notre âme un aliment Surnaturel. Lui-même, il est devenu notre nourriture ; et c'est encore le prêtre qui l'a répandue dans nos âmes. « O chrétien, » nous a-t-il dit, « reçois le corps, le sang, l'âme, la Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

A l'heure où la vie s'engage vers l'avenir sous la bénédiction de Dieu, où s'échangent les serments et où se promettent les inviolables fidélités, comme au moment suprême où l'âme brise les liens qui la retiennent au corps, pour s'envo-

ler vers le séjour où Dieu l'attend, le prêtre est présent encore ; ici, pour bénir la vie qui va venir, là pour protéger les dernières luttes de celle qui finit.

Voilà l'influence du prêtre : je la salue, et je reconnais, à cette marque, l'action puissante du Dieu qui toujours et partout la rend efficace.

Le second titre sur lequel repose l'autorité du Sacerdoce, ce sont les faits évangéliques.

On peut considérer comme incontestable que l'acceptation du Sacerdoce catholique dont je parlais tout à l'heure, du prêtre se présentant comme ministre de la Grâce, montant à l'autel et y prenant, sous les apparences du pain le corps de Jésus-Christ, étendant la main pour pardonner, ou purifiant les âmes du péché originel dans le saint Baptême ; on peut, dis-je, considérer comme un fait certain que cette acceptation a produit dans le monde un accroissement de sainteté.

Qu'on compare, en effet, l'état moral du monde actuel avec l'état moral du monde païen, on y trouvera certainement une grande différence ; et si l'on en cherche la cause, il faudra dire que cette cause, c'est, avec la législation de l'Église si sainte et si parfaite, l'influence du Sacerdoce catholique donnant la Grâce. Qui, par exemple, a créé et soutenu la vie morale à

son *maximum* d'élévation, dans les âmes qui se consacrent au service de Dieu ou à celui des hommes ? Qui a fait de ce dévouement un spectacle digne du regard des anges et de Dieu lui-même ?

Il faut bien reconnaître que c'est le Sacerdoce, puisqu'en dehors de son action aucune forme religieuse n'a su produire une sœur de Charité !

Et vainement on prétendrait qu'il n'a pu produire ces résultats, parce que lui-même n'a pas vécu dans la sainteté, car il est manifeste que la sainteté est l'atmosphère de sa vie. Que si, à travers les siècles, il s'est rencontré des défaillances et des exceptions dans son histoire — et comment n'y en aurait-il pas eu ? — sa vie n'en a pas moins été remplie de sainteté. Il a commencé à s'appliquer à lui-même les conseils qu'il donnait aux autres et il a montré au monde une institution où la sainteté fleurit à l'état permanent. Il m'apparaît comme l'un de ces grands arbres qui peuvent bien porter quelques branches mortes, mais dont le tronc, plein de sève et de vigueur, est couronné de rameaux robustes et verdoyants.

Comment expliquer cette influence ? Faut-il y voir le résultat d'une erreur des peuples, victimes de leur crédulité et acceptant, comme venant de Dieu, une mission qui ne relève que de

la politique et de l'ambition ? Car c'est là ce que nous entendons dire, et souvent, sous nos yeux, on accuse le prêtre de s'attribuer un office qu'il n'a nullement reçu.

Non, telle n'est pas la vérité ; et l'Évangile nous le dit avec une incomparable autorité. Lorsque Jésus-Christ était sur le point de subir le dernier supplice qui devait consommer sa mission terrestre, il réunit ses disciples dans une chambre à laquelle le respect des siècles chrétiens a imposé le nom de Cénacle ; et là, après leur avoir lavé les pieds et avoir institué en leur présence le sacrement adorable de l'Eucharistie, avant de leur faire entendre les suprêmes accents de son amour, il leur adressa ces paroles : « Ce que j'ai fait, faites-le vous-mêmes ; et toutes les fois que vous accomplirez ce mystère, agissez en souvenir de moi (1).... » Un autre jour, avec une majesté incomparable, et comme si l'espace et le temps s'étendaient et s'ouvraient sous ses yeux, il leur dit ces mémorables paroles : « Allez, enseignez toutes les nations... baptisant, au nom du Père et du fils et du Saint Esprit. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé (2). » Enfin, après sa résurrection et

(1) Hoc facite in meam commemorationem (saint Jean, xxii).

(2) Euntes docete omnes gentes... baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti... qui crediderit et baptizatus fuerit salvus erit (Matt., xxviii, 19).

au moment de remonter vers son Père, il répandit sur eux son souffle, en disant : « Recevez le Saint Esprit ; les péchés seront remis à qui vous les remettrez, ils seront retenus à qui vous les retiendrez (1). »

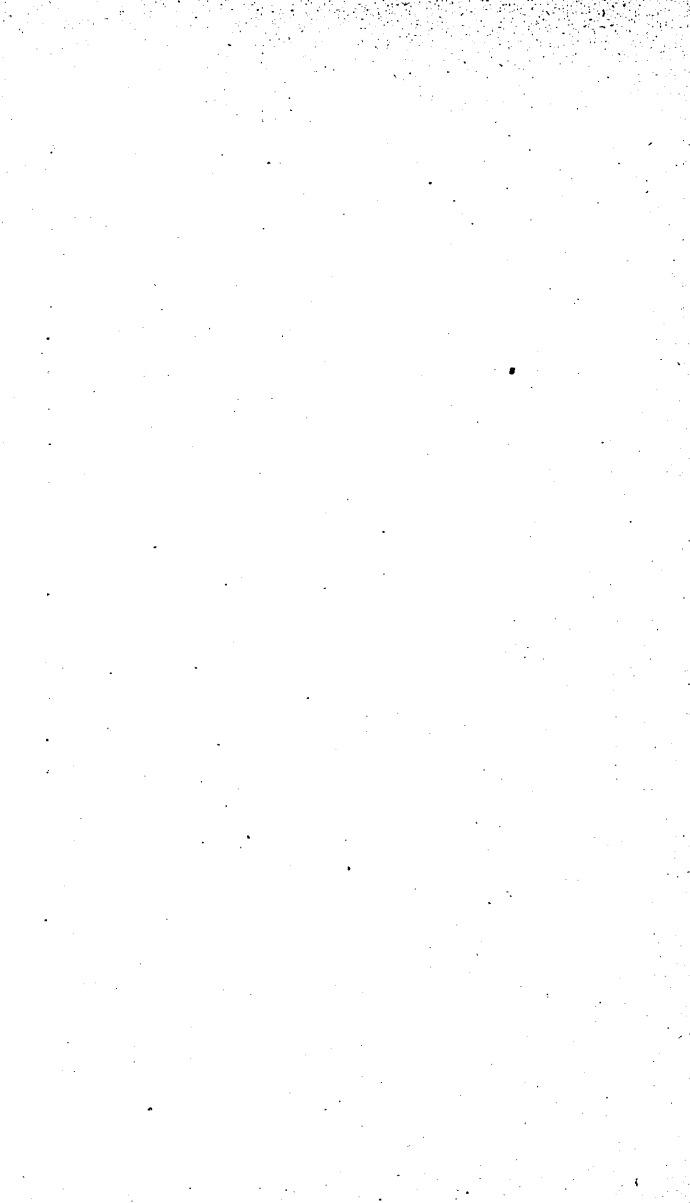
Ces paroles, prononcées en ces circonstances, ne résument-elles pas tous les pouvoirs du prêtre ? A lui, affirmons-nous, de baptiser, d'initier à la vie, et n'est-ce pas ce que Notre Seigneur dit à ses apôtres en songeant à tous ses prêtres : *Baptizantes eos* ? A lui d'immoler le corps de Jésus-Christ et de perpétuer sa présence réelle : *Hæc quotiescumque feceritis*, dit-il à ses disciples ; et le pouvoir de la rémission n'est-il pas proclamé comme le résultat de l'effusion de l'esprit régénérateur ? *Accipite Spiritum Sanctum*.

Oui, voilà, devant les faits, l'origine du prêtre, l'explication de son influence !... S'il était le fils de la politique, s'il était né d'un désir de domination, conçu par la pensée de quelque aventurier inconnu, sans que sa mission fût justifiée, ou bien qu'il fût le fils de sa propre ambition, n'en doutons pas, son pouvoir, battu en brèche, eût péri devant l'opposition des forces humaines conjurées contre lui, tandis qu'aujourd'hui, si on essaye de l'atteindre par l'insouciance, le

(1) *Accipite Spiritum Sanctum. Quorum remiseritis peccata remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt* (Jean, xx, 22).

mépris ou l'oubli, on ne le fait pas avec les armes d'une raison sincère... Mais si le prêtre est le fils de Jésus-Christ, on comprend que son action ait été efficace, qu'il se soit fait une histoire glorieuse et qu'il compte dans les rangs de son armée des hommes qui s'appellent : Basile ou Chrysostome, Grégoire ou Augustin, saint Thomas d'Aquin ou saint Bonaventure, Belzunce ou Bossuet. La mission divine qu'il a reçue rayonne à travers les siècles de sa vie, s'affirme au dehors et lui fait une gloire qu'on s'efforce en vain d'obscurcir.

Aussi, loin de contester au prêtre son influence, au lieu d'élever contre lui de misérables objections, le monde, s'il était sage, s'agenouillerait devant lui, il lui dirait : « Oui, vous venez de Dieu, vous êtes son représentant ; en vous, nous saluons l'instrument de sa bienfaisante intervention. » Le monde, s'il était sage, irait puiser aux sources qu'il signale, la vie qu'il apporte avec lui... Mais puisqu'on conteste sa légitime autorité, que les chrétiens se fortifient, du moins, de la méditation des titres avec lesquels il se propose à leur foi, du spectacle de sa vie même, de la fidélité qu'il produit, pour adhérer à lui dans une conviction qui appelle en même temps un hommage pratique. Ils feront ainsi un acte d'intelligence, de justice et de gratitude.



CHAPITRE DIXIÈME

La Vie Surnaturelle et les Sacrements

Isaïe, au livre de ses Prophéties, parle de fontaines auxquelles les âmes devront puiser avec joie les eaux vivifiantes du Sauveur (1). Quelles sont ces fontaines ? En dehors des intermédiaires que nous avons déjà signalés, y en a-t-il encore d'autres, entre nous et la Grâce que Dieu daigne nous départir ? Nous avons vu que la Grâce découle de Jésus-Christ comme d'un principe universel ; que, de lui, elle parvient aux âmes par l'organe du sacerdoce catholique ; et nous avons salué dans le prêtre le glorieux dépositaire de la Vie divine. Y a-t-il donc, de nouveau, entre nous et le prêtre, des intermédiaires ? Si je consulte la pratique actuelle de l'Église, il m'apparaît qu'il y en a un autre ; car, toutes les fois que l'Église veut répandre la Grâce dans une âme, elle ne lui dit pas seulement : « sois sanctifiée. » Non ; mais elle vient dans le temple, elle

(1) Isaïe, XII, 3.

ouvre l'arche sainte où repose ce qui, aux yeux du corps, n'est qu'un peu de pain, et, le donnant à l'homme, elle lui dit : « Tiens, prends, et mange : ce morceau de pain; c'est la Grâce, c'est Dieu; » ou bien, elle prend un peu d'eau, et, la versant sur le front de l'enfant qui vient de naître, elle lui dit : « Je te baptise, reçois la Grâce et sois le Fils de Dieu. » En un mot, je trouve dans l'Église, entre le prêtre et nous, un autre intermédiaire, celui qu'elle appelle le Sacrement.

Mon intention n'est pas de démontrer ici l'existence du Sacrement. Il y a une question qui nous intéresse davantage, c'est de savoir pourquoi il existe. C'est aussi ce que je voudrais essayer de dire, en exposant que, de quelque point de vue qu'on l'envisage, il contient la plus merveilleuse économie et nous apparaît digne d'avoir fixé la pensée de Dieu.

I

Qu'est-ce que le Sacrement, dans l'enseignement de l'Église? Écoutons-la : Il a plu à Dieu, nous dit-elle, de nous communiquer la Grâce par le moyen d'un élément matériel. Il eût pu, il est vrai, nous la donner dans une effusion invisible,

sans aucun signe extérieur et sensible ; il ne l'a pas voulu. Il a voulu que l'opération intime de la Grâce nous fut révélée dans un acte extérieur correspondant. Quelques paroles, de l'eau, de l'huile, un peu de pain et de vin : voilà les agents dont il se sert, les éléments qu'il lui a plu de mettre en usage. Je le sais, la raison se révolte à une pareille pensée. Eh ! quoi, Dieu se servant d'un peu de pain, d'un peu de vin, de quelques gouttes d'huile pour donner la Grâce aux âmes ? ...mais elle a beau faire, elle ne saurait prévaloir contre le fait de ma possession. Il y a dix-huit siècles que je vis du sacrement. Sans le sacrement je ne serais qu'une société humaine et je n'aurais pu subsister, je serais morte depuis longtemps ; mais le sacrement m'a vivifiée et, grâce à lui, je traverse les siècles, portant au front l'auréole de ma vie divine. D'ailleurs, j'ai assisté à la naissance du sacrement ; j'étais présente le jour où Jésus-Christ répandait son souffle sur les apôtres ; quand il sanctifiait l'eau, qu'il bénissait le pain, le rompait et le changeait en son corps, j'étais là ; j'ai assisté à toutes ces scènes, j'ai senti que sa parole était efficace. Moi, l'Église, je vis du sacrement, j'ai l'expérience du Sacrement.

Voilà le langage de l'Église, et voilà sa doctrine. Pour elle, le Sacrement veut dire trois cho-

ses : un signe divinement institué ; un signe qui représente la Grâce sanctifiante ; et, enfin, un signe producteur de cette même Grâce qu'il représente. Et c'est ainsi qu'il prend sa place dans l'ensemble des signes mis à notre service par la Providence divine. Insistons sur ces notions fondamentales.

En tant qu'il est un signe *institué divinement*, c'est-à-dire un élément matériel choisi par Dieu, pour signifier autre chose à la pensée de l'homme, le Sacrement échappe à la confusion avec le signe naturel ou le signe de convention humaine. On sait, en effet, que notre vie humaine se révèle par tout un ensemble de signes extérieurs, ordonnés à représenter autre chose. Il y a d'abord le signe naturel. La passion qui bouillonne au cœur de l'homme se traduit dans cet élément de la physionomie qui s'appelle l'expression et qui, tantôt languissante, tantôt inquiète, indique que l'homme est en proie à la colère, à une crainte sourde ou dévorante, à un désir impatient. Dieu a pourvu ainsi à l'impuissance où nous nous trouvons d'apercevoir les âmes par elles-mêmes, ou de montrer la nôtre en son intimité. Il nous a donné le signe qui traduit l'âme ou la produit librement, en faisant connaître ce qu'elle est et ce qu'elle veut. Et puis, il y a le signe conventionnel, car il fallait que le signe se perfection-

nât pour que notre état social se perfectionnât lui-même ; et c'est pourquoi les hommes, en développant cette puissance de signification, en l'appliquant suivant des lois convenues, ont multiplié les ressources de leur vie extérieure. L'écriture a fixé la pensée dont la parole était le premier signe. Le drapeau, flottant au front d'un monument, a représenté la puissance de tout un grand pays. La couronne symbolise le pouvoir ; en un mot, tout un système de choses convenues est devenu, pour nous, le signe de l'ordre invisible, intellectuel ou moral. Ce n'est pas à ce groupe de signes qu'appartient le sacrement. Il n'est pas d'institution humaine ou de cette institution divine dont la nécessité se manifeste par la corrélation évidente qui existe entre le principe et l'effet, le signe et l'objet signifié. Le Sacrement appartient à l'institution libre de Dieu et, s'il est signe, c'est que Dieu l'a choisi, lui en a donné la mission par une prédestination spéciale, qu'il l'a distingué pour l'appliquer à son objet.

Mais le Sacrement n'est pas un signe quelconque, il est *représentatif* de la Grâce sanctifiante ; et ainsi il se sépare de tous les signes, même providentiels, qui ne se rapportent pas à cet objet. Quand, autrefois, au lendemain du grand cataclysme qui avait bouleversé le monde,

et, par les eaux du déluge, vengé Dieu des crimes qui montaient de la terre jusqu'au ciel, l'arc mystérieux dessinait sur la voûte du ciel ses couleurs variées, il devenait par la parole de Dieu un signe, un gage librement choisi de sa miséricorde. Ce n'était pas un sacrement. Il ne signifiait pas la sainteté, la Grâce sanctifiante. — Quand Dieu faisait tomber sur la toison de Gédéon, la rosée sollicitée par la prière de son serviteur, il lui donnait un signe de libération, un gage divin de victoire. Cette rosée mystérieuse n'était pas un sacrement, elle ne signifiait pas la sainteté. La Grâce, c'est l'arbre planté par Dieu dans le jardin de délices. Il représente la vie grande, glorieuse, immortelle, celle qui nous vient de Dieu pour nous ramener à lui.

Enfin, le sacrement est encore un signe *producteur* de la Grâce. Il la contient, il la donne réellement, efficacement, et Dieu, par lui et en lui, confère la Grâce à l'âme qu'il enrichit, embellit, exalte, transfigure et divinise.

Et ainsi, notre sacrement chrétien surpasse le sacrement mosaïque. Dieu qui voulait que son intervention dans le monde se manifestât d'une manière continue et uniforme, Dieu avait aussi donné des Sacrements à son peuple élu; mais ils étaient imparfaits comme la loi à laquelle ils appartenaient. C'était un sacrement que cette Cir-

concision qui marquait dans la chair de l'homme l'alliance contractée avec Dieu : elle figurait l'alliance véritable de l'âme avec la Grâce. C'était un sacrement que cette Pâque mangée à la hâte, cet agneau pascal si célèbre dans les fastes du peuple Juif. Il signifiait l'immolation suprême de Celui qui nous a conféré la Grâce. C'étaient des sacrements que ces cérémonies expiatoires dont la liturgie judaïque était pleine. Elles représentaient la purification intérieure de l'âme. Mais tout cela, c'était des sacrements imparfaits, qui ne produisaient pas ce qu'ils indiquaient. Tout au plus, associaient-ils ceux qu'ils recevaient au peuple élu de Dieu, les maintenaient-ils dans cette justice légale, nécessaire pour participer au culte de Dieu. Ils étaient, après tout, des éléments infirmes par eux-mêmes; il fallait l'avenir pour qu'on en comprît le mystère, parce que l'avenir, c'était Jésus-Christ et que Jésus-Christ, c'est la Grâce.

En face de toutes ces préparations lointaines, il me semble voir le sacrement chrétien s'élever comme une fleur plus pure, plus belle que toutes les autres. Il a la royauté d'une gloire spéciale, et la beauté de ces autres fleurs qui s'élèvent autour d'elle n'est mesurée que par ce qui les rapproche de sa merveilleuse splendeur.

Quand donc, par le ministère du prêtre,

conformément aux lois posées par Jésus-Christ, ces symboles prédestinés s'appliquent aux Chrétiens, alors les âmes, si elles étaient dans les ténèbres, se lèvent à la lumière; et, si elles languissaient, se redressent plus fortes. Elles sont unies à la vie divine de Jésus-Christ. La mesure de cette union peut être différente, le mode d'action des sacrements peut être divers; quelques-uns peuvent imprimer un caractère que ne confèrent pas les autres; celui-ci initier à la vie divine, celui-là y confirmer ou y consommer; peu importe! Il reste que le sacrement produit la Grâce, qu'il la réalise actuellement dans les âmes.

Voilà la doctrine de l'Église et elle y tient tant qu'elle n'a pas craint de prononcer l'anathème contre ceux qui la rejetteraient. « Si
« quelqu'un dit que les sacrements de la nouvelle
« loi ne contiennent pas la Grâce qu'ils signifient,
« ou qu'ils ne confèrent pas la Grâce elle-même
« à ceux qui n'opposent pas d'obstacles, qu'il
« soit anathème! » Et ne nous étonnons pas de sa sévérité, car, si cette doctrine est vraie, le sacrement est, pour elle, un trésor qu'elle doit avoir à cœur de conserver et de protéger, c'est un foyer ardent dont elle doit désirer voir se répandre à flots sur les âmes les rayons vivifiants.

Voilà aussi notre foi, la foi qui relève nos espé-

rances quand elles sont abaissées, qui réchauffe nos âmes engourdies et raffermi nos courages ébranlés. Gardons-la précieusement, cette foi, car en même temps qu'elle est pour nous une consolation, elle est aussi l'acte intelligent d'âmes qui comprennent les merveilleuses affinités du sacrement avec les conditions de notre nature humaine et avec l'économie du plan de Dieu dans notre réparation.

II

Rien, en effet, n'est plus parfaitement digne de la sagesse et de la bonté de Dieu, en regard de la nature humaine, que cette notion des sacrements ainsi entendue.

On ne doit pas s'étonner que je veuille ici justifier le sacrement, car, il faut bien le dire, il est attaqué dans notre cœur ; nous cherchons à nous persuader que la dignité de notre raison nous défend de l'accepter. Nous sommes, en quelque sorte, déconcertés par le côté mystérieux du sacrement et nous nous demandons s'il est bien vrai qu'un peu d'eau contienne la vertu de Dieu, ou qu'un morceau de pain cache la présence de Dieu fait homme. Oui, nous avons cet instinct au fond du cœur ; aussi les négations

n'ont-elles jamais manqué au sacrement et ne lui manquent-elles pas encore. Il y a longtemps que la raison formule en objections sans cesse renouvelées les pensées de son orgueil révolté. Dès le jour même où le sacrement faisait son apparition dans le monde, la négation se dressait contre lui, et les Capharnaïtes indignés se détournaient de Jésus-Christ, en murmurant contre lui, cette parole : *Durus est hic sermo* (1) : *cette parole est trop dure !* De siècle en siècle il s'est trouvé des hommes pour la répéter, et aujourd'hui elle est encore sur les lèvres d'un grand nombre de chrétiens. Ainsi, sans parler des arguments métaphysiques que l'on élève contre le sacrement, on dit ceci : Non, il n'est pas possible que Dieu mette sa vertu divine dans un peu d'huile ou dans quelques paroles prononcées par un homme. Cela est indigne de lui. On nous parle d'un Dieu sage, puissant, infiniment grand ; comment pourraient-ils s'abaisser, sans déchoir, à employer de si petits moyens ? Comment voulez-vous, par exemple, qu'un peu d'eau versée sur la tête d'un enfant fasse un enfant de Dieu ? Cela est étrange, inconcevable, impossible.

A cette impression il faut répondre en disant

(1) Joann., vi, 6.

qu'au contraire rien n'est plus souverainement digne de Dieu. Qu'on me permette, ici, de le faire remarquer : il est dangereux d'objecter l'étrange à une pensée divine, car si nous jetons les yeux autour de nous, est-ce que nous ne rencontrons pas l'étrange de toutes parts ? Ce grain de blé qu'un jour vous avez jeté en terre, qu'il germe dans son sein et qu'un autre jour il suscite de sa corruption un épi jaunissant, est-ce que cela n'est pas étrange ? Ce pain que vous avez mangé, qu'il devienne votre substance, qu'il alimente votre sang et aille porter la vie jusqu'aux frontières extrêmes de votre corps, est-ce que cela n'est pas étrange ? Si nous montons plus haut, que sera-ce ? Ah ! vous trouvez le Sacrement étrange ! mais que Dieu se soit fait homme, qu'il ait revêtu notre chair, est-ce que cela n'est pas étrange ? Bien plus, qu'il ait souffert des souffrances sans nom, et qu'enfin il soit mort comme un vil scélérat, est-ce que cela n'est pas étrange ? Et pourtant, vous qui repoussez le sacrement, vous ne le niez pas, vous avez le bon sens de ne pas le nier, vous le croyez. Pourquoi donc serait-il plus étrange qu'il plût à Dieu de se donner à nous sous de faibles espèces ? Pourquoi serait-il plus étrange que cette incarnation de lui-même, Dieu la perpétuât parmi nous, sous des formes qui nous permissent plus

facilement d'arriver jusqu'à lui? Vous dites que c'est étrange : et nous, au nom de l'Église, au nom de ses Docteurs, nous disons que c'est là l'œuvre d'une merveilleuse sagesse, l'œuvre d'un merveilleux amour.

L'homme occupe, en effet, dans la création, une place singulière. Parmi les autres êtres, les uns appartiennent au monde des esprits, à ce monde supérieur qui glorifie Dieu dans l'immatérialité d'une nature voisine de la sienne. Les autres, au contraire, font partie de ce monde inférieur, d'où l'intelligence est absente et qui occupe les derniers degrés des œuvres de Dieu. Dieu a formé l'univers avec ce double élément. Au commencement, nous disent les Saints Livres, Dieu créa le Ciel et la Terre. Une première fois, sa parole s'était fait entendre et les anges, c'est-à-dire les esprits célestes, avaient été créés ; un second appel avait suscité la création qui nous entoure de sa lumière et de sa vie. Dès lors les éléments du monde existaient. Mais, si là se fût bornée l'action divine, le monde dans son ensemble, n'eût été qu'une image imparfaite de Dieu, il lui eût manqué le caractère de l'unité. Que fera Dieu? Entre ces deux mondes, il placera un intermédiaire, un être qui tiendra de l'un et de l'autre, qui les associera dans une grandeur commune, dans l'hommage qu'il ren-

dra à sa Sagesse et à son Amour. Cet être il l'a produit, c'est l'homme.

A le voir se traîner pesamment sur la terre, on le prendrait volontiers pour l'un de ces êtres inférieurs où la matière, élevée dans l'animalité à sa plus haute puissance, est à peine, pourtant, guidée aux pâles lueurs de l'instinct. Mais qu'il relève le front, qu'il ouvre les lèvres et que la parole s'en échappe comme un flot lumineux, on reconnaît bien vite une puissance plus haute. Ce n'est plus l'animal, le serviteur, l'esclave; c'est le roi! Son intelligence apparaît et éclate en des signes visibles. L'homme se montre ce qu'il est réellement : le confluent et le lien de deux mondes, un esprit incarné dans la chair, vivant en elle et tout à la fois manifesté par elle. Tel est l'homme, telle est sa vraie nature; et quiconque la méconnaît ou y touche voit s'ouvrir devant lui l'abîme d'un matérialisme grossier ou celui, moins vil mais non moins insensé, des rêves idéalistes.

Si telle est la nature de l'homme, est-ce que telle ne sera pas aussi son opération? Si sa nature est circonscrite par les sens, son action ne le sera-t-elle pas comme elle? Il en est ainsi, et c'est ce que nous apprend une connaissance intelligente de notre âme. — Vous voulez penser? — Que ferez-vous? Vous isolerez-vous de vos sens,

vous retirerez-vous au fond de vous-même, dans des retraites inabordables? Vous mettrez-vous en contemplation directe avec cette réalité qu'on appelle la Vérité? Ah! sans doute, par la puissance de votre esprit, vous pourrez vous séparer de tout ce qui est matière, vous pourrez vous élever au-dessus de toutes les réalités qui vous entourent, pour contempler au dedans de vous-même une lumière qui vous y sera apparue; mais est-ce là la loi du développement de l'esprit de l'homme? Est-ce là l'acte premier de son intelligence? Non; doué d'une raison qui émane du foyer de la Raison divine, l'homme ne peut, pourtant, parvenir au plein épanouissement de ses forces intellectuelles qu'avec le concours de ses sens. Il a besoin d'emprunter au monde inférieur des éléments sur lesquels il agisse pour s'élever jusqu'à l'idée. Le vrai est en quelque sorte incarné pour lui, dans le monde sensible, il a besoin de le dégager de ses ombres, pour le voir rayonner devant son âme, dans une lumière immatérielle. Il en est pour l'homme, de l'objet de sa connaissance comme de lui-même, il se cache sous le sensible en même temps qu'il est manifesté par lui. Les sens sont pour nous les initiateurs de la connaissance, les précurseurs de la lumière idéale. Les philosophes l'avaient dit et, lorsqu'on les entend bien, ils avaient raison :

rien n'arrive à l'intelligence qu'en passant par les sens. Telle est notre condition, humiliante condition, si vous le voulez, triste nécessité, mais condition à laquelle nous ne pouvons échapper, nécessité à laquelle nous ne saurions nous soustraire; nécessité et condition voulues par Dieu pour la pleine glorification de lui-même en ses œuvres, pour l'exaltation surprenante de ce qu'il y a de plus infime.

Eh bien, puisqu'à cet être, enveloppé dans les langes de la vie sensible et comme enfoui tout entier dans l'ordre matériel, il a plu à Dieu de communiquer sa Grâce, puisqu'il l'a appelé au partage de sa nature divine, comment devait-il la faire parvenir jusqu'à lui? Devait-il l'épancher en son âme d'une manière purement immatérielle et invisible, comme il eût fait pour un esprit angélique, ou bien ne devait-il pas plutôt se conformer à l'indigence de cet être, condescendre ainsi jusqu'à l'excès, s'il le fallait, et perdre toute sa dignité en des inventions qui rendissent son amour plus acceptable?... Quand cet amour ne le lui eût pas conseillé, sa sagesse et la suavité de son gouvernement le lui eussent cent fois commandé. Oui, il convenait qu'il s'abaissât jusqu'à nous. Puisque l'homme vit d'abord de la vie sensible, puisque c'est par ce qui tombe sous ses sens qu'il s'élève jusqu'à l'invisible, jusqu'au

vrai, jusqu'à l'idéal, il fallait que Dieu se fît sensible, qu'il se voilât et se manifestât tout à la fois en des signes que nous puissions atteindre, il fallait qu'il fût palpable et caché, présent et absent ; il fallait qu'il se fît Sacrement !

Et c'est aussi ce que nous montre la difficulté même que nous avons pour nous élever jusqu'à Dieu. Eh quoi ! nous qui, chaque jour, sommes les bénéficiaires du Sacrement, nous qui le voyons, qui le touchons, j'oserais presque dire qui le produisons ! combien nous avons de peine à n'être pas indifférents à la présence de Dieu, à la réalité de son action ! Ah ! si alors que nous sommes atteints par lui de toute la force d'un objet extérieur, si, dis-je, nous sommes pourtant si peu touchés, que serait-ce, s'il nous était dérobé tout à fait, si rien ne certifiait sa présence ? Nos églises si vivantes, parce que le Sacrement y réside et les anime, que deviendraient-elles ? Elles ne seraient bientôt autre chose que quelques-uns de ces temples mornes et froids où l'Évangile habite, mais d'où Dieu est absent ! Ah ! je remercie Dieu qu'il n'ait pas craint de s'abaisser ; car, si par là il a dérogé à sa grandeur, du moins il y a dérogé dans l'amour et, par conséquent, dans la gloire, car la gloire suprême, pour Dieu, c'est d'aimer !

III

Si le Sacrement est digne de Dieu, parce qu'il correspond aux conditions de notre nature humaine, il en est digne encore, parce qu'il réalise parfaitement les exigences du plan de notre réparation.

La première conséquence de la volonté adoptée par Dieu de ne nous relever que par le moyen d'une satisfaction égale à l'offense qui l'avait atteint a été de nous conduire à la Divinité par l'humanité du Dieu fait homme. Jésus-Christ est devenu le médiateur universel, c'est-à-dire la cause d'une justification applicable à tous. C'est sa personne qui a eu la gloire, l'efficacité d'une si salutaire action, mais c'est l'humanité qui en a été l'instrument, car c'est par elle que le Verbe fait chair a souffert, a pleuré, a mérité; en un mot, qu'il est devenu notre Pontife. Oui, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, le monde a pu être de nouveau uni à Dieu, et cette économie a été admirable; car, puisque l'homme s'était séparé de Dieu en s'abaissant dans les sens, il fallait que Dieu, pour le rapprocher de Lui, le cherchât où il était tombé et fît des sens mêmes,

d'un être sensible, le point de départ de sa restauration. Il fallait que les choses invisibles nous fussent manifestées par les choses visibles, et que la beauté de Dieu, qui, par sa gloire même, est dérobée à nos regards, nous apparût à travers celle de Jésus-Christ. Et cela a été heureux, car nous sommes entrés, dès lors, en possession d'une force devenue pour nous un point d'appui; nous avons vu se révéler à nos yeux le centre vers lequel notre activité devait converger pour remonter sanctifiée jusqu'à Dieu. Aussi l'Eglise chante-t-elle cette économie comme l'expression de la Sagesse et de la Bonté divines !

Ce premier résultat sert aussi à nous faire comprendre comment les Sacrements sont dignes de Dieu, en répondant au plan de la réparation. Que font, en effet, les Sacrements, si ce n'est prolonger le mode d'action inauguré en Jésus-Christ, et nous faire remonter par les sens jusqu'à Dieu ? Que sont-ils, si ce n'est des instruments séparés de Jésus-Christ ? Ce que l'humanité était d'une manière plus parfaite à la Divinité, l'élément extérieur l'est à la Grâce, et de même que c'était l'humanité qui s'approchait des malades pour les guérir, de même que c'était elle qui, sous des formes diverses, appliquait la vertu d'en haut, ainsi fait l'élément extérieur pour la guérison des âmes et l'application de la vertu.

divine, ainsi sert-il d'intermédiaire entre notre misère et cette puissance pleine, pour nous, de douceur et de force. S'il n'en avait pas été ainsi, le plan de Dieu eût été imparfait, Jésus-Christ n'eût réalisé cette grande idée de la justice réparatrice que pour qu'elle disparût bientôt; et nous en aurions été réduits à chercher Dieu comme à tâtons. Incertains que ses mérites nous fussent appliqués, nous serions demeurés pleins de trouble et d'angoisse, nous n'aurions pas eu la pieuse sécurité qui nous console aujourd'hui. La réalisation des promesses que Dieu nous a faites, cette Grâce, cette communication du Saint-Esprit, nous n'en aurions connu ni le temps ni les conditions. Isolés et sans liens entre nous, nous aurions marché à côté les uns des autres, ne comptant que sur Dieu et n'attendant que de lui seul une bénédiction que la fraternité humaine n'aurait pas pu nous donner. Aussi, qu'il vous semble que l'idée du Sacrement soit humiliante pour notre nature humaine, qu'il soit humiliant d'aller demander ainsi à des éléments matériels la puissance de la vie divine ! qu'importe ! Souvenez-vous plutôt que cette humiliation est bien compensée par les services que nous rend le Sacrement et par le complément harmonieux qu'il apporte au plan de Dieu.

C'est ainsi que l'avait compris ce grand esprit qui se trouvait mal à l'aise dans la mutilation infligée à nos sacrements par le Protestantisme. Écoutez-le : « Qu'avez-vous fait, dit-il, « de cet organisme spirituel que possède encore « l'Église Catholique? de cet organisme, ce qu'il « y a de plus sublime dans la religion, le symbole visible de la faveur et de la Grâce de « Dieu ? Voici un jeune couple dont les mains « sont jointes ; ce n'est pas un témoignage de « banale politesse, ce n'est pas la danse joyeuse « qui a mis leurs mains l'une dans l'autre. Un « prêtre les bénit, et les voilà unis d'un lien indissoluble. Bientôt les jeunes époux reparaissent, dans la maison de Dieu ils ont apporté « au pied de l'autel un nouvel être dans lequel « ils contemplent leur propre image. L'eau sacrée le purifie, il est fait membre de l'Église, « et les liens qui l'y attachent sont si puissants « qu'il ne peut perdre ce bienfait que par la chute la plus profonde. L'enfant grandit, il « se développe lui-même dans son contact avec « les choses terrestres, mais les choses du Ciel « lui sont révélées par l'éducation. L'Église le reçoit alors de nouveau dans son sein, comme « membre en quelque sorte effectif, comme confesseur volontaire et libre, et cette action « sera entourée de cérémonies qui en marquent

« toute l'importance. Cependant il est homme,
« et sa vie n'a pas été exempte d'événements
« capables de troubler son esprit. Les leçons
« qu'il a reçues, les châtiments qu'il a subis
« lui ont appris combien son cœur était faible,
« et chaque jour lui révélera encore de nouvel-
« les transgressions. C'est ici qu'un nouveau
« sacrement lui prêtera son appui secourable,
« en l'engageant à confier ses fautes dont il re-
« cevra le pardon. Préparé de la sorte et péné-
« tré d'un calme pieux, il s'agenouillera pour
« recevoir l'Eucharistie; mais qu'il ne croie pas
« encore que sa tâche est finie. Pour les luttes
« sans cesse renaissantes de la vie, il trouvera
« toujours ouverte la source de la Grâce, et c'est
« surtout à la mort qu'il le sentira. La terre est
« muette, mais l'âme reçoit du Ciel les gages
« d'une félicité éternelle. Et voilà comme un bril-
« lant cercle d'actions saintes unit le berceau à
« la tombe, quelle que soit la distance que le
« hasard ait mise entre eux!

« Qu'avez-vous fait de cet organisme spiri-
« tuel? Vous en avez ruiné l'harmonieuse beauté,
« vous avez brisé pour mon cœur la consolation
« et l'espérance. »

Nous pouvons nous en rapporter à Goethe.
Ce grand esprit n'est que l'écho de nos âmes,
et il est vrai que le sacrement est à la fois sou-

verainement digne de Dieu et souverainement digne de l'homme !

Rendons donc gloire à Dieu qui est demeuré si grand dans de si faibles moyens. Ne soyons pas ingrats et honorons notre propre grandeur en nous inclinant devant l'amour de Dieu pour nous. Courbons la tête devant le sacrement, aimons le sacrement, pratiquons-le. Le sacrement c'est notre vie, c'est notre force, c'est notre félicité, puisque c'est notre Dieu, Dieu tout près de nous, nous apportant un privilège que nul autre peuple ne partage : *Non fecit taliter omni nationi* (1).

Et si nous étions tentés de repousser le Sacrement sous prétexte qu'il est contraire à notre raison, si nous étions disposés à en faire l'objet de nos sarcasmes, à regarder avec étonnement, pour ne pas dire avec scandale, cette pauvre femme qui s'agenouille au pied de l'autel pour y recevoir un morceau de pain, ou s'incline sous la bénédiction du prêtre, pour entendre une sentence d'absolution, disons-nous que la raison refuse de sanctionner nos vues ? Elle nous montre en effet, dans le sacrement, une majesté qui a droit à nos respects et nous impose le devoir de le vénérer, une majesté de

(1) Psal., CXL, VII,

puissance, d'honneur, de fécondité. Joignons-nous donc plutôt sans hésitation aux actions de grâces des croyants, car elles nous assureront le plus grand de tous les bienfaits : la joie des âmes qui ne se dérobent pas à une vertu qui demeure mystérieuse, mais que justifient et expliquent de grandes et douces harmonies avec la nature de Dieu et la nature de l'homme.



CHAPITRE ONZIÈME

La Vie Surnaturelle et la Loi de l'Aveu

Puisque le péché, d'après ce que nous disions dans un chapitre précédent, est un si grand mal et produit dans l'âme humaine de si grandes ruines, que d'ailleurs nous sommes portés par le poids de notre nature déchue à y tomber fréquemment, il était digne de la bonté et de la sagesse de Dieu de nous préparer un moyen qui nous permît de recouvrer la Grâce perdue, de rentrer dans l'État Surnaturel et de mériter les récompenses de l'avenir. Ce moyen existe en effet, et il a un nom bien familier aux âmes chrétiennes : c'est la *Confession*, c'est l'aveu...

Notre Seigneur se trouvait en présence de deux procédés de miséricorde pour réconcilier l'homme avec Dieu. Il pouvait nous réintégrer par voie de condonation. C'était le moyen qu'il avait choisi pour opérer chez l'homme déchu en Adam sa première réconciliation avec Dieu. Il eût pu n'exiger de nous qu'un sincère repentir;

mais il pouvait aussi nous régénérer par voie de réparation, en réclamant de notre liberté une expiation à la justice de Dieu pour nos offenses. C'est ce second procédé qu'il a voulu : il a voulu que l'homme fût restitué à la grâce par un châ-timent, et rien n'est plus équitable. Ne convient-il pas, en effet, que l'homme qui, librement, se retire de Dieu, ne puisse revenir à lui qu'au prix d'une peine? Ne convient-il pas que l'homme qui a connu la joie de l'éloignement connaisse aussi la douleur du retour? Oui, cela est juste. Cette peine, c'est donc la Confession, l'aveu. Toutes les fois qu'un homme a offensé Dieu, toutes les fois que, dans son âme, il s'est révolté contre lui, il faut que cet homme, quel qu'il soit d'ailleurs, vienne s'agenouiller aux pieds d'un prêtre, il faut que, l'humiliation dans l'âme et la rougeur au front, il dépose devant lui le fardeau d'une peine. A cette condition seulement, Dieu l'absoudra; la main de son ministre, en s'étendant sur lui, le restituera aux bienfaits de son amitié perdue. Telle est la loi instituée par Jésus-Christ, comme la condition nécessaire de notre restauration.

De cette loi je n'essayerai pas de démontrer la Divinité, en réponse à cette puérile affirmation, que la Confession est une invention du sacerdoce catholique. Personne, pas même chez ceux

qui la propagent, ne l'a examinée sérieusement et surtout personne n'y croit. Mais je voudrais mettre en relief cette pensée : combien cette loi est sage et digne de Dieu, à l'encontre de ce préjugé qu'elle n'est réclamée ni par la grandeur de Dieu, ni par les besoins de notre cœur. D'ailleurs cette conformité d'une loi avec les attributs de Dieu et les instincts les plus élevés de notre âme n'est-elle pas la preuve la plus solide de son origine divine?

I

La sagesse d'une loi religieuse se manifeste par deux choses : par la satisfaction qu'elle donne, d'une part, aux droits de Dieu et, de l'autre, par celle qu'elle apporte aux légitimes besoins de l'homme. Dieu, en effet, a sur l'homme des droits qui résultent de sa nature même, des attributs qui en composent la perfection et contre lesquels rien ne saurait prescrire ; comme aussi l'homme a de secrets instincts dont il faut tenir compte. Quand donc une loi religieuse se présente avec le caractère du respect des droits de Dieu et des exigences de l'âme humaine, cette loi mérite d'être appelée sage ; et plus elle possède à un haut degré cette double condition, plus

elle mérite qu'on lui reconnaisse ce caractère.

Or n'est-il pas manifeste que la Confession est d'abord en harmonie avec les droits imprescriptibles de Dieu?

Si, en regard des attributs divins, nous consultons dans l'impartialité notre conscience sur la nature de la réparation, sa réponse sera celle-ci : la loi de toute pénalité c'est que la peine soit contraire aux causes par lesquelles s'est produit le désordre qu'il lui faut réprimer. Toute ruine appelle une restauration à la charge de celui qui l'a causée ; toute usurpation demande une abdication correspondante ; et, dès lors, le péché doit être puni par un châtiment contraire aux causes qui l'ont engendré. C'est cette réponse qui nous fait comprendre la justice de la Confession, en regard de Dieu. Si, en effet, on considère dans leur ensemble quels sont les principes générateurs du péché, les forces par lesquelles il s'impose souverainement à nous, il faut reconnaître que le péché n'a au fond qu'un principe, une source première et invariable : l'orgueil. Le péché est un arbre chargé de fruits multiples, mais cet arbre n'a qu'un seul tronc ; la sève qui empoisonne ses racines est la même et tous les fruits participent plus ou moins de sa funeste influence. Quel que soit son nom ou son mystère, de quelque concupiscence qu'il procède,

c'est toujours, au fond, l'homme se révoltant contre Dieu et substituant à sa légitime soumission les prétentions de son orgueil : *Initium omnis peccati superbia*. Le commencement de tout péché c'est l'orgueil. Et bien que cette parole s'applique au premier péché de l'homme, elle en exprime pourtant, dans tous les siècles, l'origine et l'histoire. Voulons-nous, du reste, nous donner le spectacle de cette genèse du péché, entrons dans une âme, — la première venue — et voyons ce qui s'y produit sous l'influence de la volupté ou de la cupidité. Voici une de ces âmes dont le monde est peuplé aujourd'hui, âme de vingt ans qui cherche, à travers je ne sais quel enivrement, le secret du bonheur ; ou bien en voici une autre qui aspire à donner à sa maturité la joie de la fortune ou des honneurs... Il y a peut-être des années que ces deux âmes s'en vont à la recherche du bonheur. Quelle est l'origine de ces deux passions ? Si dissemblables qu'elles soient l'une de l'autre, l'origine est la même : l'orgueil. Ces âmes, il fut un jour où elles étaient pures, dociles, humbles, aimées de Dieu — et, s'il s'est opéré une déviation, c'est qu'un autre jour elles se sont trouvées en face de deux lois : la loi de la volonté de Dieu et la loi de leur propre volonté. Dieu, d'une part, criait à ces âmes : sois fidèle, sois chaste, sois juste, sois

fort, moi, ton créateur et ton Dieu, je te l'ordonne!... Certes, cette voix était digne d'attention — car si Dieu n'a pas le droit de nous commander, qui l'aura? Mais, à côté de cette voix, il s'en élevait une autre, tumultueuse, qui disait : N'aie pas peur, recherche le bonheur par les voies qu'il te plaît; la volupté, c'est le bonheur; la fortune, c'est le bonheur... Et, quand Dieu parlait à ces âmes, elles lui ont dit : *Non serviam* — je ne servirai pas! J'aurai, du moins pour quelques heures, la direction de ma vie. — C'était bien là la réalisation de la parole des Saints Livres : *Initium omnis peccati superbia* (1).

Comment donc ce désordre sera-t-il réparé? Quel sera le remède commun à toute déchéance? J'en conviens, il faudra, pour des fautes diverses, des satisfactions diverses; et les formes spéciales du péché appelleront, après elles de spéciales représailles; mais puisque, au fond, il relève du même principe, il doit y avoir une forme commune de réparation. Et c'est ainsi que l'aveu est une loi admirable, car il est la contradiction de cette grande cause du péché, l'orgueil. L'aveu, c'est, en effet, une humiliation, et c'est ainsi qu'il restitue à Dieu la gloire que le péché

(1) Eccles ..., x, 15.

lui a ravie. Le péché s'élève contre Dieu, l'aveu incline l'homme devant Dieu. C'est une réparation de la révolte par l'abaissement. Nous avons au fond du cœur le sens de cette loi, et alors même que notre intelligence n'en comprendrait pas le motif, la conscience nous le révèle mieux que la lumière de notre raison. N'est-ce pas là, du reste, le résultat de l'impression produite sur notre cœur à la vue du crime qui s'accuse, au risque peut-être d'aggraver son châtiment ? En face de cet homme qui place la satisfaction de sa conscience accablée par les remords, plus haut que la crainte de ses juges, nous nous sentons saisis de respect, et comme en présence d'un acte réparateur qui s'accomplit.

Or, si cela est juste dans l'ordre naturel, pourquoi cela ne le serait-il pas dans l'ordre surnaturel ? Si quand j'ai failli, la conscience publique m'atteste que je me relève par un aveu, si elle exige cet aveu, Dieu ne sera-t-il pas juste en l'exigeant lui-même, et ne fera-t-il pas un acte de sagesse en l'imposant comme loi ?

Qu'il y ait là un côté pénible, un sacrifice sanglant, j'en conviens ; et c'est précisément parce qu'il coûte davantage que ce sacrifice est nécessaire. Oui, il faut que mon orgueil soit abaissé, il faut que, prosterné par terre, je me frappe la poitrine en implorant merci. Ici c'est l'humili-

liation qui est le chef-d'œuvre, parce qu'elle est l'obéissance aux exigences de la justice et que la justice c'est la loi de Dieu.

Ce chef-d'œuvre, pourtant, le monde ne veut pas le comprendre. Tandis qu'on admire la générosité de celui qui, devant les hommes, répare par l'aveu ses erreurs ou ses crimes, les sarcasmes seront prodigués à celui qui avoue devant Dieu dans la personne de son ministre et, sans vouloir rendre hommage à sa loyauté, on tournera en dérision ce qu'on appelle sa pusillanimité. Cet homme, dira-t-on, c'est un faible — on dirait presque, un sot — il a la simplicité de s'agenouiller devant un prêtre et de lui dévoiler sa vie ! Cet homme se confesse ! et avec ce mot, on croit avoir tout dit, on croit du moins l'avoir jugé, si non flétri !

Et bien ! oui, cet homme se confesse, et c'est pour cela qu'il est grand et qu'il est digne de respect. Il a compris le devoir de la justice et il n'a pas eu peur de l'embrasser. En agissant ainsi, il a montré qu'il est fort et qu'au besoin il saurait rendre aux hommes, quoi qu'il dût lui en coûter, ce que le devoir lui impose. Peut-être ne comprenez-vous pas cela ?... Tant pis ! Aussi bien, pourquoi une double mesure et une double justice ?... L'aveu, parce qu'il se fait devant Dieu, n'a-t-il donc plus la grandeur que

vous lui reconnaissez lorsqu'il se fait devant les hommes? La logique, il faut en convenir, cède ici à d'autres influences, et le cœur, on peut bien le craindre, entre pour une part dans ces jugements divers. Au fond, c'est nous qui sommes ici les coupables, et nos réserves déguisent mal notre malaise intime. Quand on manque d'énergie en face du devoir, c'est un parti facile de le traiter avec dédain, mais il se dresse quand même dans sa beauté morale, comme un appel ou comme un reproche.

II

La loi de l'aveu, quand on la considère comme une compensation au péché qu'elle expie sous le regard de Dieu, rend déjà à la sagesse de son auteur un éclatant témoignage. Il est un autre point de vue qui achève de nous la rendre respectable, c'est l'efficacité qu'elle contient pour préserver l'homme des atteintes du mal et le faire rentrer dans le Bien.

L'homme, au point de vue de sa vie morale, et quand il s'est laissé déchoir, a besoin de deux choses : d'un frein, pour arrêter le cours de ses passions ; d'un aiguillon pour marcher en avant.

Or, telle est la nature de la Confession qu'elle possède, à ce double titre, une merveilleuse efficacité, la Confession RÉPRIME et la Confession STIMULE.

Oui, la Confession impose à l'homme le frein le plus efficace pour modérer ses passions.

Quelle que soit la préoccupation jalouse avec laquelle on revendique les droits de la dignité humaine, il y a un phénomène intime qu'on ne peut s'empêcher de constater, c'est l'inclination de l'homme au mal. Présentez à une âme un objet défendu, vous êtes sûr d'entendre une réponse complice; des voix s'élèveront de profondeurs inconnues de l'âme humaine, et je ne sais quelle connivence avec lui s'établira dans ce sanctuaire. Alors même qu'un homme a vécu de longues années dans la vertu, il ne parvient pas toujours à conquérir au Bien un règne pacifique. A une heure donnée, tout à coup, à l'improviste, comme une fumée épaisse s'échappe de son âme, et là où l'on ne croyait avoir qu'une cendre froide, il se trouve des laves brûlantes qui voudraient faire éclater les parois du volcan. Jérôme, au fond de son désert, voit passer devant ses yeux la jeunesse brillante de Rome, et saint Paul, ravi au troisième ciel, n'est pas exempt des soufflets de Satan. Il appelle ardemment l'heure de sa dissolution : *Infeli ego homo, quis*

me liberabit de corpore mortis hujus (1)?

Si je voulais rechercher les caractères de cette inclination, je dirais : le mal se présente à l'observateur comme quelque chose d'instinctif, d'inné, de spontané pour l'homme. C'est une plante qui germe en nous comme sur sa propre terre. De plus, tandis que le mal se fait facilement, rien ne nous est plus difficile à faire que le bien ; il est, dans son acquisition comme dans sa conservation, le résultat des plus durs efforts. Et c'est là le second caractère de cette inclination ; elle est accompagnée d'une grande incapacité à faire le bien. Et si cela est vrai de toute âme, même de celle qui est pure, à combien plus forte raison en est-il ainsi pour une âme coupable. Oui, quand une âme a offensé Dieu — quand elle l'a offensé souvent — l'inclination s'accroît dans la mesure même des fautes commises, et c'est en ce sens qu'on a pu dire que le péché peut être la peine du péché. Le péché devient la cause d'un nouveau péché par l'habitude qu'il produit et qui prend possession de l'âme humaine.

L'homme, et l'homme coupable surtout, a donc besoin d'un frein, et plus ce frein sera efficace, plus l'institution qui le lui donnera sera un

(1) Rom., vii, 14.

bienfait pour lui; et c'est précisément la première ressource qu'il trouve dans la loi de l'aveu. La Confession est un frein, parce qu'elle sépare et qu'elle contient.

Oui, la Confession a cela de propre, qu'elle excite en nous la douleur et la haine du péché, et il est aisé de le comprendre. La contrition, nous dit la Théologie, se forme dans nos âmes par une appréhension vive, une vue actuelle et saisissante de la gravité du péché. C'est quand le péché nous est apparu dans toute sa difformité qu'il excite en nous la plus sincère et la plus ardente contrition. Or, quand est-ce que nous comprenons surtout le mal du péché? N'est-ce pas quand nous en faisons la déclaration au prêtre, au tribunal de la pénitence. N'est-ce pas alors que notre esprit en est frappé et que, le cœur tout ému, nous nous écrions avec le saint Roi David : « J'ai péché! — *Peccavi!* » J'ai offensé Celui qui avait été pour moi le meilleur des Pères, j'ai méconnu toutes les tendresses de son amour et ses sollicitations les plus vives! J'ai péché, et mon âme a été désolée, sa beauté a disparu, et je suis devenu, aux regards de la pureté divine, un objet souillé, un être indigne de vivre. — Voilà les sentiments qui accompagnent la Confession, nous les éprouvons par l'examen et par l'aveu lui-même qui remet, d'une

manière plus présente, toutes nos fautes sous nos yeux. En dehors de là, il faut en convenir, nous n'y pensons guère et, quoique la conscience de nos fautes soit un poids qui devrait nous accabler, les impressions que nous en avons sont si fugitives qu'elles se font à peine sentir en nous. Mais quand nous nous approchons du ministre qui doit nous juger et aux pieds duquel nous venons nous accuser, nos impressions se réveillent, elles se fortifient, elles deviennent sensibles, elles remuent le fond de notre cœur, nous attendrissent pour Dieu, nous donnent une sainte horreur pour nous-mêmes et, quelquefois, arrachent aux plus indifférents les larmes d'un repentir sincère. O saintes et précieuses larmes de la Pénitence excitées par la Confession, ceux qui vous ont vu couler se sont sentis troublés ! Il leur semblait alors que vous étiez reversées comme une eau réparatrice sur les âmes d'où vous vous échappiez, et que vous jaillissiez comme des sources fécondes pour la vie éternelle !

Du reste, là ne se borne pas la force répressive de la Confession ; si elle inspire du regret pour les fautes commises, elle contient dans le devoir, par la honte dont elle est accompagnée.

Il faut bien l'avouer, en effet : la honte, voilà le grand écueil de la Confession. On ne veut pas

se confesser, parce qu'il en coûte de venir s'accuser devant un prêtre; on rougit devant soi-même, on s'efforce d'ensevelir dans l'oubli des actes qu'on voudrait n'avoir pas à se reprocher. Les déteste-t-on pourtant? et voilà qu'une force vient s'imposer à nous; voilà qu'une voix se fait entendre, qui nous dit : tel jour, à telle heure, tu as prévariqué; moi, j'étais là, j'ai été le témoin de ta défaillance et il faut que, maintenant, tu ailles aux pieds d'un prêtre solliciter ta grâce.

Le coup est vraiment trop dur et on hésite, et on se dérobe... Et, pourtant, cette honte, elle est sagesse, elle est justice. C'est précisément parce qu'il en coûte de s'avouer coupable que Jésus-Christ exige de nous cet aveu. Oui, dans cette perspective d'avoir à confesser sa faute, il y a une puissance efficace qui arrête le cœur de l'homme et, s'il nous était donné de compter combien de crimes cette pensée a empêchés, nous serions dans l'admiration, en face de cette économie qui procède de la bonté et de la sagesse de Dieu, non seulement parce qu'elle sépare, mais parce qu'elle contient.

Au surplus, il y a, de l'efficacité d'une puissance, deux genres de preuves : une preuve directe et une preuve indirecte. Celle-ci ne nous manque pas ici.

Vous le savez, il parut un jour un homme qui proclama inutile la loi de l'aveu. Il dit aux passions de l'homme : Non, il n'est pas nécessaire de venir vous avouer la honte au front ; allez, repentez-vous devant Dieu, cela suffit pour que vous obteniez miséricorde. Et des disciples nombreux, attirés par cette facile condescendance, embrassèrent la doctrine nouvelle, secouèrent le joug austère de la Confession. Quelle a été la conséquence de cette désertion ? La nouvelle promulgation a-t-elle été favorable à la vertu, à l'honneur de la vie chrétienne ? Les mœurs ont-elles profité de cette émancipation ? Interrogeons l'histoire. Quelques années seulement ont passé depuis le jour où Luther a attaqué le dogme et la pratique de la Confession, et partout où la nouvelle liberté a pénétré, la plus flagrante immoralité s'est emparée de ses adhérents. Le meurtre, le vol, la fornication, l'adultère s'étalent au grand jour, et Luther lui-même est contraint d'en faire le solennel aveu. « A peine, dit-il, eûmes-nous
 « commencé à prêcher notre Évangile, que l'on
 « vit dans le pays une effroyable révolte : des
 « schismes, des sectes, et partout la ruine com-
 « plète de la moralité et de l'ordre. La licence et
 « tous les genres de vices sont portés bien plus
 « loin, aujourd'hui qu'ils ne le furent jamais
 « sous le papisme. Le peuple, maintenu autre-

« fois dans le devoir, ne connaît plus ni loi, ni
« frein, et vit comme le cheval sauvage, sans
« retenue, sans pudeur, au gré de ses plus gros-
« siers plaisirs. » Et voilà la plainte répétée par
tous les fauteurs de la nouvelle doctrine, à Ber-
lin comme à Londres, à Genève ou à Berne.
L'hérésie a été comme le signal du déchaîne-
ment de toutes les audaces et de tous les vices.

L'histoire de nos mœurs contemporaines nous
fait entendre la même réponse. Où sont aujour-
d'hui, parmi nous, ceux devant lesquels l'hu-
manité s'incline comme devant des modèles? Où
sont les justes, les forts, les sages et les chastes?
ceux dont le cœur est pur et les mains innocen-
tes? ceux qui n'ont pas reçu en vain le don de
la vie présente ou n'ont pas été, pour leurs frè-
res, un piège funeste (1)?... C'est en vain qu'on
les cherchera parmi ceux qui ont déserté la fidé-
lité à Jésus-Christ, qui se sont éloignés du tribu-
nal où l'âme est purifiée en son nom... Parmi
ceux-là, on pourra trouver, çà et là, quelques-
unes de ces vertus qui font ce que le monde ap-
pelle l'honnête homme : la justice, la bienveil-
lance, un respect de soi qui s'inspire aux sources
de l'honneur humain ; mais la vertu totale, géné-
reuse, constante, invincible... Ah ! vous la trou-

(1) Psaume xxiii.

verez seulement parmi ceux qui n'ont pas répudié les humiliations de l'aveu, la docile acceptation des ordres de Jésus-Christ : « Allez, et montrez-vous aux prêtres! — *Ite, ostendite vos sacerdotibus* (1)! » — Si bien qu'on a pu dire avec raison que *la plus terrible confession qu'un homme puisse faire de lui-même, c'est de ne se confesser pas.*

Mais là ne se bornent pas les services que la confession rend à la vie morale de l'homme, il faut encore ajouter qu'elle lui fournit une vigoureuse impulsion pour le Bien.

III

Un des faits de conscience intime les plus faciles à constater, c'est l'impuissance de l'homme, quand il est isolé, pour rentrer dans le Bien. Lorsqu'une âme a suivi bien longtemps les sentiers qui nous mènent loin de Dieu, et qu'elle s'est laissée glisser sur cette pente où nous entraînent nos penchants pervers, si, un jour, la grâce de Dieu la touche; si le désir d'une vie meilleure tombe sur elle, comme un rayon au milieu des ténèbres, que fera-t-elle? Se repliera-

(1) Luc, xvii, 14.

t-elle sur elle-même pour chercher dans sa conscience la règle de sa conduite? Se contentera-t-elle de consulter la lumière que Dieu nous a départie comme un précieux patrimoine? Mais la lumière, où est-elle, dans cette âme? Ses rayons ne sont-ils pas éteints? Hélas! le flambeau du temple n'y jette plus que de pâles et incertaines lueurs, et c'est à peine si l'on aperçoit encore, à ses clartés vacillantes, les grandes lignes de l'édifice élevé par la main de Dieu... N'avez-vous jamais rencontré de telles âmes, riches en bons désirs, impuissantes à les réaliser tant qu'elles demeurent seules, voulant toujours et ne faisant jamais, et attestant, par de nouvelles chutes, notre grande indigence quand nous sommes abandonnés à nous-mêmes? Telle est, en effet, la loi du mal : il crée dans les âmes qu'il touche des ténèbres sans cesse grandissantes et il y éteint peu à peu les glorieuses clartés de la Justice et du Bien. Qu'on laisse, sur ces obscurcissements, s'amasser les années, et l'âme bientôt apparaîtra comme ensevelie dans des ténèbres épaisses, impénétrables...

Que fera donc cette âme, si elle se sent impuissante par elle-même, à retourner aux régions de la lumière? Sans doute, elle regardera autour d'elle, elle avisera quelque autre âme plus pure et meilleure qu'elle, elle s'inspirera de ses

conseils pour éclairer sa route, elle s'engagera sous sa protection bienfaisante et, par son secours, elle retrouvera les joies de la lumière et de la vérité... Jésus-Christ connaissait notre faiblesse, il savait les résultats du péché en nous, les ruines qu'il y amoncelle, les abîmes qu'il y creuse, les impuissances qu'il y développe, et c'est pourquoi il s'est mis, pour nous, sous l'image d'un homme faible, sans doute, mais meilleur que nous. Cet homme, il a répandu sur lui son souffle, et son souffle en a fait je ne sais quoi de mystérieux et de divin ; il l'a approché de son cœur, et son cœur l'a fait doux et humble, il l'a baigné dans son sang, et ce sang lui a inspiré une compassion immense ; et, après l'avoir ainsi sacré, il l'a montré aux hommes comme le ministre du pardon de leurs fautes et l'appui de leur faiblesse : *Ite, ostendite vos sacerdotibus!* Ah! on peut bien calomnier cet amour, on peut bien repousser ses touchantes condescendances ; mais nier la réalité de l'écho que cette loi de médiation trouve dans notre cœur, contester qu'elle soit efficace pour nous assister, on ne le pourra pas. La conscience proteste et réclame, elle admire, elle remercie. Oui, Dieu soit béni! Il a mesuré, par l'expérience de notre vie, les lâchetés de notre cœur, il en a été la victime pour les pardonner

mieux, et il n'a jamais manqué à la miséricorde. Que l'ingratitude le repousse, soit ! elle ne le connaît pas..., mais nous qui le connaissons, nous le bénissons et nous l'aimons ; et nous voulons lui faire, contre ceux qui l'outragent, un rempart de notre fidèle reconnaissance.

Et si vous me demandez comment cette intervention du prêtre est si efficace, je vous dirai : C'est que, sans mentionner la lumière qu'elle fait luire sur les âmes, elle apporte la paix avec elle.

Ne croyez pas que parler de paix, ce soit vous entretenir d'un sentiment secondaire avec lequel n'ont rien à faire la plupart des hommes. Ce serait une erreur. La paix est désirable pour l'homme, à l'égal même du bonheur. Tant qu'une âme n'a pas la paix, elle ne peut être heureuse, parce qu'elle n'a pas la suprême condition du bonheur. Aussi, que le monde s'en rende compte ou non : c'est la paix qu'il recherche, tout en en méprisant peut-être le nom. Au fond des passions qui l'agitent, c'est elle qu'il poursuit toujours commel'objet d'impossibles rassasiements. Et si elle est nécessaire à tous, il faut convenir qu'elle est surtout nécessaire au pécheur, à celui qui a troublé sciemment l'ordre de la Providence. Il cherche la paix, d'autant plus qu'il se sent plus troublé, plus inquiet ; il la demande avec ardeur ; et voilà qu'il ne saurait la trouver.

Dieu a prononcé l'arrêt de son impuissance : *La paix est impossible à qui se révolte contre Dieu* (1). Sous ses pas il ne rencontre qu'amertume et angoisse, et le chemin de la paix lui demeure fermé (2). Vainement, au sein de ses criminels plaisirs, il se retourne comme un malade agité sur sa couche, il ne saurait trouver le repos. La paix, c'est cette eau qui fuit sans cesse les lèvres desséchées de l'infortuné qui la recherche aussi sans cesse; mais ses désirs impuissants nous attestent au moins quel bien elle serait pour son cœur, et avec quelle puissance il y aspire et la recherche. Et c'est là aussi le grand bien que la Confession apporte à l'âme, à l'âme coupable. Elle lui procure la paix, parce qu'elle lui en donne les conditions. Pour qui a commis une offense, la paix n'est possible qu'autant qu'il obtiendra la certitude du pardon, et cette certitude ne saurait lui être accordée que par la parole de l'offensé répondant à une démarche réparatrice. C'est bien ainsi que les choses se passent dans l'ordre humain. Si j'ai eu le malheur de blesser un ami, ma douleur sera poignante, mon cœur inquiet, jusqu'à ce qu'il réponde à mes regrets par l'assurance loyale d'un complet

(1) *Quis resistit Deo et pacem habuit?* (Job., xi).

(2) *Pax, pax et non erat pax. Contritio et infelicitas in viis eorum et viam pacis non cognoverunt* (Psal.).

oubli. Et c'est là ce que fait la confession. Moi qui ai offensé Dieu, je m'incline devant lui et il répond à ma démarche par la parole de la miséricorde, de l'oubli, de la faveur rendue. C'est ce qu'attestent les âmes pécheresses qui, impatientes de l'état de désordre où elles ne menaient qu'une vie d'affliction et de douleur, sont allées déposer aux pieds du prêtre le lourd fardeau de leurs prévarications. A cette heure bénie entre toutes, elles ont senti descendre sur elles comme un souffle de paix; leur âme tout entière, inondée de joie et de bonheur, a poussé vers Dieu un tel cri de reconnaissance qu'après de longues années, elles ne l'ont pas encore oublié?... Alors, sous l'influence salutaire de la parole du prêtre : « Allez, vos péchés vous sont remis, » toute l'agitation de leur âme est tombée pour faire place à ce joyeux repos inconnu à l'âme qui s'est séparée de Dieu?

A l'évocation de cette expérience, qu'ajouterai-je encore, si ce n'est d'abord la parole de l'encouragement pour ceux qui sont fidèles? Ils sont sur la voie que Jésus-Christ a tracée et au bout de laquelle se trouve, avec la vertu de la terre, le bonheur des joies futures. Qu'ils persévèrent sans défaillance dans cette fidélité. Peut-être, de temps en temps, les doutes viendront parler à leur cœur; la crainte ou la honte même

tentera de leur fermer la bouche et de les retenir loin de Dieu... Qu'ils passent outre, la peine durera peu, mais la joie sera longue et, d'ailleurs, c'est justice que, coupables, ils rachètent par la peine des joies illégitimes.

Pour ceux qui depuis longtemps ont cessé d'obéir à Jésus-Christ, qui, pour donner à leur éloignement je ne sais quelle apparence d'abstention légitime, ont pris le parti de couvrir de leurs sarcasmes la loi de l'aveu et qui, peut-être, détournent de leurs devoirs des âmes voisines et fraternelles, ils doivent prendre garde qu'en attaquant cette institution si auguste, ils attaquent à la fois leur raison et leur cœur, la raison et le cœur du Christianisme tout entier. Derrière ce prêtre, assis dans le coin d'une église et dont ils raillent le ministère, il y a le respect de vingt siècles, la pratique de vingt siècles, la science des Docteurs et des Saints ! Il y a Dieu lui-même ! Qu'ils prennent donc garde ! Bien que Dieu n'use d'armes ostensibles pour se défendre contre eux, ils pourront un jour le rencontrer sur leurs pas, et plus terrible qu'ils ne pensent. Son arme alors contre eux sera leur propre défection, leur trop long mépris. Au fond de leur cœur, ils se disent tout en décriant l'aveu : « Et pourtant je ne ne voudrais pas mourir sans confession ! » Eh bien ! la ven-

geance de Dieu pourrait bien être que leur désir fût trompé. Un jour, Il frappera à leur porte par la maladie ou par un accident. Peut-être ils se persuaderont d'abord que ce n'est rien, et ce sera la suprême visite de Dieu, ce sera la mort ! Il sera trop tard. Dieu se vengera d'eux par eux : « *In peccato vestro moriemini !* Vous mourrez dans votre péché ! » dit la sainte Écriture.

Ou plutôt, écartons de si funestes augures. Ils comprendront avant ce temps, je l'espère, que Jésus-Christ est notre maître et qu'il a le droit de nous commander. Ils comprendront que c'est lui qui nous dit de venir nous agenouiller aux pieds du prêtre et de lui faire l'aveu de toutes nos fautes. — Ils pratiqueront ce devoir et ils seront heureux ! Dieu leur pardonnera : et ils verront s'ouvrir ainsi sous leurs pas les routes nouvelles de la paix, dans la vérité et la vertu.

CHAPITRE DOUZIÈME

La Vie Surnaturelle et la Manducation Eucharistique.

La Grâce, déposée en Jésus-Christ comme dans une source universelle, arrive aux âmes par le ministère du Prêtre et par l'intermédiaire du Sacrement ; en sorte que c'est par notre union avec Notre Seigneur que nous entrons en possession de la vie Divine. Mais, pour que cette union fût parfaite, il faudrait que, en outre de ces communions déjà réelles avec lui, nous eussions une communion plus réelle encore, que nous fussions rapprochés de sa personne en quelque manière substantiellement. Dans ce commerce nouveau et plus intime se réaliserait la suprême communication du ciel avec la terre pour la sanctification de nos âmes. Or, Notre Seigneur veut-il que nous communions réellement à sa chair et à son sang ? C'est ce que je me propose d'examiner ici, ou plutôt j'ai l'intention d'établir qu'en effet, pour être agréable à Notre Seigneur, il faut communier à sa chair et à son

sang, qu'il le demande dans une volonté qui mérite, avec toute notre docilité, toutes nos actions de Grâces.

I

Supposons d'abord que Notre Seigneur ait voulu demeurer près de nous, s'offrant à notre manducation, n'aura-t-il pas fait ainsi un acte merveilleusement conforme aux lois qui président au développement des êtres vivants?

S'il est un fait certain, c'est que Notre Seigneur devait laisser après lui un monument de son passage, et un monument identique à Lui-même. Il fallait qu'il laissât un monument, c'est-à-dire un objet matériel représentant sa personne, car c'est ce que les hommes appellent de ce nom. — Toutes les fois qu'ils attachent l'idée de symbole à un objet sensible, ils appellent cet objet un signe, un monument. Il fallait que Notre Seigneur nous laissât un tel objet, parce que Dieu a toujours eu à cœur de perpétuer sous cette forme, dans la mémoire de ceux qu'il protégeait, les grandes interventions de sa Providence. C'est ainsi que, s'il se manifestait à Jacob, il lui suggérerait d'élever une pierre qui fût un mémorial, et d'y répandre cette huile qui devait la

consacrer pour jamais. C'est ainsi que, déployant en faveur des fils d'Israël le grand bras de sa puissance merveilleuse, il voulait que, sur le théâtre même de sa libération, fût placé un signe pour les générations à venir.

Dieu ne pouvait donc pas laisser, sans un monument qui la rappelât, cette grande bienfaisance de sa venue parmi nous.

Cela est certain.

Ce qui l'est aussi, c'est que Notre Seigneur devait être lui-même ce monument, et qu'il ne pouvait pas laisser à des éléments inférieurs le soin d'évoquer son souvenir. Que nous, pour obtenir sur le temps et l'espace, ces triomphes dont je parle, nous ayons recours à des figures mutilées, à des objets sacrés par leur origine, leur usage peut-être, mais imparfaits dans la représentation qu'ils visent; que nous nous ingéniions à laisser de nous le plus possible, et que ce plus possible soit peu, cela se comprend; c'est le fait de notre infirmité de ne pouvoir résoudre ce problème, demeurer et partir ou nous survivre dans notre mort; mais telle n'est pas et ne peut pas être la condition de Dieu. Notre Seigneur pouvait opérer cette merveille, et, du haut de sa gloire, se rendre présent à sa postérité tout entière. Si Dieu a trouvé moyen, en effet, de rendre l'âme virtuellement présente à tous les

membres du corps, non pas tout entière en chacun, quoique les animant; s'il peut, par son immensité divine, coexister à tous les lieux, pourquoi ne pourrait-il, dans son humanité unie à la Divinité, se rendre aussi présent à tous les lieux du monde à la fois, sous certaines conditions, et cela pendant des siècles? — Il le peut, et puisqu'il convenait qu'il nous laissât un monument de sa vie, ce monument devait être lui-même, d'autant plus que, par là, son cœur serait satisfait, et que, donnant pleine satisfaction aux justes exigences de sa majesté par sa gloire, il accomplirait les vœux de sa tendresse par son expansion.

Voilà des faits certains. Nous pouvons donc trouver Dieu tout près de nous, sans aller ni haut, ni loin, sans nous adresser à ces souvenirs de sa vie d'autrefois, restreinte entre les limites de la Judée et de la Galilée, ou au spectacle des splendeurs de son humanité récompensée, mais en le cherchant dans le voisinage de sa présence partout répandue.

Cela étant, je dis que si Notre Seigneur présent parmi nous a voulu demeurer sous les apparences du pain, ayant fait de la manducation de ce pain la condition pour nous de grandir dans la vie Divine, il a réalisé un acte merveilleusement concordant avec les lois que la Providence a

posées au développement des êtres vivants.

Comment, en effet, se développent les êtres vivants ? Quelles sont les lois qui président à leur croissance ?

Voici une plante : hier, c'était un élément à peine perceptible ; à la voir, on eût cru qu'elle ne contenait que la mort ; aujourd'hui, c'est un arbre magnifique. Il plonge dans le sol de profondes racines, son tronc vigoureux s'échappe de la terre et est couronné par un épais feuillage : c'est un chêne touffu sous lequel s'abritent les oiseaux du ciel et qui répand autour de lui une ombre bienfaisante. Comment s'est opérée cette croissance ?

Voici, à un degré supérieur, un être animé d'une vie plus haute. Celui-là se meut : hier, c'était un être faible, il faisait entendre de faibles cris et se mouvait à peine ; aujourd'hui, il est fort, il a grandi, sa vie est devenue apte à remplir la fonction que la Providence lui a préparée. Comment cela s'est-il fait ?

Et nous-mêmes, soit que nous nous envisagions comme sens, comme esprit ou comme cœur, nous étions aussi une faiblesse : nos lèvres bégayaient à peine, notre intelligence était couverte de voiles et notre volonté ne se portait pas d'elle-même aux applications de cette loi intime qui la règle en l'élevant. Aujourd'hui,

corps, esprit et cœur, nous sommes grands, ou du moins nous jouissons de la plénitude de toutes les forces qui correspondent au progrès de notre vie physique, intellectuelle et morale, et une puissance relative a succédé à la faiblesse d'hier. Comment, encore une fois, cela s'est-il fait ?

Ainsi, ce qui se manifeste à nos regards c'est que toute vie n'est qu'un germe capable de développement et qui en trouve les conditions dans la succession, la durée.

Encore une fois, comment se fait ce développement, suivant quelles lois s'accomplit-il ?

Il y a un mot qui semble, au premier abord, exprimer une idée vulgaire, c'est celui de *man-ducation*. Or, ce mot contient la loi de la Providence, à la fois la plus merveilleuse et la plus stable, car il nous indique comment les êtres s'entretiennent et grandissent dans la vie.

Si, en effet, cette plante a pris l'accroissement que nous constatons, c'est que, par un travail secret, elle a discerné autour d'elle, pour se les assimiler, des éléments semblables à elle et qu'ainsi elle a profité pour sa vie, de la mort qu'elle répandait autour d'elle.

De même, l'animal n'a acquis la plénitude de sa force qu'en cherchant autour de lui des êtres qui sont devenus ses victimes et sa vie, et qui

aussi ont été immolés à son bénéfice; et nous-mêmes nous n'avons grandi qu'en nous approchant d'un foyer extérieur de vie et en y puisant largement. Oui, hommes que nous sommes, nous avons beau faire, nous avons beau être fiers de notre intelligence, nous avons beau nous plaire dans les hautes contemplations de l'esprit, il faut, pourtant, qu'à une heure du jour, nous descendions des sommets où notre pensée habite pour demander à la chair immolée d'un animal des forces que nous sentons nous échapper; il faut que nous sollicitons l'aumône de sa vie pour accroître la nôtre.

De même, pour grandir dans l'ordre de l'esprit et de la volonté, il faudra que nous nous mettions en communion avec un foyer extérieur de lumière et de force qui nous imprègne de sa puissance.

Et, ne nous étonnons pas de cette loi, de cette nécessité où est tout être d'emprunter hors de lui, pour conserver la vie. Dieu a voulu qu'il en fût ainsi pour établir entre tous les êtres une universelle communion, pour associer les plus petits à la gloire des plus grands, pour humilier ceux-ci en les soumettant à la nécessité d'une incessante dépendance.

Si nous n'étions pas astreints à cette dure nécessité, si nous n'avions besoin que de nous

pour continuer à vivre, nous serions tentés de nous faire illusion, nous nous dirions comme le roi de Babylone : « C'est moi qui me suis fait ! » Dieu n'a pas permis que nous fussions la proie d'une telle erreur, et en présence de notre indigence il nous faut bien confesser l'impuissance de notre vie, et reconnaître ce que nous sommes, ce que Dieu nous a faits.

Dieu a voulu cette dépendance pour Lui-même, afin qu'au jour où nous arriverons à la gloire, nous, ses fils, il aperçoive en nous, comme en un résumé, tous ces êtres qu'il a créés et qu'il aura élevés jusqu'à l'honneur de l'humanité, par cette universelle assimilation. Ce jour-là, en effet, il y aura comme un mystère d'assomption dans l'homme, de la création tout entière, et ce que nous disons chaque jour, nous le répéterons par notre gloire personnelle : *Bénissez le Seigneur. Que toutes les œuvres du Seigneur le bénissent !*

Telle est donc la loi du développement de la vie : la recherche dans un foyer extérieur d'éléments correspondants à nos facultés, à nos puissances, pour subvenir à nos besoins.

Et, par là, ne voit-on pas comment, si Notre-Seigneur s'est fait nourriture, s'il a mis, au développement de notre Vie Surnaturelle, la condition d'une manducation surnaturelle il a fait une loi concordante avec celle qui préside à la con-

servation, à l'accroissement de tous les êtres vivants. Combien, en effet, l'analogie est parfaite. Comme chrétiens, nous ne sommes pas seulement des hommes qui ne demeurent que des hommes, il y a du Divin dans notre nature : Dieu vit en nous, nous vivons de Dieu, nous vivons par Dieu. Non pas cependant que cette déification absorbe notre nature humaine ; non pas que, pour être des dieux, nous cessions d'être des hommes. Non, l'humanité demeure en nous comme le support de notre vie Divine. C'est sur notre personnalité qu'elle est greffée, comme la vie naturelle elle-même. C'est à nous qu'elle ressortit, c'est nous qui vivons de la vie Divine dont Jésus-Christ est le principe. Par conséquent, pour que la loi providentielle trouve ici son application, il faut que nous ayons une nourriture à la fois divine et humaine ; divine, pour qu'elle alimente l'élément surajouté de notre vie ; humaine, pour qu'elle agrandisse l'élément naturel de notre vie ; et, comme notre vie Divine émane de Notre Seigneur, il faut que, Dieu-homme, Jésus-Christ vienne à nous sous forme de pain. Par là, tout sera sanctifié, notre Vie Surnaturelle trouvera un aliment correspondant à son principe, et cette nourriture nous atteindra dans les éléments même de notre vie ; et c'est pourquoi rien ne saurait être plus adapté à la nature et au caractère de la Grâce en

nous, que Jésus-Christ nourriture. Comme Dieu il nous alimentera de sa vie ; comme homme, venant à nous sous les apparences du pain, il répondra aux exigences de notre infirmité. Alors nous aurons le droit de saluer une œuvre manifestement divine et de chanter, en même temps que la bonté de Dieu, sa sagesse admirable. Alors nous pourrons dire, comme le Prophète : *Jouissons des dons que Dieu nous a faits. — Que vos tabernacles sont aimés, O Dieu des Vertus ! Mon cœur et ma chair se sont réjouis dans le Dieu vivant (1). Il n'en a pas agi ainsi envers toutes les nations. Il ne leur a pas manifesté ses secrets (2). Il donne à ses amis le pain du ciel. L'homme a mangé le pain des anges (3).* Nous pourrons inviter tous les hommes à chanter cette économie divine et à reconnaître une fois de plus, la beauté du mémorial qu'a laissé de lui-même, pour tous les siècles, l'Emmanuel venu à nous, pour vivre un jour dans notre chair, mais pour se survivre toujours au milieu de nous.

Toutefois, est-ce que je ne me laisse point emporter à des admirations vaines, et ces accents ne s'adressent-ils pas à un dessein rêvé peut-être,

(1) Psal., LXXXIII.

(2) Psal., CXLVII, 10.

(3) Joan., VI, 31 seq.

mais non réalisé? C'est ce qu'il nous faut voir maintenant en rappelant la preuve de ce fait que, en réalité, Jésus-Christ a voulu demeurer parmi nous, faisant de lui-même, nourriture assimilée par nous, la condition de notre développement Surnaturel.

II

Un jour, est-il raconté dans le Saint Évangile, après avoir rassasié avec cinq pains une multitude de peuple qui l'avait suivi, Notre Seigneur dit à ceux qui l'entouraient ces paroles : *Je suis le pain de vie, vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Je suis le Pain descendu du Ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui est descendu du Ciel; si quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde* (1).

Quelques semaines après, Notre Seigneur est réuni avec ses disciples, dans cette salle à laquelle le respect des siècles a imposé le nom de Cénacle. Il vient d'apprendre à ces mêmes dis-

(1) Joan., xli, 50 et seq.

ciples qu'il va mourir et il leur fait ses dernières communications. Descendant même au-dessous de son autorité à leur endroit, il leur a lavé les pieds, et maintenant il est à table avec eux. Tout à coup il se lève et, prenant du pain, il le rompt et le leur présente, disant : *Prenez et mangez : ceci est mon corps*. De même, ayant pris du vin et l'ayant béni, il le leur présente en disant : *Prenez et buvez tous, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera (1) répandu pour tous*.

Quel est le sens de ces deux scènes dont l'Évangile nous rappelle le souvenir ? Quelle en est la portée ?

L'Église y voit, d'une part, la promesse faite par Jésus-Christ qu'un jour il deviendrait réellement la nourriture de l'homme et, de l'autre, la réalisation de cette promesse : en un mot, elle y voit le fondement de cette croyance que Notre Seigneur s'est donné à nous comme nourriture.

Oui, c'est bien là la conviction de l'Église ; elle dit comme saint Paul : « Ce que je vous ai annoncé, je l'ai reçu du Seigneur qui, la veille de sa mort, prit du pain, le bénit, le rompit... »

Aussi, quand une âme chrétienne se prosterne aux pieds du sanctuaire, quand elle y vient, non

(1) Luc., xxii, 20 et 21.

seulement pour contempler son Dieu de plus près, mais pour le recevoir, désireuse de dire : « Dieu est à moi, je l'ai reçu ! » elle ne la repousse pas, mais elle lui ouvre le tabernacle où il est contenu et elle lui dit : « O âme, vous avez faim et vous voulez être rassasiée, et vous venez chercher ici le pain qui nourrit, ah ! vous ne vous trompiez pas, mangez donc et soyez fortifiée, car la chair de Jésus-Christ est vraiment une nourriture et son sang un breuvage. Et comme il nous avait promis, un jour, d'accomplir cette merveille, il a tenu sa parole en se donnant en effet lui-même. » L'Église croit donc que Notre Seigneur s'est vraiment donné à nous, et elle le croit sur la foi de ces deux scènes. Eh bien ! ne cède-t-elle pas ici à une foi aveugle et trop confiante ? Non, et on s'en convainc facilement quand on étudie les circonstances de cette promesse, et de cette institution.

Quand est-ce que Notre Seigneur prononce ces paroles étranges : « ma chair est vraiment une nourriture et mon sang un breuvage (1) ? » Est-ce à un moment ordinaire de sa vie ? Alors même qu'il en eût été ainsi, elles sont si explicites qu'on ne saurait douter de leur sens ; mais c'est à un moment symbolique, car c'est à l'heure où, par la multiplication

(1) Joân., LIV, 55-56.

des pains, il vient de disposer ses auditeurs à la foi de ce qu'il va leur révéler. Or, qu'était-il nécessaire de leur dire : *cette merveille, Dieu l'a faite afin que vous croyiez*, si l'objet à leur proposer n'était plus difficile encore à accepter ? Et comment le fait-il ? Est-ce avec les apparences d'une métaphore ? Il y avait une nourriture mystérieuse dont les Juifs gardaient le souvenir, c'était la manne apportée par les anges, donnée merveilleusement, conservée merveilleusement. Certes, Notre Seigneur, parlant à ses disciples, montre le respect qu'il a pour cette nourriture envoyée du ciel. Il leur déclare toutefois que le pain qu'il leur promet est supérieur à la manne, et que ce pain, c'est sa chair. Pouvait-il y avoir là autre chose qu'une révélation sérieuse ? Aussi les Capharnaïtes ne s'y trompent pas, et ils s'écrient : *Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger* (1) ? Mais Notre Seigneur ne s'étonne pas, et il insiste : *En vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous* (2) ; et répondant à leurs objections : Ah ! vous vous étonnez que je vous donne ma chair ; que sera-ce donc quand vous

(1) Joan., LIV, 55-56.

(2) Joan., LIV, 55 56.

verrez le Fils de l'homme venant dans sa gloire sur les nuages du ciel?

Sans doute, il ajoute ensuite : *La chair ne sert de rien, c'est l'Esprit qui vivifie*; mais il veut par là nous enseigner les dispositions avec lesquelles nous devons nous approcher de cette chair qui est esprit et vie, et nullement atténuer l'étendue de sa parole. Tout cela n'est-ce pas la clarté même, et comment ne pas voir, là, la promesse d'une nourriture miraculeuse?

Quand il s'agit de l'Institution, même clarté : *Prenez et mangez, dit-il, ceci est mon corps; prenez et buvez, ceci est mon sang*. Il va mourir... et il affirme qu'en mourant il laisse son corps et qu'il donne son sang, et il ordonne de manger ce corps, de boire ce sang en mémoire de lui. Et il n'y aurait pas là son corps pour qu'on le mange et son sang pour qu'on le boive? Y a-t-on pensé? Ces paroles de Notre Seigneur ont la portée d'un testament. Or, quoi de plus précis que le texte d'un testament? — Un testament c'est l'expression de la dernière volonté de l'homme et il y met tout ce qu'il est, il y met surtout comme la marque du caractère de sa personne. Il sait, le testateur, que chacune de ses paroles sera jugée, pesée, étudiée. Si donc ici Jésus-Christ affirme qu'en partant il se laisse comme nourriture, comment ne serait-il pas nourriture,

et comment pourrait-on ne voir là qu'une métaphore, une forme de langage ? Oui, il faut confesser qu'il s'est donné à nous pour être notre nourriture. Aussi bien, s'il en était autrement, pourquoi, demeurant parminous, aurait-il pris du pain et du vin pour cacher sa présence en la manifestant ? D'une manière générale, il lui a plu d'indiquer l'opération latente de sa grâce par l'efficacité correspondante des éléments employés pour la produire. C'est ainsi qu'il se sert de l'eau qui lave, pour indiquer la régénération; de l'huile qui fortifie, pour signifier la confirmation dans sa grâce; de la parole qui crée, pour produire la résurrection des âmes ; de l'humiliation qui abaisse pour affirmer leur réparation. Comment donc, en choisissant du pain et du vin comme symboles de sa présence, ne signifierait-il pas qu'il nourrit nos âmes, qu'il s'unit efficacement à elles, comme le pain nourrit notre corps et s'assimile à lui. Aussi je ne m'étonne pas si saint Augustin s'écrie : *Ah ! Seigneur si je me trompe, c'est vous-même qui m'avez trompé !* — Vous nous avez trompés par la précision de vos paroles et le choix des éléments sous l'apparence desquels vous avez voulu vous dissimuler.

Mais non, nous ne nous trompons pas ; l'analogie même des lois naturelles que nous avons évoquées et l'appui des faits historiques confir-

ment l'un et l'autre cette vérité que Dieu s'est fait notre nourriture.

Et maintenant qu'aurais-je besoin d'insister sur cette proposition qui résume toute la pensée de ce chapitre : *qu'il faut communier à Jésus-Christ* pour lui être agréable ! Oui, nous pouvons dire avec confiance comme l'Église : *Vous nous avez donné un pain descendu du Ciel, un pain qui contient toutes sortes de délices. Si Dieu en naissant s'est fait notre compagnon, à la Cène il s'est fait notre nourriture; en mourant il s'est donné comme notre caution et au ciel il sera notre récompense. Dieu, plein de miséricorde et de justice, a résumé toutes ses merveilles en une seule, il s'est donné comme nourriture à ceux qui le craignent.* Cette exhortation, n'est-ce pas celle qui se déduit de tout ce que nous avons dit dans ce chapitre ? Oui, il faut communier à Notre Seigneur, au moins de temps en temps, il faut lui demander la Grâce cachée sous le pain et sous le vin. C'était encore la parole de saint Augustin : « Je vous prie, » disait-il à ses chers disciples de Carthage, « d'avoir souvent présentes à l'esprit et de dire plus souvent encore par vos actes cette parole : *Ceci est mon corps.* Eh bien au nom de cette économie, disons donc cette même parole : *Ceci est mon corps*; disons la, non pas simplement

pour admirer la bonté de Dieu, mais pour nous approcher de ce corps sacré et y puiser la source d'une vie nouvelle ! Entendons, en un mot, ces paroles de Notre Seigneur : *ma chair est une nourriture et mon sang est un breuvage. Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.* Si nous voulons vivre, mangeons ce pain non seulement à l'heure obligatoire, mais mangeons-le au moins quelquefois dans l'année, je dirais volontiers, souvent ; car pourrions-nous croire que ce pain choisi par Notre Seigneur ne nous indique pas le désir d'une manducation fréquente ? Mais enfin, goûtons-le quelquefois. Si nous n'y goûtons pas, nous languirons, nous périrons même ; si nous le mangeons, nous vivrons et nous nous acheminerons vers cet Horeb de l'avenir où l'on voit ce que l'on a cru, où l'on possède ce que l'on a espéré.

CHAPITRE TREIZIÈME

Du rôle de la Grâce dans la Société invisible des Ames

Ce que nous avons dit jusqu'ici de la Grâce ou de la Vie Surnaturelle réalisée en nous dès ici bas peut se résumer en quelques mots.

La raison d'être de cette Vie Surnaturelle en nous se trouve dans ce fait qu'il a plu à Dieu de nous appeler à vivre, dans l'avenir, de sa propre vie.

Il fallait donc que, dès ici-bas, nous fussions établis dans une sorte de proportion avec la gloire de l'éternité.

La source de cette vie, c'est Jésus-Christ. Il en est à la fois la cause efficiente et méritoire. Dieu et homme, apte, dès lors, à devenir notre chef, il l'est devenu en effet en acceptant de satisfaire à la justice de son Père irrité contre le péché d'Adam, et en réalisant ce dessein Divin par sa mort sur la croix. — Il est la tête de l'Humanité régénérée.

La cause morale de cette vie, c'est notre adhésion à la mission du Christ par la Foi en sa Divine rédemption, la Soumission entière à sa parole révélatrice et législatrice, l'Imploration du secours nécessaire qui est en lui.

La cause ministérielle de cette Vie, c'est le Prêtre catholique qui communique la vérité, indique dans la loi le chemin qui conduit au salut et répand la vie à tous les degrés.

La cause instrumentale de cette vie, ce sont les Sacrements qui la versent en nous, la confirment, la réparent, la consomment et perpétuent dans l'Église les forces qui sauvent et les enfants qui sont sauvés.

Quand une âme se soustrait à l'action du Christ Sauveur, en refusant la Foi en sa mission, à sa parole ou à son autorité ; quand elle décline l'intermédiaire du Sacerdoce Catholique ou du Sacrement, elle cesse d'être unie au cep Divin d'où se répand dans les branches la sève surnaturelle. Elle meurt à la Grâce et elle demeure dans la mort, aussi longtemps qu'elle n'a pas désavoué sa déviation.

Avant de méditer sur la sanction qui s'exerce sur nous dans l'Ordre Surnaturel, suivant que nous demeurons fidèles jusqu'à la fin à l'ensemble des devoirs qu'il nous impose ou que nous perséverons dans l'opposition avec ces devoirs, il

nous faut étudier la question de la permanence de la Grâce dans le monde Surnaturel des âmes, et voir comment elle y existe, quelle action elle y exerce; en un mot, quelle est la fonction qu'elle y remplit. Nous trouverons dans cet examen l'occasion de constater l'existence d'un nouveau devoir à accomplir.

I

Et d'abord, constatons qu'il existe tout un monde d'âmes aimées de Dieu, inconnu aux hommes, mais connu par Lui.

Quand on jette les yeux sur les sociétés humaines, on ne tarde pas à y rencontrer une Société à part, extérieure et visible comme elles, mais qui repose sur d'autres fondements que les intérêts qui rapprochent les hommes. Depuis que, il y a dix-huit siècles, Jésus-Christ est venu parmi nous, depuis qu'il a établi une nouvelle autorité pour le continuer et qu'il a prescrit les formes spéciales d'un culte nouveau, cette Société a pris naissance dans le monde. Depuis cette heure, des hommes éloignés les uns des autres, étrangers les uns aux autres, séparés par leurs traditions, leur langage et leurs mœurs, des hommes se sont rencontrés dans la profession

de la même foi et, malgré toutes ces différences profondes, ont courbé la tête et fléchi le genou dans la même soumission à la même autorité, dans l'humble acceptation des mêmes pratiques, dans les adorations uniformes d'un même culte et, par cette soumission unanime, par cette acceptation des mêmes pratiques et du même culte, ont formé cette Société qui s'appelle l'Église Catholique.

Pour nous, Chrétiens, cette société, qui aujourd'hui couvre le monde, qui apparaît partout, de quelque côté qu'on jette les yeux, qui vit non pas cachée et dans l'ombre, mais dans la lumière, et d'une vie forte et victorieuse, cette Société des hommes qui adhèrent à la même foi et participent aux mêmes sacrements et obéissent à la même autorité, c'est la Société fondée par Dieu dans le monde, la Société de ceux qui ont reçu ici-bas le signe public et manifeste d'un amour spécial, qui jouissent du bonheur d'avoir été jetés dans le moule glorieux que Dieu lui-même a apporté au monde.

Mais, si belle et si grande qu'elle soit, cette société comprend-elle toutes les âmes agréables à Dieu? Non, et alors même qu'elle est comme le lien prédestiné de toutes ces âmes, elle n'en contient qu'une part,—la portion heureuse qui a obtenu de posséder les conditions nor-

males de la vie de la Grâce. Aussi bien cette Société ne date que de dix-huit siècles. Or peut-on dire que Dieu ne compte dans le monde que depuis ce temps des âmes qu'il aime et dont il est aimé ? Est-ce que, depuis l'origine de l'homme et malgré ses malheurs, l'amour de Dieu n'aurait pas existé dans les âmes ? Évidemment il n'en saurait être ainsi, et le châtement qui frappa nos premiers parents contenait pour eux et pour leur race la promesse du pardon. Il faut donc dire que, sur cette terre que nous habitons, la Société formée par l'union des esprits et des corps au sein de l'église visible s'est pré-existée à elle-même dans une Société invisible, comme elle déborde aujourd'hui encore sur bien des âmes qui ne lui appartiennent pas par la communion extérieure.

Oui, sur cette terre que nous habitons, il y a une Société plus intime que la Société formée par l'union des esprits ou des corps dans le sein de l'Église visible ; et l'Église totale ne date pas de dix-huit siècles : elle est aussi ancienne que le genre humain. Elle ne connaît pas les limites des races, des nations ou des territoires, mais elle est large comme l'univers. Invisible aux curiosités du regard mortel, Dieu la connaît, il la voit, il l'aime... elle est ici-bas la Société de ses enfants ! Si son histoire ne s'é-

crit pas sur la terre, elle est écrite dans le Ciel et les pages qui s'en tracent chaque jour en préparent la glorieuse consommation dans l'avenir. D'elle mieux encore que du corps de l'Église visible, on peut dire qu'elle ne connaît ni Juif, ni Grec, ni Romain, ni Barbare, ni Scythe, ni Persan, ni étranger, ni esclave ! Elle étend ses deux bras jusqu'aux extrémités de la terre pour unir les peuples qui en couvrent la surface et s'agrandir de leur libre adhésion. Depuis le berceau du monde elle n'a jamais cessé d'exister. Au premier jour elle a pris naissance avec l'homme et, depuis, se perpétuant de siècle en siècle, elle s'en est allée sur tous les rivages habités. Les Patriarches, les Prophètes et l'armée inconnue des âmes fidèles à Dieu lui ont appartenu, et elle n'aura d'autre fin que celle du monde lui-même, car le jour qui terminera la durée de son existence la trouvera debout et triomphante !

Et qu'on ne croie pas que l'existence de cette société soit une illusion. Est-ce que l'Église catholique elle-même ne la reconnaît pas ? Est-ce qu'elle ne proclame pas que, en dehors de ceux qui sont rangés sous son obéissance et introduits dans ses rangs, il en est d'autres qui lui appartiennent dans le mystère, qui sont non pas de son corps mais de son âme, qui n'ont pas été

lavés dans l'eau mais dans le Baptême non moins purifiant de l'amour et du feu ? Est-ce qu'elle ne nous dit pas que, comme la création n'est pas tout entière dans les apparitions visibles, mais encore dans les réalités impalpables, ainsi cette autre création de l'Église n'est pas tout entière dans ce qui se voit, mais a aussi ses ombres, impénétrables aux faibles regards de l'homme, mais pénétrables à ceux du Dieu Tout-Puissant qui les a faites.

Aussi bien, n'est-ce pas justice ? Serait-il possible que Dieu restreignît aux limites du temple extérieur de l'Église les ressources de l'homme pour atteindre sa destinée ? Serait-il possible qu'il exclût à jamais de l'espérance en la gloire ceux que les circonstances auraient exclus de la connaissance de cette forme plus haute de son amour et de sa Loi ? Ah ! j'en jure par la bonté de Dieu qui nous a créés : Non, il n'en est pas ainsi ! « La porte par où l'on entre dans la Cité
« de Dieu est plus haute et plus large, et ce ne
« peut être que par sa faute que l'homme n'ar-
« rivera pas à Dieu. Quel qu'il soit et où qu'il
« soit, perdu dans les confins de l'état sauvage,
« dans les déserts dévorants de l'Équateur ou
« dans les forêts glacées des Pôles, il est le fils
« de Dieu. Dieu l'appelle et lui tend les bras, et
« si l'homme manque au rendez-vous qu'il lui

« fait, c'est lui qu'il faudra accuser et non pas « Dieu. » (*P. Lacordaire.*)

C'est à cette lumière qu'il faut comprendre le sens de cette maxime : « Hors de l'Église, point de salut ! » Ah ! il est vrai, l'Église croit que ceux qui, pouvant la connaître, ne le veulent pas sont coupables, parce qu'elle est la voie normale de la vérité et de l'amour. Il est vrai, elle proclame que ceux qui, sans atteindre à l'exercice de leur liberté, sont privés des secours surnaturels, n'arrivent pas à ce bonheur de la Vie Surnaturelle dans l'avenir ; elle déclare que ceux qui la connaissent sans la suivre sont également coupables. Mais a-t-elle jamais professé que ceux qui, dans la possession de leur liberté, ne peuvent pas la connaître, et voudraient pourtant adhérer à la plénitude des révélations divines, que ceux-là sont perdus pour jamais?... L'Église ne le croit pas, elle aime mieux supposer que Dieu fera un miracle plutôt que de laisser périr des âmes bien disposées dans l'ordre de la perfection morale. Nous pouvons donc nous écrier avec un cœur pénétré de la bonté comme de la justice de Dieu : O Père des âmes ! O Dieu qui nous avez créés, non, vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait ! Vous n'avez prédestiné personne à la ruine, votre cœur est grand comme votre puissance, et votre Église

comme le monde, parce que votre Église totale repose sur l'amour dont tout être porte l'appel et la semence dans son cœur, sous la bénédiction qui lui vient de vos dons. Que notre voix s'élève et qu'elle s'écrie que vous aimez les âmes, toutes les âmes, et que celles-là seules échapperont à votre amour qui voudront en méconnaître les avances !

Il y a donc des âmes qui, sans se connaître, vivent dans un commerce intime. Ces âmes forment dans le monde une société perpétuelle et universelle. Or, de cette société je dis que le lien créateur c'est la Grâce, c'est la Vie Supernaturelle.

II

Quelle est la nature de cette société mystérieuse des âmes qui vivent de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ ? Saint Paul nous le dit en ces mots : Nous ne formons tous qu'un seul corps. — *Multi unum corpus sumus*. De même que les membres divers d'un même corps matériel entrent, parties vivantes, dans l'unité de ce corps ; de même nous, nous entrons, membres vivants, dans la composition d'un même corps mystique. Entre nous, membres séparés, il y a

une union semblable à celle qui relie entre elles les parties distinctes d'un même corps. Ce qu'est un membre à un membre, nous le sommes à la société universelle à laquelle nous appartenons. Or, quelle union que celle des membres dans l'unité d'un même corps ! Certes, il est ici bas des Sociétés à des degrés bien divers, mais en est-il de plus étroite que celle-là et ne peut-on pas dire qu'elle atteint jusqu'aux dernières limites qui confinent à l'unité ? Par elle, les membres vivent dans une mutuelle dépendance, ils sont constitués sous le même principe d'impulsion, ils appartiennent à la même personne humaine ; par elle, ils sont liés dans une solidarité surprenante, associés aux mêmes actes et participent aux mêmes résultats. Par elle, les devoirs comme les honneurs leur sont communs et, par elle enfin, ils seront, jusqu'au dernier jour de leur union terrestre, multiples, sans cesser d'être un.

Or, toute unité a un lien qui relie ses membres entre eux. C'est ainsi que nous sommes hommes, parce que nous possédons la même nature humaine ; c'est ainsi que nous sommes frères, parce que le même sang coule dans nos veines ; que nous sommes concitoyens parce que la même autorité nous dirige vers le même but, par les mêmes moyens. Toute construction a un ciment, tout corps a une âme qui crée sa vie

et anime tous ses membres. Quel est donc le lien créateur de cette humanité surnaturelle, l'âme de ce corps qui est la société surnaturelle, si ce n'est la Grâce sanctifiante ?

Quand Jésus-Christ eut terminé par son Ascension glorieuse la série des mystères qui avaient opéré notre rédemption, les disciples, pour obéir au commandement qu'il leur avait fait, se retirèrent à Jérusalem, dans cette chambre élevée et spacieuse que la tradition connaît sous le nom de Cénacle. Là, dans la prière et le silence, en face des souvenirs que suscitaient dans leurs âmes les scènes merveilleuses auxquelles ils avaient assisté, ils attendaient l'heure de la promesse. Le dixième jour, au matin, un grand bruit se fit entendre, comme celui d'un vent impétueux qui venait du Ciel ; il remplit toute la maison, et des langues de feu s'arrêtèrent sur la tête de chaque disciple, et ils furent tous remplis du Saint Esprit.

Ce jour-là, l'Église visible était fondée, elle était constituée dans la plénitude de sa vie ; car jusqu'alors les éléments de l'Église existaient, mais n'avaient pas encore reçu le Baptême visible de l'unité. Ils étaient comme les ossements rapprochés dans la vision d'Ézéchiël, le souffle de la vie n'était pas tombé sur eux, ils n'avaient pas reçu leur lien suprême. Mais ce jour-là, la même

âme commençait à animer ces membres, et l'Esprit Saint, en se répandant sur eux, devenait le principe vivant de la Société Surnaturelle.

Ce qui s'est passé au jour de la fondation, visible de l'Église catholique, c'est aussi ce qui se passe toutes les fois que la Grâce est répandue dans une âme. Ce jour-là, cette âme est incorporée à la grande unité spirituelle des âmes; elle appartient à ce grand corps mystique de l'humanité Surnaturelle. Du haut du ciel, Dieu la reconnaît pour sa fille et ressent à son endroit la tendresse d'un père pour son enfant. Et, en effet, la Grâce est un principe, car c'est une vie communiquée à tous, de sorte que la Grâce que possède celui-ci est celle que possède celui-là. Elle est une sorte de cause informante commune qui, de tous ces éléments épars au sein de l'espace et du temps, fait une grande et merveilleuse unité. C'est un souffle supérieur qui nous anime, c'est le souffle puissant d'Élisée répandu sur la face de l'enfant étendu mort à ses pieds, qui le fait tressaillir sous l'action de la vie recouvrée.

Et voilà la réalisation de cette unité appelée par la parole de Notre Seigneur. « Mon Père, qu'ils soient un, comme vous et moi nous sommes un ! — *Pater unum sint sicut ego et tu. unum sumus !* » Encore une fois nous sommes hommes, parce que tous nous possé-

dans la même nature humaine, nous sommes frères dans l'ordre naturel parce que le même sang coule dans nos veines, mais nous sommes frères dans l'ordre surnaturel, parce que nous avons la même vie surnaturelle ! Oui, comme mon âme anime mon corps et, dans mon corps, les divers membres qui le composent, ainsi la grâce, tout entière à l'un et tout entière à l'autre, et non pas divisée, donne à tous l'effusion de la même vie dans la plus merveilleuse unité.

Saluons cette grande unité produite par la grâce, car vraiment elle réalise la plus splendide image de la vie Divine. Quelle unité que celle qui existe entre le Père, le Fils et le Saint Esprit ! Ils ont la même nature, quoiqu'ils soient trois personnes. Ainsi, de nous on peut dire en vérité que nous possédons, d'une certaine manière, cette même nature Divine dans la multiplicité de nos personnes humaines ! Saluons ce mystère et inclinons-nous sous ces bénédictions qui nous apportent les prémices de l'éternelle union !

III

C'est la loi que toute grande vérité doctrinale entraîne après soi des conséquences morales — un devoir. Nous venons d'entendre les enseignements d'une grande doctrine, quel en sera donc

le résultat pratique, quel devoir apporte-t-elle après elle ?

A examiner quelle conséquence les âmes vraiment chrétiennes ont tirée dans tous les siècles de cet enseignement de l'unité dans la grâce, on voit qu'elles ont conclu à l'affection fraternelle, à l'amour mutuel.

A peine s'est-il révélé au monde que, compris et réalisé dans ses applications pratiques, il amène de nouveaux rapports des hommes entre eux. Jusque-là, l'esclavage semblait être la loi qui gouvernait les relations du fort et du faible, du petit et du puissant, de celui qui possédait et de celui qui ne possédait pas. — L'idée en devient d'abord odieuse et, peu à peu, l'institution tend à disparaître. Dans sa lettre à Philémon, saint Paul pose l'égalité comme le fondement des rapports qui doivent exister entre les hommes. Bientôt, sous l'influence d'une bénédiction commune, les rapports s'adoucissent ; non seulement la justice mais la bienveillance prend possession du cœur de l'homme, et l'on voit se produire, éclater dans le monde, ce que l'on a appelé, à bon droit, la charité de la fraternité. L'aumône en est la première forme, — l'aumône élevée presque jusqu'à l'honneur d'un ministère sacré ; la douceur des procédés envers tous mêle le mouvement du cœur à l'assistance matérielle, jus-

qu'à ce que l'ordre social consacre ce que les mœurs ont commencé. Et ainsi, sous l'influence chrétienne, l'amour de l'homme pour l'homme ira s'affirmant et se développant ; il prendra dans les habitudes une telle puissance qu'il survivra même aux causes qui l'ont produite, à la foi et à l'amour du Christ Rédempteur et Sauveur.

Et c'est bien cette doctrine qui a produit ces résultats. Sans doute, Jésus-Christ avait révélé, affirmé la communauté d'origine, de fin, de devoirs, qui existe entre tous les hommes ; sans doute, il avait donné à la Charité mutuelle ces bases que la raison reconnaît et proclame, mais il avait surtout manifesté l'union surnaturelle qui se produit entre tous par la Grâce ; il avait surtout proclamé comme un dogme la substitution de Lui-même au pauvre, au petit, au misérable. Comment donc les membres d'un même corps n'auraient-ils pas aimé le principe de leur unité ? Comment tous n'auraient-ils pas aimé Jésus-Christ dans cette apparition extérieure de Lui-même ? Et voilà aussi le devoir qui s'impose encore présentement à tous, et voilà aussi le fondement de cette exhortation de saint Jean : *Diligamus nos invicem* (1). — *Aimons-nous les uns les autres*, ou de cet encouragement de l'apôtre : *In fraternitatis amore invicem dili-*

(1) I Joan., iv, 7.

gite (1) ! Chérissez-vous mutuellement dans la charité de la fraternité !

Et si vous me demandez comment nous réaliserons ce devoir, je vous dirai : par l'assistance, par la prière, par l'édification, par le support mutuel.

Il y a des pauvres parmi nous, il faut les aider ; et si nous le faisons en versant sur eux l'aumône de la charité matérielle, nous le ferons mieux encore en répandant, dans leurs cœurs meurtris, la parole de la consolation et de la tendresse.

Il y a des faibles, il faut les supporter, et nous le ferons, quand, inspirant notre charité des leçons du Sauveur, nous nous rappellerons l'admirable magnanimité et l'invincible douceur qu'il a réalisées sous nos yeux. *Supportantes invicem* (2). Supportons-nous les uns les autres pour l'amour du grand Bienfaiteur venu à nous pour nous soulager tous !

Il y a des coupables, il faut prier pour eux. La loi de solidarité qui pèse sur nous nous fera comprendre la justice de ce devoir en nous permettant d'espérer que notre intercession, féconde en résultats, préparera pour les âmes comme une bénédiction de justice et de paix !

(1) I Petr., I, 22.

(2) Eph., IV, 2.

Il y a des justes, enfin, et il faut les édifier. Notre lumière ne doit pas rester sous le boisseau, et nos œuvres doivent rendre gloire à Dieu, à la face de ceux qui en sont les témoins!

Ainsi notre charité trouvera-t-elle dans la grâce la raison des services qu'on en réclame au nom de Dieu. Ainsi voudra-t-elle être universelle et permanente, active et surnaturelle. Qui pourrait-elle exclure de sa bienveillance quand tous sont les membres vivants du Christ mort pour tous : *Vos estis membra Christi et membra de membro* (1)! Comment ne durerait-elle pas toujours, quand elle procède de Celui qui a aimé le premier et ne se lasse jamais dans sa tendresse? Comment ne voudrait-elle pas aller à l'éternité, quand elle en procède comme de l'origine qui la consacre et la divinise, et comment, enfin, ne serait-elle pas active et généreuse, puisque ce sont les œuvres qui rendent efficaces les bons désirs et les résolutions magnanimes?

Elle débordera même les limites du temple extérieur et voudra saluer en tous, si ce n'est l'actuelle union au chef du corps mystique, au moins une aptitude qui se réalisera peut-être un jour, sous les regards de Dieu durant l'exil, pour se couronner dans l'éternité.

Bien des causes peuvent parfois arrêter les

(1) I. Cor., xii.

élans ou les manifestations de cette charité, aucune pourrait-elle en éteindre la flamme extérieure? Allumée au foyer du Calvaire, avivée aux sources intarissables d'amour qui s'épanchent en nous, aucune force ne saurait justement l'amortir ou l'étouffer. Gardons-la donc toujours ardente, comme l'apôtre, en son cœur. Rien ne pouvait le séparer de la charité du Christ, rien ne pouvait non plus le séparer de l'amour de ses frères. Les périls qu'il avait courus, les disgrâces qu'ils avaient subies, la trahison de ceux qu'il avait aimés, comme les résistances de ceux qu'il cherchait pour Dieu, les pièges mêmes tendus sous ses pas : rien ne modérait sa généreuse ardeur ; et, comptant pour rien les œuvres qu'il avait multipliées pour les âmes, il s'étudiait à de nouvelles conquêtes qui témoignaient de son invincible amour. Et ainsi, de péril en péril, de conquête en conquête, pouvait-il, aux jours suprêmes qui préparent la dissolution, chanter la victoire d'un amour fort comme la mort!...

Voilà un grand modèle : puissions-nous l'imiter! Puissions-nous, nous aussi, comme ce grand Apôtre, faire de l'amour de Jésus-Christ et de celui des hommes un seul amour, un seul sentiment qui commence dans les ombres du temps, la vie sainte et ardente de la félicité éternelle!

CHAPITRE QUATORZIÈME

La Vie surnaturelle et l'Éternité des peines

L'idée qui domine toute l'économie de l'Ordre Surnaturel, c'est la vocation de l'homme à la Béatitude et à la Perfection, dans l'éternelle possession de Dieu. Dieu, nous l'avons dit, a fait à l'homme cette gloire, de l'appeler au partage de sa propre vie, au bonheur ineffable de le voir et de l'aimer comme il se voit et comme il s'aime lui-même.

Mais, parce que l'homme est libre, parce qu'il peut disposer en maître de lui-même, cette vocation ne doit point être une vocation nécessaire, il faut qu'elle soit acceptée par la volonté de l'homme et qu'elle trouve dans cette acceptation les conditions d'une récompense justement méritée. Une question se présente donc ici d'elle-même. Tous n'ont pas la docilité que Dieu requiert, tous n'acceptent pas les conditions de bonheur qui leur sont imposées; que devient

donc celui qui se détourne de l'obéissance nécessaire pour atteindre sa fin ? Qu'advient-il de celui qui meurt dans une volonté contraire à la volonté de Dieu ? Parvient-il enfin à déjouer, en quelque sorte, les desseins de la bonté de Dieu, ou bien, est-ce finalement Dieu qui triomphe de son indocilité ? En un mot, existe-t-il, dans l'Ordre Surnaturel, une sanction au gouvernement de sa Providence ? Un châtiment a-t-il été créé par la Justice pour punir ceux qui se dérobent à la Bonté ? et s'il existe, par delà la tombe, quelle en est la durée ? Est-il temporaire où doit-il être éternel ? Telle est la double question dont l'examen fera l'objet de ce chapitre.

I

Écoutons, sur ce point, la doctrine catholique. Il y a, au gouvernement de la Providence, une sanction, nous dit-elle, et cette sanction est terrible, car il est terrible de tomber aux mains du Dieu vivant. Quiconque refuse à Dieu l'hommage des pensées et des actes qu'il exige, quiconque se sépare de Dieu par la désobéissance, et meurt dans cet état d'opposition de sa volonté avec la volonté de Dieu, celui-là n'atteint pas la fin à laquelle Dieu nous a prédestinés. Dieu se sépare de lui.

L'homme n'a pas voulu de sa fin, sa fin lui échappe, Dieu retire à lui, avec sa miséricorde, la source des biens qu'il lui avait promis, et alors, sous le coup de cette réprobation, l'homme encourt le châtement d'une éternelle séparation, dans un éternel supplice. Au lieu d'une béatitude éternelle, c'est un éternel malheur qui l'attend; au lieu d'une perfection éternelle, un éternel opprobre. *Ibunt hi in supplicium æternum.*

Telle est, en deux mots, la grande et solennelle affirmation de l'Église catholique, affirmation constante, unanime et séculaire qui est, avec le dogme de l'éternelle félicité de l'homme, la clef de voûte de tout son enseignement.

C'est de cette affirmation qu'il faut montrer que, reposant d'ailleurs sur la parole de Notre Seigneur, elle répond seule aux exigences de la sainteté de Dieu en regard de l'âme du coupable qui persévère dans le mal jusqu'à la fin de sa vie.

Établissons d'abord qu'il est nécessaire que les contempteurs de la loi de Dieu soient punis après cette vie.

Qu'il doive exister pour le mal une punition; que tout mal mérite un châtement par lequel soit vengée la justice de Dieu outragé : on en convient généralement. L'homme porte au-dedans de lui-même une lumière qui l'avertit de la diffé-

rence qui existe entre le bien et le mal, et cette lumière rend témoignage à la nécessité de la peine. Toutefois il n'est pas inutile de rappeler avec quelque détail cette loi de conscience morale.

Qu'est-ce, en effet, que le mal ? A cette question, je réponds par cette autre : Qu'est-ce que le bien ? Le mal n'a pas de nature constitutive ; ainsi que les ténèbres, on le connaît par son contraire. Le mal, c'est la négation, la défection du bien, l'opposition au bien, mais le bien, qu'est-ce ? Qu'est-ce que cette lumière qui, en tombant sur les êtres, les marque comme d'un reflet d'en haut ?

Le premier élément du bien, c'est la liberté.

L'homme a été créé libre, c'est-à-dire, capable d'agir en se portant de lui-même à un objet.

Au lieu que les êtres inférieurs trouvent dans leur nature la loi fatale qui enchaîne leur action, l'homme possède ses voies dans la main de son conseil ; son action, à lui, n'est ni nécessitée, ni aveugle ; maître de lui-même, il en dispose en souverain, il sait d'où il vient et où il va, car il porte au fond de son âme le flambeau qui illumine sa vie, il voit, et c'est parce qu'il voit, qu'il veut, qu'il choisit, qu'il ordonne. C'est de cette lumière intérieure que dérive sa liberté, c'est par elle qu'il obtient cette royauté pacifique, sa plus glorieuse prérogative ici-bas. Mais si l'hom-

me est libre, sa liberté n'est pourtant pas sans contrôle. De même qu'au premier jour Dieu a tracé aux astres la route qu'ils devaient suivre dans les cieux, de même qu'il a mesuré l'orbite dans laquelle ils devaient graviter autour de leur centre, de même aussi il a assigné sa voie à la liberté de l'homme. Dieu est le soleil autour duquel il doit graviter, et c'est de lui qu'il reçoit tout à la fois, la lumière, la chaleur et la vie; et malheur à lui, s'il s'en éloigne, il s'en ira, astre errant, se perdre au loin dans les ténèbres, la confusion et la mort. — Le second terme du Bien, c'est la loi, non pas la loi fatale et nécessitante qui est la condition des êtres inférieurs, mais cette loi illuminatrice qui dirige et qui montre, cette loi qu'on appelle la Loi Morale. La loi morale, c'est-à-dire la volonté de Dieu, libre ou nécessaire manifestée à l'homme dans la lumière intime de la raison, ou dans celle tout extérieure des préceptes positifs. — Telle est la seconde condition du Bien.

Toutes les fois donc que la loi et la liberté se rencontrent sur un même objet, dans des rapports de conformité, toutes les fois qu'il se forme, en un acte, une alliance mystérieuse de ces deux choses, alors il se produit le phénomène que nous nommons le Bien.

Le Bien, dans sa notion complexe, n'est que

la conformité de la volonté humaine à la volonté divine. L'homme sortant de lui-même, par l'exercice de sa liberté, dans un mouvement subordonné à la volonté de Dieu : voilà le Bien.

Il semble que l'homme ne devrait jamais s'écarter de cette heureuse conformité, et que, docile à la voix de Dieu, sa conscience ne dût répondre à son appel que par un fidèle écho... Et pourtant, est-ce là ce qui arrive? Il est trop vrai que le bien n'exerce pas sur bien des âmes le règne d'une conquête pacifique.

Non, il n'en est pas ainsi, et s'il nous était donné de compter les captifs du Bien, peut-être le nombre en serait-il restreint! Si le juste courbe la tête en disant à Dieu : Mon Dieu, me voici, je suis prêt à vous obéir, — le méchant se dresse audacieusement contre lui et il crie : Moi, je ne veux pas servir : *Non serviam*. C'a été, dans les hauteurs des cieux, le signal de la première rébellion, et c'est le cri qui se répercute encore, ici-bas, dans toutes les âmes rebelles : *Non serviam*. Cette rébellion, c'est le mal, c'est la révolte contre Dieu.

D'où vient, à l'homme, l'audace de sa révolte? Il est si juste, et tout à la fois si heureux pour lui d'accepter les ordres que Dieu lui propose! Comment donc peut-il les méconnaître et lui désobéir?

Si l'homme n'était qu'une activité libre, dirigée par une lumière, jamais il ne se détournerait de Dieu. Il s'ouvrirait sans partage aux effusions du Bien, mais il y a autre chose en l'homme que la liberté dans la raison; et qu'y a-t-il donc!

Pour le savoir, j'ouvre une âme et je l'interroge sur les phénomènes dont elle est le théâtre. Dieu a dit par sa loi : *Non concupisces, non furtum facies* (1). Vous ne convoiterez ni ne volerez. Cela est bien simple, Dieu a parlé, la raison est d'accord avec lui, il faut donc lui obéir.

Et pourtant en face de cette défense que de fois l'homme chancelle, hésite, se trouble! Son cœur va lui échapper! Que se passe-t-il donc au fond de son âme? C'est qu'à côté de la voix de Dieu, une autre voix se fait entendre, non plus grave, impartiale, austère comme la première; mais impétueuse et séduisante; et cette voix, elle crie : « Va, prends et jouis, cela t'est bon, tu seras fort, riche, puissant, heureux, et, dans tous les cas, sois libre et sois satisfait. » Cette voix, c'est la voix de la passion, la voix de l'égoïsme, la voix de la chair et du sang qui s'élèvent contre Dieu et le trône glorieux sur lequel il est assis.

(1) Exod., xx.

C'en est assez, ou plutôt c'en est trop; l'homme ne résiste pas; l'intérêt, l'égoïsme l'emportent sur la justice, le désintéressement, le devoir; le Bien est vaincu dans cette âme, c'est le mal qui triomphe, c'est lui qui dicte en tyran ses volontés toutes-puissantes.

Ainsi, voilà le mal, et le voilà avec le secret de sa force. Toujours, à sa base, on trouve comme son principe, une passion : *l'amour de soi inspiré par le désir et l'amour de la jouissance*. L'homme s'aimant aux dépens de Dieu et brûlant à sa propre divinité l'encens usurpé d'un culte sacrilège.

Évidemment, c'est là un désordre et le grand désordre de l'homme, car l'ordre pour tout être, c'est de se conformer à sa loi; du moment qu'il se dérobe à son influence, cet être se constitue dans un état d'hostilité, de rébellion, en un mot, de désordre.

Mais ce désordre qui s'attaque à Dieu, vous sentez bien qu'il ne peut pas triompher, que l'homme ne peut pas impunément se détourner des lois que Dieu a imposées à sa nature, et profaner sa gloire! Eh! quoi? quand toutes choses obéissent à Dieu avec une infaillible fidélité, quand la création tout entière s'élève vers Lui, dans l'harmonie de ses mouvements, comme un concert sans fin; toute sa puissance, toute sa sagesse viendraient-elles se briser contre la résis-

tance d'un atome? Non, cela n'est pas possible. Les ordres du Très-Haut ne passeront pas. *Præceptum posuit et non præteribit*(1); aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre physique, il faut que Dieu ait le dernier mot. Ou le mal n'est qu'un nom sans réalité, ou à toute prévarication il faut un châtiment qui venge l'ordre moral en le sauvegardant.

C'est, en effet, sur la nature même de Dieu que cette nécessité est basée. Dieu a deux noms célèbres, il se nomme la *Vérité*, et il se nomme le *Bien*; en tant qu'il est la *Vérité*, il est à soi-même l'objet de son éternelle connaissance, en tant qu'il est le *Bien*, il est le terme où aboutit l'amour nécessaire qu'il se porte à Lui-même. Se connaître comme *Vérité* suprême, s'aimer comme *Bien* souverain : tels sont les deux actes qui composent la vie intime de Dieu. Or, il est impossible que Dieu s'aime Lui-même comme *Bien*, sans détester ce qui lui est contraire, le mal, par conséquent. — Cette aversion du mal forme en Dieu le point de vue de la justice. C'est parce qu'il est le *Bien* que Dieu est juste. La justice, c'est le *Bien* se défendant contre toute insolente agression.

Or, de cette notion découle, par une conséquence naturelle, la nécessité du châtiment et

(1) Psal., cXLVII, 6.

de l'expiation. Il n'en est pas de Dieu comme de l'homme. L'amour de l'homme, aussi bien que sa pensée, est souvent stérile; plus d'une fois il expire dans l'impuissance, en face de la réalité; mais il n'en est pas ainsi de Dieu. Si Dieu aime le Bien, s'il hait le mal, cet amour et cette haine sont nécessairement efficaces, et c'est pourquoi ils doivent produire, dans les choses, un contre-coup qui les manifeste aux yeux de tous; il faut qu'on sache, aux coups qu'il porte, combien Dieu a horreur du mal et de tout ce qui s'en fait le complice.

Si infime que soit dans l'âme humaine l'amour sacré du Bien, la nécessité de cette loi y est gravée; ses actes les plus solennels sont là pour l'attester.

Quand un homme est descendu au-dessous de lui-même, dans un crime qui le rend coupable devant la société publique, que fait celle-ci? Elle s'empare de cet homme, elle lui arrache sa liberté ou sa vie, et elle l'envoie dans ses prisons ou sur ses échafauds, expier l'abus qu'il en a fait. Tous les peuples ont reconnu dans ces répressions sévères l'exercice d'un pouvoir légitime, une des bases conservatrices, non pas seulement de l'ordre social, mais de l'ordre moral. C'est qu'en effet il y a là tout à la fois l'image et l'application d'une justice plus haute; en

l'acceptant, que dis-je? en la réclamant, les peuples n'ont fait que proclamer le principe dans la conséquence; derrière l'homme, ils ont vu Dieu; derrière la justice du temps, celle de l'éternité.

Donc, il est juste que tout mal ait sa punition. C'est une loi attestée par l'expérience, et exigée par la nature même de Dieu. Or, peut-on dire que le mal ait son châtement sur la terre? Qui l'oserait? Je le sais, on a voulu voir, pour un temps, dans les souffrances et les remords, des peines qui suffisent à satisfaire la justice de Dieu. On a dit : Vous exigez des peines, mais les peines sont subies dès cette vie, et l'âme de l'homme est le théâtre de la justice. Il a été un temps où on osait professer cette doctrine; mais, grâce à Dieu, nous n'en sommes plus là.

Aujourd'hui, on croit et on convient qu'il doit exister des peines qui vengent Dieu des outrages faits par l'homme contre lui, on croit que ces peines doivent être réparties avec égalité et s'appliquer à tout mal moral. On convient que les remords de la conscience sont insuffisants à cette fin, et que, s'ils étaient le seul châtement infligé par Dieu au mal, ils laisseraient planer sur sa justice des doutes insolubles et des ombres terribles. Et c'est pourquoi on confesse qu'il doit y avoir, après cette vie, des peines

qui rétablissent la justice méconnue. Prenons acte de cette confession, en abordant la question de l'éternité des peines.

II

Ainsi, il y a, après cette vie, des peines qui vengent l'ordre moral; il y a des châtiments qui rétablissent la justice lésée par la rébellion de l'homme. Eh bien! dans notre état, tel que Dieu l'a constitué, il faut confesser que ces peines sont éternelles pour ceux qui meurent en dehors de l'acceptation de la loi morale et du Bien surnaturel proposé et reconnu. C'est en ces termes que se pose la question des peines éternelles, c'est dans cette donnée que Notre Seigneur en a parlé et que la tradition en reconnaît la redoutable certitude : *Ibunt hi in supplicium æternum* (1). C'est en regard de cette obstination qu'il faut affirmer que des peines éternelles seules suffisent à donner à la justice de Dieu une satisfaction digne d'elle.

En dehors du dogme de la foi catholique on trouve professés trois systèmes d'expiation : la doctrine d'une peine temporaire, la doctrine d'une épreuve indéfinie et enfin celle de l'anéan-

(1) Math., xxv, 46.

tissement. — Il faut reconnaître que ce sont les seuls possibles devant la raison; — or aucun d'eux n'est acceptable, car aucun ne donne à l'ordre moral une conclusion digne de Dieu.

Le premier système de justice, inventé pour supplanter le dogme d'un enfer éternel, c'est celui d'une peine expiatoire temporaire.

Sans doute, a-t-on dit, il faut des peines pour punir l'homme coupable, mais des peines temporaires suffisent à donner à Dieu une pleine satisfaction. Dieu a, dans les mains de sa toute-puissance, toutes les ressources nécessaires pour punir l'homme, comme le mérite sa rébellion. Ni le temps, ni l'intensité des supplices ne sauraient lui faire défaut : eh bien ! qu'il prolonge ses supplices, qu'il en accroisse la violence en proportion des crimes qu'il s'agit de châtier : rien ne saurait être plus juste ; mais ce qui ne peut pas être, c'est que, pour l'homme coupable, l'heure de la miséricorde ne vienne jamais à sonner ; c'est que ces tourments ne se continuent sans cesse, que pour se renouveler toujours, sans profit et sans espoir. Non ! cela ne peut pas être, et il faut qu'un jour, enfin, si éloigné qu'il soit, l'heure de la délivrance arrive, il faut qu'enfin tous puissent remonter à leur fin prédestinée, se reconnaître et s'embrasser sur le sein de Dieu, conquis par eux et pour toujours.

Chose étrange, tandis que le dogme de l'Éternité des peines a été professé par les païens et au sein des cultes antiques; tandis qu'il n'a rencontré de négation que dans les rangs de l'impiété la plus désespérée; tandis que jamais la négation ne s'est formulée, comme une hérésie, à travers l'histoire de l'Église, aujourd'hui, elle trouve, dans bon nombre d'âmes, une hospitalité complaisante; et bien des âmes sont séparées par ce seul point de la plénitude de la foi de l'Église! De cette attitude on pourrait donner comme raison d'abord que la différence du Bien et du mal n'apparaît plus aussi tranchée qu'autrefois aux âmes, et que le niveau moral s'est abaissé pour elles. Il y a aussi cette autre raison que l'homme a puisé, sans s'en douter, aux sources Chrétiennes, une idée plus grande de la bonté de Dieu, et que, instruit à l'école de la croix par l'amour, baptisé dans l'amour, réconcilié cent fois par la miséricorde, il s'est formé dans sa pensée, un Dieu dans lequel la Bonté absorbe la Justice, et dont la Miséricorde, au lieu de l'embrasser, la combat et voudrait l'étouffer.

Que penser donc de cette doctrine? J'oserais dire que, bien qu'elle réponde pourtant parfaitement, semble-t-il, aux instincts miséricordieux de notre âme, elle est une doctrine insuffisante,

doublément insuffisante en regard de la sainteté de Dieu.

En effet, quand on réclame pour le mal une peine qui doit finir, on supprime du même coup, aux yeux de l'homme, la distinction du Bien et du Mal, et par conséquent on donne au vice une sorte d'encouragement ; et si cette doctrine triomphait, si l'homme venait à croire sérieusement qu'il n'y a pas à la loi qui défend le mal une sanction définitive et éternelle, la terre ne serait bientôt plus qu'un vaste théâtre de désordre, où toutes les passions, dépourvues d'une force suffisante pour les comprimer, se donneraient libre carrière. On dit, je le sais : « Eh ! quoi, est-ce donc la même chose, d'atteindre sa fin en passant par de longues douleurs, ou d'y arriver sans larmes ? Est-ce supprimer son châtiment au mal, que de lui assurer des supplices longs et vengeurs ? » Mais, ne nous y trompons pas, l'homme est ainsi fait que ce qui finit est pour lui sans valeur. Destiné à un bonheur sans fin, il ne compte qu'avec ce qui est sans limites. Que lui importent cent, deux cents ans, mille ans, si vous le voulez, pourvu que la béatitude finale lui soit assurée ! Il ira, alors, à ses plaisirs coupables, il poursuivra les joies qui l'enchantent ; la passion parlera, dans son âme, plus haut que la crainte.

Eh ! quoi ? en effet, quand, sous la menace d'une justice éternelle, l'homme ne craint pas d'en braver le courroux, pour assouvir ses désirs d'un instant, quand le spectacle de l'enfer entrouvert sous ses pas n'est pas assez fort pour arrêter les bouillonnements de sa colère ou de sa convoitise, on voudrait que ce flot agité s'arrêtât devant les digues impuissantes des peines temporaires ? On voudrait que le temps fût plus fort que l'Éternité ? On voudrait que l'homme tremblât devant le supplice accidentel et bénin qui lui serait réservé ? Oh ! ceux qui connaissent notre nature humaine ne le pensent pas ; ils sentent toute l'impuissance d'une telle doctrine et ils la repoussent sans hésitation.

Cette insuffisance apparaît plus manifestement quand on examine les conditions du mal qui damne. Ne l'oublions pas, en effet, le mal, le vrai mal, le mal qui damne, c'est le mal impénitent. Quand un homme, poursuivi par la miséricorde de Dieu, a trouvé dans son âme le triste courage de lui résister jusqu'au bout, qu'il meurt, portant dans son cœur la haine du bien, dans la haine de Dieu, cet homme, disons-nous, a fixé son sort par l'obstination désormais incurable de sa volonté dans le mal. — Or, que répond-on ? — Non ! il n'en est pas ainsi : cet homme souffrira un temps plus ou moins long, et, un

jour, il se trouvera digne de prendre place dans la société du bonheur, en entrant dans l'assemblée des Saints. — A une heure donnée, le sein de Dieu s'ouvrira pour lui, et, lui aussi, il ira chanter l'hymne de la béatitude dans l'amour. — Eh bien cette doctrine n'est-elle pas incontestablement destructive de la notion même du bien et du mal, et dès lors en contradiction avec la sainteté de Dieu?

Car enfin, que s'en suit-il de là? Deux choses : ou que le mal est rachetable par la souffrance, ou que par elle le repentir s'introduit dans l'âme. — Or peut-on penser que le mal soit rachetable par la souffrance? que l'homme puisse parvenir au bonheur par le fait seul de la souffrance? que, en dehors du concours de sa liberté et de la grâce, sans autre cause que sa souffrance, il cesse d'être ce qu'il était, pour devenir ce qu'il n'a jamais voulu être? que, en vertu d'une aveugle nécessité, les misérables et les Saints soient confondus dans la même béatitude? — Non! le sens moral repousse ces affirmations. Qu'importe que je souffre, si ma volonté, si mon cœur ne dit pas à Dieu : « Mon Dieu! oui j'accepte, je veux, j'aime et je bénis! La souffrance sera stérile elle sera une disgrâce, non une expiation. Le volonté seule, avec l'aide de la grâce, donne à la souffrance l'aureole du mé-

rite : ce qui expie c'est le repentir, et le repentir seulement. Si je hais Dieu, mille années de souffrances ne suffiraient pas à me restituer dans l'amour ; les siècles, en s'accumulant sur ma haine, ne feraient qu'en aggraver le poids ! Devant une telle supposition, le sens moral nous crie que la sainteté de Dieu a des exigences avec lesquelles il faut compter et qu'il y a en sa bonté des limites qu'il faut savoir respecter.

On peut dire encore, il est vrai, que, par la souffrance, le repentir s'introduit dans les âmes. Mais telle n'est pas la loi du repentir. Le repentir n'est pas l'œuvre de l'homme seulement, il ne peut pas l'être, parce que, pour se repentir, il faut aimer Dieu, et que, pour aimer Dieu, il faut subir l'attrait de la suprême beauté qui nous vient de Dieu lui-même. Le repentir est donc tout à la fois l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'homme. Il est l'œuvre de Dieu ; or, Dieu s'est retiré de cette âme, il s'en est retiré pour toujours, jamais sa grâce ne descendra plus sur elle. L'homme, désormais, peut voir son malheur, mais sa volonté reste ce qu'elle était. Séparé de Dieu par la haine, la haine habitera son âme durant tous les siècles, et jamais l'amour ne s'en échappera vers Dieu, pour obtenir son pardon.

Loin donc de satisfaire aux exigences de la

conscience, cette doctrine ne fait guère que lui susciter de nouveaux embarras. Pour quiconque, en effet, repousse le dogme de l'éternité des peines, la question est de trouver un système, en vertu duquel l'homme puisse, par l'effet de sa liberté, se fixer de lui-même dans le Bien. Il s'agit de satisfaire à la justice de Dieu sans offenser la liberté humaine. On l'a compris, et c'est pourquoi on a eu recours à une autre explication ; on a mis en avant une autre doctrine, celle de l'épreuve indéfinie.

Peut-être serait-on porté à croire que cette seconde doctrine est l'objet d'un enseignement devenu caduc. Il n'en est rien ; et s'il est vrai que la pensée d'une épreuve indéfinie comme conclusion de l'ordre moral soit née dans l'antiquité, il est vrai, aussi, qu'elle a été rajeunie parmi nous. La philosophie moderne s'en est emparée, elle s'en est fait une arme contre notre foi, et il a fallu que l'Église de France, en quelques-uns de ses Pontifes, signalât à l'attention des peuples, comme un danger de plus, cette nouvelle tentative de l'explication de l'avenir (1).

Si je cherche à dégager des formes diverses sous lesquelles elle s'est produite la pensée qui

(1) Concile de Périgueux. — Condamnation de TERRE ET CIEL, par Jean Reynaud.

préside à ce système, il me semble que, en le créant, on a obéi à un double sentiment : d'une part, on a cru que tout homme devait arriver infailliblement à la béatitude à laquelle Dieu l'a appelé, et, de l'autre, on a compris qu'après cette vie, — si elle est unique — il n'y a pas, pour quiconque meurt hors de l'amour de Dieu, de retour possible et d'expiation méritoire. On s'est donc persuadé que Dieu devait agrandir le théâtre de l'épreuve en le renouvelant, et on a ouvert devant soi une série possible de vies successives, où seraient offertes à la liberté de l'homme les chances de la réparation par celles de la fidélité.

Cette doctrine est spécieuse, et c'est pour cela qu'elle a séduit les inquiétudes de quelques-uns de nos philosophes ; il est aisé, toutefois, d'en saisir le défaut, et il me semble qu'elle a le grand inconvénient d'anéantir la notion même de l'épreuve.

L'épreuve, c'est l'occasion de choisir offerte à la liberté, et, par conséquent, considérée au point de vue de la fin de la vie humaine, c'est l'occasion offerte à l'homme de fixer son sort par un libre choix.

Toute épreuve implique donc deux conditions : il faut, en premier lieu, que le temps en soit déterminé par la volonté de celui qui préside à l'épreuve, et il faut ensuite qu'elle offre en pers-

pective la possibilité d'une double issue. Si l'épreuve n'a qu'une durée qui soit à la disposition du sujet, elle n'est pas une dépendance, mais une domination; et, par conséquent, elle cesse d'être une épreuve. Si elle ne présente pas l'alternative d'une double issue, elle devient un jeu puéril, un nom vide de réalité. L'épreuve de l'homme doit donc porter ce double cachet, il faut que le temps en soit déterminé par certaines limites, et il faut aussi qu'elle présente à l'homme la chance d'un double terme, d'une double issue définitive. Or! ce sont précisément ces deux conditions que détruit le système de l'épreuve indéfinie.

Si, d'une part, en effet, le terme de l'épreuve ne doit arriver, pour l'homme, qu'au jour où il aura mérité le règne de la gloire, ne faut-il pas dire que ce terme est aux mains de sa volonté libre, et, s'il en est ainsi, quelle sera la limite assignable aux pérégrinations de l'homme, à travers tous les mondes? Pourquoi, rebelle aujourd'hui, sa volonté serait-elle, demain, plus docile aux lois de Dieu? Pourquoi ne lui serait-il pas loisible, si cela lui plaît, de se perpétuer dans cette opposition qui satisfait ses convoitises sans compromettre l'éternité de son bonheur? S'attendra-t-on à ce que la lassitude le prenne d'avoir offensé Dieu? Mais, qu'on ne l'oublie pas,

la lassitude du péché, seule, ne ramène pas à Dieu. Il y a, dans le cœur de l'homme livré au mal des abîmes insatiables, et les vices s'y appellent mutuellement, comme les anneaux entrelacés d'une chaîne indéfinie; et l'homme pourra marcher ainsi, d'outrages en outrages, sans que les siècles lui apportent la raison d'imposer une fin à des crimes commis sans regrets, parce qu'ils seront sans supplices.

Mais, je le veux, las de prolonger contre Dieu ses dérisions et ses insultes, l'homme se tourne enfin vers Lui dans l'obéissance et l'amour, quelle sera la fin de ces fautes, de ces crimes accumulés durant des siècles? La fin, ce sera le sein même de Dieu, la récompense du juste, la récompense de la fidélité. Dieu lui tendra les bras, le passé ne subsistera plus à ses regards, et, plus forte que la malice de l'homme, sa miséricorde couvrira de ses bénédictions celui qui l'aura abreuvée des plus sanglants outrages. Telle est la conclusion; la seule! et contre cette fatalité, il n'est pas de recours. Pour Dieu, nul moyen d'échapper à l'insolente puissance qui le fera son captif. Je n'insiste pas sur cette conséquence; une pareille conclusion est impossible à admettre en regard de la notion même de l'épreuve.

Tout n'est pas dit, encore, et, en dehors de cette double pensée, on a cherché contre le

dogme des peines éternelles un troisième et dernier refuge. On s'est dit : si le Bien et le Mal exigent deux termes définitifs et différents, eh bien ! sans nul doute, ~~cette fin sera obtenue~~ par l'anéantissement du pécheur. Anéantir le pécheur c'est le punir, le punir d'une punition définitive et totale : — et partant, sans rapport possible avec la suprême récompense du Bien. Il est vrai, anéantir le pécheur, c'est le punir, puisque c'est le priver d'une vie à laquelle il était prédestiné, mais aussi c'est le punir d'un châtiment qu'il convoite lui-même. — N'est-il pas vrai que le désir le plus ardent de l'homme qui se détourne de Dieu, qui vit dans l'obstination de ses pensées mauvaises, c'est d'aller par la mort à l'anéantissement ? N'est-il pas vrai que c'est d'obtenir cette mort qu'il se représente comme l'éternel sommeil, le retour au néant qui a été son berceau ? Il n'est pas nécessaire d'avoir pénétré bien avant dans les âmes coupables, pour avoir entendu s'en échapper ce cri. Ce cri, c'est celui de la conscience, s'agitant loin de Dieu, dans l'ardeur stérile de ses convoitises terrestres ; ce cri, c'est le refuge de l'incroyance mal rassurée, contre les visions d'un avenir qui l'épouvante. Et on voudrait que Dieu en fût réduit à satisfaire les désirs de ces âmes, on voudrait que la peine ne fût que le mouvement secondé de leur volonté

dérégulée, on voudrait que le Bien la mît au service de leurs pensées dévoyées ! A Dieu ne plaise que la justice soit ravalée à de telles proportions, et que l'homme, en ses emportements, puisse se rencontrer avec elle en ce point qui serait la mesure équitable de la punition du mal. Donc il faut en revenir à la doctrine de l'Église qui est aussi celle de Jésus-Christ et celle de la tradition en même temps que de la conscience sagement éclairée.

Qu'on le veuille, ou qu'on ne le veuille pas : bons ou méchants, vertueux ou livrés aux vices, tous nous sommes immortels, nos âmes vivront, elles vivront pour l'éternité. Élevées à la gloire, elles seront le témoignage de la bonté de Dieu et l'ornement de son palais ; condamnées au supplice, elles vivront encore, témoignage terrible, mais adorable aussi, de la justice qui les aura punies.

Si redoutable que soit cette dernière conclusion, sachons l'accepter. Courbons la tête sous le mystère de la justice, et s'il y reste encore des ombres, confessons qu'elles conviennent en un pareil objet. Disons qu'il est digne pour Dieu de surpasser par sa grandeur notre courte portée ! Quoi que nous fassions et quoi que nous disions, les ténèbres nous entoureront toujours de toutes parts : ténèbres du doute, de la raison ou de la

foi, il nous faut, pauvres mortels, marcher à tâtons dans les sentiers obscurs de notre vie, et, bienheureux, non pas ceux qui discutent la justice de Dieu, mais ceux qui la redoutent et la servent humblement, car la lumière qui vient, pour eux du dedans les guidera dans les ténèbres qui, par le dehors, enveloppent leur infirmité.



CHAPITRE QUINZIÈME

La Vie Surnaturelle et la Résurrection des Corps

Lorsqu'une âme chrétienne a pratiqué tous les devoirs que nous avons exposés jusqu'ici; lorsqu'adhérant à Jésus-Christ par la foi en sa mission elle croit encore en sa parole révélatrice et se soumet humblement aux lois qui émanent de son autorité législatrice; lorsqu'elle va chercher fidèlement dans les sacrements, par l'intermédiaire du prêtre catholique, l'initiation à la Vie Surnaturelle, la confirmation, l'accroissement dans cette Vie, la réparation de cette Vie, lorsqu'elle pratique tous ces devoirs jusqu'à la fin, ou du moins, quand la mort la trouve dans l'état de grâce, préparée par une soumission totale d'elle-même à l'ordre divin, cette âme ainsi visitée par la grâce actuelle de Dieu, ornée des vertus théologiques et morales, enrichie des dons du Saint-Esprit, cette âme, dis-je, est prête à recevoir son éternelle récompense. Quand elle aura

été purifiée des restes du péché, si elle doit encore quelque chose à la justice de Dieu, elle sera admise à voir Dieu, à le posséder, à l'aimer comme il se voit, comme il se possède et comme il s'aime lui-même.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, cette participation à la vie heureuse de Dieu est l'objet de notre vocation dans l'avenir et de notre éternel bonheur.

Mais est-ce que notre âme sera seule à bénéficier de cette béatitude ? Est-ce qu'il ne se fera pas de la Vie Surnaturelle possédée, gardée jusqu'à la fin dans les plus intimes profondeurs de notre être régénéré, comme une sorte de retentissement sur le corps qui aura été le compagnon de l'âme en son pèlerinage terrestre ?

Poser cette question, c'est demander si, pendant que notre âme sera glorifiée, notre corps restera dans la tombe ? S'il ne viendra pas une heure où cette poussière, qui aura vécu et qui aura été humanité, se ranimera et reprendra, pour ne plus la perdre, la vie qu'elle aura possédée ? Ou bien si le tombeau doit être pour notre corps le dernier asile de notre espérance et le dernier refuge de nos désirs ? Mais, dans l'hypothèse d'une réponse positive, c'est demander en même temps quelles seront les qualités des corps ressuscités ? Et voilà aussi la question à laquelle je

vais essayer de répondre dans ce chapitre. Et parce qu'il y a au fond de notre âme comme une espérance et une affirmation, je voudrais dire comment cette instinctive affirmation, d'accord avec les convenances de l'ordre moral, est conforme aux enseignements de la foi et aux appels de la Vie Surnaturelle déposée en nous.

I

Et, d'abord, est-ce que la nature morale de l'homme n'appelle pas impérieusement la résurrection de son corps? Est-ce que Dieu donnerait à l'homme tout ce qu'il lui doit, dans un certain sens, s'il ne tirait pas un jour son corps de la poussière de la tombe?

C'est une loi profondément inscrite au cœur de l'homme, que tout être qui mérite doit être récompensé, comme tout être qui démérite doit être puni. Dans l'ordre moral, la victoire appelle après soi le triomphe; la défaite, le châtiment. Quand Jeanne d'Arc, triomphante des Anglais, eût restitué au faible roi qui gouvernait la France le royaume que ses mains viriles et royales n'avaient pas su défendre, elle vint assister, à Reims, au sacre qu'elle avait procuré. Or, racontent les historiens, elle tenait à la main son éten-

dard maculé et en lambeaux; et comme on voulait le lui faire déposer, sous prétexte qu'il n'était pas en harmonie avec la pompe royale de cette fête, elle fit cette belle réponse : « Il a été à la peine, il est juste qu'il soit à l'honneur. » Telle est, en effet, la loi, et l'homme a un tel respect pour elle qu'il l'applique même aux êtres insensibles et dénués de raison. L'exilé, de retour en sa patrie, associe aux joies de son foyer les objets qui ont partagé ses tristesses, et s'il se plaît à se retrouver par eux, en ses souvenirs, il veut aussi, par là, leur faire partager son bonheur, comme ils ont été les compagnons des jours mauvais. Il est donc juste que celui qui a part aux périls, aux fatigues de la lutte soit admis à jouir de la gloire qui les suit. Quiconque va au combat, celui-là doit aller à la récompense.

C'est cette loi qui constitue la grande exigence morale de l'homme à la résurrection de son corps. S'il a opéré le bien, le corps demande sa récompense; s'il a été l'instrument du mal, la justice appelle pour lui le châtiment.

S'il est un fait certain, en effet, c'est le rôle que joue le corps dans les œuvres qui composent le mérite ou le démérite de notre vie. Sans doute c'est de l'âme humaine que procèdent nos opérations, c'est en elle que naissent, que ger-

ment les bons comme les mauvais désirs, mais pourtant, c'est par le corps, c'est par les membres qu'ils s'exécutent et se manifestent. Quelle que soit la pensée que l'on accepte sur l'union réciproque du corps et de l'âme dans l'homme, quelque faible que soit la part qu'on veuille attribuer à ce compagnon de notre âme en son pèlerinage terrestre, toujours est-il — et il est impossible de le nier — qu'il est pour nous l'instrument et l'agent de nos actes. Vous priez ! Ah ! sans doute, c'est votre âme qui prie, ce sont ses désirs que le Seigneur entend et ses vœux qu'il exauce ; mais, votre prière formée dans votre cœur, est-ce que je ne la vois pas monter à vos lèvres, s'exprimer par vos regards, ployer votre genou et s'élever jusqu'à Dieu par toutes ces formes de la supplication ? Vous êtes touché de la misère de votre frère, vous vous prenez à l'aimer et vous voulez le secourir. Ah ! sans doute encore, c'est votre âme qui conçoit cette compassion, mais n'est-ce pas votre corps qui en sera aussi l'exécuteur ? Est-ce que ce ne sont pas vos pieds qui vous porteront jusqu'au seuil du pauvre, vos mains qui le presseront sur votre cœur, vos yeux qui répandront des larmes sur sa misère, vos lèvres qui se colleront sur ses plaies et lui diront plus que le mot de la compassion, la grande parole de l'amour ?

Vous avez une grande cause à défendre, et certes, il y en a toujours, ici-bas. L'honneur, la justice sont attaqués; les droits les plus sacrés sont violés, foulés aux pieds, les peuples et les rois conspirent contre des choses cent fois saintes, et vous, vous aimez la justice, vous aimez l'honneur et vous respectez le droit. Ah ! si vous n'aviez que votre âme, vous seriez bien faible alors contre l'impiété ou l'injustice triomphantes, vous seriez réduit au triste rôle d'un spectateur impuissant. Mais vous avez d'autres ressources, et votre ressource suprême, c'est votre corps ! Ce corps si faible, en apparence, si incapable de servir la cause du bien, vous le prendrez, et au nom de la justice, et au nom du droit, et au nom de la religion, et au nom de l'honneur, vous lui commanderez de s'immoler; et, par cette mort volontaire, vous deviendrez une victime, vous vous élèverez à l'héroïsme et au martyre, et, par ce sacrifice de votre corps, vous serez plus fort que l'injustice, plus fort que l'iniquité, plus fort que le sacrilège : par votre corps, vous serez victorieux ! gloire au corps qui nous permet de si grands dévouements et de si belles victoires ! gloire à lui, l'associé de si nobles actions !

Mais aussi, honte à lui, s'il ne sait pas respecter sa dignité et comprendre la grandeur de

sa mission; honte à lui, s'il devient le complice des pensées mauvaises ou des desseins ténébreux; car si nous pouvons faire le bien par notre corps, nous pouvons aussi rendre ce corps l'instrument funeste du mal : et vous ne l'ignorez pas, et vous le voyez bien, en effet, tous les jours ! Quand l'âme est agitée par quelque sinistre pensée, quand elle caresse quelque rêve funeste, est-ce qu'elle les garde solitaires au fond d'elle-même, dans les profondeurs de sa conscience ? Ah ! peut-être, en effet, pendant quelque temps, l'âme gardera ce lourd secret, mais un jour enfin, et bientôt, ce secret éclatera, elle ne saura plus le contenir, et alors, qu'arrivera-t-il ? Ce qui est arrivé tout à l'heure : l'âme prendra encore son corps ; petit à petit, elle l'accoutumera à n'avoir pas peur des desseins qu'elle nourrit, et puis, quand elle l'aura bien assoupli à ses volontés, quand elle sera sûre de lui comme on est sûr d'un affidé, qu'elle aura excité ses convoitises et irrité les bouillonnements de sa vie, alors elle le jettera, tremblant et éperdu, aux pieds de quelque idole, comme autrefois le sacrificateur y traînait sa victime. Voilà ce que fera l'âme ; voilà ce qu'elle fait tous les jours, par l'orgueil, la volupté ou la cupidité. — Eh bien ! je vous le demande, est-il vrai que ce sera l'âme seule qui portera les conséquences de son

élection et de son opération? Est-il vrai que le corps ne sera pour rien dans la répartition finale de la justice de Dieu? Est-il vrai que, vivant ici-bas dans la chair, nous ne survivrons qu'en une âme, et que l'âme seule sera atteinte par l'immortalité.

Eh! quoi donc? ce corps, s'il a été coupable, ce corps, le complice, l'excitateur souvent de la volupté criminelle, il n'aura pour châtiment que le repos de la tombe! Ce corps, associé à tous les désordres, compagnon de toutes les rébellions, il s'endormira, après sa course outrageuse et insensée, pour ne se réveiller plus! Il aura bravé Dieu, et Dieu ne pourra plus l'atteindre? Il se sera joué de ses volontés et de son amour, et sa justice ne saura s'en venger! Non! non! il faut que ce coupable se lève, il faut qu'il vienne, il faut qu'il comparaisse, qu'il rende compte de sa vie et qu'il reçoive dans ses membres, le châtiment que ses membres ont mérité!

Eh! Quoi? ce corps d'un juste, ce corps, le complice et l'excitateur des pensées généreuses et des salutaires désirs; ce corps sera condamné à n'avoir pour asile que les ténèbres du tombeau! Ce corps qui s'est donné, qui s'est immolé, ce corps qui s'est sacrifié, ne saurait être récompensé, et il trouverait dans cette décomposition suprême le dernier résultat de ses

luttés et de ses souffrances? Non! il faut que ce corps se lève, il faut qu'il paraisse devant Dieu et qu'il reçoive dans ses membres la récompense que ses membres ont méritée.

On dira : ce corps c'est un esclave, il est le serviteur de mon âme, et c'est elle seule qui a droit aux récompenses !

Ce corps, c'est un esclave! je le nie. Ce corps, c'est un compagnon, c'est une partie de moi, c'est moi! Eh bien! moi qui ai mérité, moi qui ai combattu, moi qui ai souffert, n'ai-je pas droit à être récompensé, à être glorifié, à être exalté ?

Mais quand, après tout, ce corps même serait un serviteur, est-ce qu'il n'aurait pas droit encore à une récompense? C'est un serviteur qui a été fidèle et qui n'a pas faibli; c'est un serviteur, mais un serviteur auquel je dois la vie, plus que la vie, la perfection, l'éternité, Dieu même! Il m'a aidé de ses sueurs, il m'a aidé de sa patience, il m'a aidé de ses labeurs, il m'a aidé de ses tourments; et, par sa patience, par ses labeurs, et par ses tourments, il m'a tressé une couronne de gloire et d'immortalité. Eh bien! ce serviteur fidèle, en échange de ses services, est-ce qu'il sera, pour jamais, séparé de son maître? Est-ce qu'il sera relégué loin de lui? A Dieu ne plaise! Quand un serviteur, ici-bas, a vieilli dans la

fidélité, quand il a servi nos pères et nos ancêtres, que l'âge a ridé son front, que ses cheveux ont blanchi et que ses mains commencent à trembler sous les poids qu'il porte vaillamment, est-ce donc que nous aurons le courage de le prendre à part et de lui dire : « Maintenant, tu « as vieilli, tu n'es plus bon à rien, nous n'as « vous plus que faire de toi, Dieu te garde ! et « va-t-en chercher ailleurs, où tu pourras, le « pain qui nourrira tes jours ? » Non, nous n'aurons pas le courage de faire cela ! Ce n'est pas ainsi, d'ailleurs, qu'agissaient nos ancêtres, et leurs enfants ne le feront pas plus qu'eux ! La reconnaissance est la première des vertus naturelles : nul ne la mérite mieux que celui qui s'est usé pour nous, et si abâtardies que soient, dans notre siècle, les notions du juste et de l'honnête, celle-là subsiste du moins et, Dieu merci ! nous savons la comprendre encore.

Eh bien ! ce que l'homme ne fait pas, ce qu'il a la délicatesse de ne pas faire, ce que son cœur lui défend absolument de faire, Dieu ne le fera pas davantage. Dieu ne sera pas plus ingrat que l'homme (si je puis dire ainsi) ; et ce corps, après tout, il est son serviteur ; ce corps, s'il a souffert pour notre âme, il a souffert pour Dieu ; ce corps, s'il a gémi pour notre âme, il a gémi aussi pour Dieu. Dieu ne peut pas ne pas reconnaî-

tre ses services; il faut qu'il l'associe à la gloire de l'âme, il faut qu'il lui restitue la vie dont il aura été dépouillé; et Dieu lui accordera tous ces dons : — et il viendra un jour, lui aussi, chercher sa part au glorieux banquet de la vie éternelle. Autant il aura été dans l'épreuve, autant il montera dans l'honneur; et les tribulations présentes seront pour lui le piédestal et la mesure des récompenses de l'avenir.

Telle est la destinée du corps : la raison nous l'atteste, la résurrection est le complément nécessaire de l'épreuve de l'homme, la condition réclamée par la pleine justice dans l'octroi de sa dernière fin, et l'équitable répartition de la récompense.

II

La vérité de la résurrection des morts reposant ainsi sur les convenances de la vie morale, on ne sera pas dès lors surpris qu'elle soit affirmée par la Foi et appelée par la Vie Surnaturelle déposée en nous.

Parmi les vérités qui sont l'objet de la croyance de l'Église, il en est qu'elle propose pieusement à notre respect, auxquelles elle adhère, mais sans pourtant contraindre notre

adhésion à nous. Ces vérités sont, de sa part, l'objet d'un culte pieux, mais libre, pour ses enfants. Il en est d'autres, au contraire, dont elle exige impérieusement la foi : celles-ci, elle veut qu'on les professe, sous peine de faillir à son obéissance ; et quiconque leur refuse son adhésion se retire d'elle et se sépare de son sein.

Parmi ces vérités de foi catholique, il n'en est pas de plus vénérables que celles qui composent le code sacré de son Symbole, et on pourrait dire qu'elles sont, par rapport au corps de la doctrine, ce que sont, dans l'organisme humain, les membres les plus importants desquels la vie dérive aux autres. Aussi ont-elles été, dans tous les temps, de la part de l'Église, l'objet d'une spéciale sollicitude : l'Église a veillé sur elles comme sur un dépôt privilégié, et, en les exaltant dans un honneur plus grand, elle en a exigé davantage la profession et le culte.

Or, au nombre de ces vérités fondamentales, de ces vérités capitales et premières, l'Église a placé la vérité qui nous occupe en ce moment. Dans tous ses Symboles, elle enseigne la restauration future : *Je crois la résurrection de la chair, j'attends la résurrection des morts. Et quand Jésus-Christ reviendra, tous les hommes auront à paraître devant lui, dans leur corps.* Et, depuis les hérésies des premiers

temps jusqu'aux élucubrations suspectes qu'a vu naître notre époque, elle a condamné toute doctrine contraire, et maintenu, ferme contre tous, l'intégrité de son espérance et la solidité de sa foi.

Quand donc, il y a quelques années, un philosophe français prétendait que la doctrine de l'église catholique n'était pas fixée encore, au point de vue de la vie future; quand, sous le prétexte que le champ était libre aux inventions et aux systèmes, il osait exposer les rêves personnels de sa pensée à lui, ce philosophe méconnaissait ses devoirs de catholique, il n'avait pas compris la valeur d'un symbole, ou il feignait de la méconnaître. Un symbole, c'est une loi; un symbole, c'est un oracle immuable et sacré, et anathème à qui y touche. Non ! il ne nous est pas loisible d'arranger l'avenir au gré de nos fantaisies ; nous ne sommes pas en droit de rêver aux pérégrinations multiples de l'âme après la vie. L'avenir est fixé, le rendez-vous suprême nous est donné et la scène finale qui doit tout restaurer n'est pas une hypothèse. Catholiques, nous devons le croire, tous, nous ressusciterons : *Credo carnis resurrectionem.*

Ainsi, c'est un devoir de la foi catholique d'adhérer à la croyance de la résurrection des morts.

Mais, toute obligation a ses fondements, des bases sur lesquelles elle s'appuie : quelles sont donc les bases de ce devoir ?

A remonter le cours des phénomènes auxquels se rattache notre croyance, le fondement le plus évident de notre résurrection, c'est la parole de Jésus-Christ. Jésus-Christ l'a dit ; donc nous ressusciterons. Écoutez-le, en effet ; il vient de guérir un aveugle-né, et les Juifs scandalisés s'étonnent, ils tergiversent, ils contestent. Jésus-Christ, au lieu de confondre, comme il le pouvait, leur incrédulité, prend, de leur incrédulité même, une occasion de les instruire. « Ne vous étonnez pas, leur dit-il, si je fais ces choses ; car je les fais en la vertu du Père qui m'a envoyé ; et en vérité, je vous le dis, par cette vertu, je puis faire des œuvres plus éclatantes encore. Oui, un jour viendra où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. Ne soyez pas surpris de ce que vous voyez, car l'heure sera bientôt, où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu et se lèveront : ceux qui auront fait le bien pour la résurrection de la vie ; ceux qui auront fait le mal, pour la résurrection du jugement (1). »

(1) Amen, amen, dico vobis quia venit hora et nunc est quando mortui audient vocem filii Dei... et procedent qui bona fecerunt

Voilà le témoignage : il est certain, il est incontestable. « Quand donc, s'écrie Bossuet, l'heure
 « dernière sera arrivée, à laquelle Dieu a résolu
 « de réveiller les morts de leur sommeil, une voix
 « sortira du trône, et, de la propre bouche du
 « Fils de Dieu qui ordonnera aux morts de
 « revivre : Os arides, os desséchés, écoutez la
 « parole du Seigneur! — *Ossa arida, audite*
 « *verbum Domini* (1). Au son de cette voix toute-
 « puissante qui se fera entendre, en un moment,
 « de l'Orient jusqu'à l'Occident, et du Septentrion
 « jusqu'au Midi, les corps gisants, les os dessé-
 « chés, la cendre et la poussière froide et insen-
 « sible seront émus dans le *creux* de leurs tom-
 « beaux, toute la nature commencera à se remuer;
 « et la mer, et la terre, et les abîmes se prépa-
 « reront à rendre leurs morts qu'on croyait qu'ils
 « eussent engloutis comme leur proie, mais qu'ils
 « avaient reçus comme un dépôt, pour le rendre
 « au premier ordre. »

Oui, tout cela s'accomplira ; j'en ai pour garant la parole même de Dieu : *mortui audient vocem filii Dei, et qui audierint vivent.*

O morts ! ô morts ! dormez donc en paix dans la poussière de vos cercueils ; vaincus que la

in resurrectionem vitæ, qui verò mala egerunt in resurrectionem judicii (Joan., v).

(1) Ezech., xxxvii, 4.

mort a conquis et possède sous son empire, votre sommeil aura son terme : la voix du Fils de Dieu retentira un jour jusqu'à vos cendres. *Omnes qui in monumentis sunt audient vocem filii Dei.*

Cependant, j'oserai le dire, il est un gage qui précède celui-là, qui en est l'explication et la base, et ce gage, c'est Jésus-Christ lui-même. Jésus-Christ, c'est-à-dire Dieu fait homme : telle est la grande solution chrétienne du problème de notre résurrection. A quiconque nous demande quel est le fondement de notre espérance, et sur quoi reposent nos affirmations, nous pouvons montrer Jésus-Christ et lui dire : le fondement et l'appui de ma sécurité, le voici : c'est Jésus-Christ. C'est à cause de lui qu'un jour je me lèverai de la terre et que mes yeux seront ouverts à la lumière. Dieu s'est fait homme, et il est ressuscité, et il vit, et c'est pourquoi, moi aussi, je ressusciterai comme lui : *Scio quod redemptor meus vivit et in novissimo die de terra surrecturus sum* (1). Ah ! s'il était un rédempteur vulgaire, je n'aurais pas le droit de compter sur sa puissance, mais il est un rédempteur divin, et il peut tout ce qu'il veut — étant Dieu, s'il était demeuré dans le sépulcre, ma confiance ne saurait où le prendre, et, en regardant le tombeau

(1) Job, xix, 25.

où reposerait sa cendre, mon cœur pourrait désespérer — je ne devrais attendre un meilleur avenir ; mais il est Dieu et il est ressuscité, donc moi aussi, je ressusciterai ! Que vous en semble ? La conséquence est-elle rigoureuse ? Oui, la conséquence est rigoureuse : parce que Jésus-Christ est ressuscité je dis que nous devons ressusciter, si extraordinaire que cela nous paraisse !

Pour que Dieu restituât à la poussière de l'homme la vie à laquelle il l'avait d'abord, à jamais, destiné, pour qu'il réparât cette grande ruine opérée sur toute chair vivante, que fallait-il ? Que fallait-il pour qu'il modifiât le plan de sa sévérité ? une seule chose : qu'une puissance parlât à son cœur et fléchît son courroux. Tant qu'Adam seul, pour le regard de Dieu, eût personnifié l'humanité, tant qu'Adam seul, coupable, eût résumé le monde en le montrant coupable, l'homme aurait dû mourir, et d'une mort irrémédiable. Vainement il se fût agité sur sa couche funèbre ; vainement il eût repoussé, loin de son corps, l'anéantissement, le coup était porté, il fallait que la justice eût son cours, et la justice aurait eu son cours. Il en eût été ainsi, s'il ne se fût pas trouvé au dehors une puissance compatissante et miséricordieuse, une voix capable de monter jusqu'à Dieu et d'en être entendue, une innocence rédemptrice et plus efficace pour la vie

que le péché ne l'avait été pour la mort, un modèle, enfin, sur qui Dieu pût refaire l'humanité. Mais cette puissance capable de parler au cœur de Dieu, elle s'est trouvée ; cette innocence, elle s'est rencontrée ; ce modèle, nous l'avons vu ; et cette puissance, et cette innocence, et ce modèle, c'est Jésus-Christ. Du fond de son éternelle vie le Fils du Père a vu notre malheur, et il en a été touché, et il s'est dit : J'irai, cette misère, je la revêtirai, je la dissimulerai sous mon amour, je la guérirai par mes blessures, et le monde sera sauvé ! Et le monde pourra revivre ! Et le Fils a fait ainsi. Voyez-le ; comme il se tient devant Dieu, entre l'humanité et sa justice : « Les Ho-
 « locaustes et les oblations pour le péché ne
 « vous ont pas été agréables, a-t-il dit au jour
 « de sa naissance, aussi : Je viens, pour ac-
 « complir vos volontés — *Holocausta et pro*
 « *peccato oblationes non voluisti, tunc dixi: Ecce*
 « *veni ut faciam Deus voluntatem tuam* (1).
 Mais, au jour de sa résurrection, il a dit mieux encore : « Mon Père, je vous ai glorifié sur la
 « terre, l'œuvre que vous m'aviez donnée, je
 « l'ai accomplie ; glorifiez donc votre Fils, afin
 « que votre Fils vous glorifie. » Ceux-ci étaient
 coupables, je les ai restitués, ils étaient insolva-

(1) Heb., x.

bles, j'ai été leur caution, mon Père, qu'ils disparaissent sous mon amour, qu'ils soient enveloppés dans mes souffrances. « Qu'ils soient à vous comme ils sont devenus à moi. » — Et Dieu a entendu cette parole. L'humanité, désormais, ne lui est plus apparue qu'à travers l'innocence et à travers l'amour ; s'il l'a vue coupable, il l'a vue réparée ; s'il l'a vue gisante, il l'a vue ressuscitée, et il a répondu à son Fils : à cause de vous, je les rendrai semblables à vous. Vous avez été leur aîné, ils vous suivront à la vie, comme vous les avez suivis à la mort ; ossements arides, ils seront ranimés, votre chair vivifiera leur chair, et ma pensée aura son plein accomplissement. L'homme tout entier redeviendra vivant. Et le Prophète, en pénétrant les cieux, a vu l'Agneau qui a été tué, dès l'origine, et le monde racheté, et le monde glorifié et chantant dans l'amour : « Honneur, bénédiction à celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau ! »

Au reste, il ne faut pas l'oublier, si, au titre seul de notre humanité, nous devons un jour ressusciter, notre vocation de chrétiens nous fournit de notre restitution un nouveau gage, pourvu du moins que nous soyons fidèles.

Il y a, dans l'Évangile, une parole à laquelle on fait trop peu d'attention : *Si quis diligit me, ad eum veniemus et mansionem apud eum*

faciemus (1) ! Il semble, à voir l'idée qu'on a conçue du Chrétien, que, pour bon nombre d'âmes, un Chrétien ne soit qu'un homme qui fait profession de croire à Jésus-Christ et de pratiquer ses commandements. Je l'ai déjà dit, c'est une erreur. Sans doute, cette foi et cette obéissance constituent de grands devoirs vis-à-vis de Jésus-Christ ; mais ce qui fait le Chrétien, ce qui le caractérise, c'est cette habitation de Dieu en lui. Jésus-Christ a dit : *Si quis diligit me, ad eum veniemus*. Un homme dans lequel Dieu habite, c'est un Chrétien ; mais si Dieu n'habite pas en lui, il a les apparences de la vie, il n'en a pas la réalité, *nomen habes quod vivas et mortuus es* (2). Et si vous demandez comment se fait cette habitation de Dieu en nous, c'est saint Paul qui vous donne l'explication : *An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus Sancti qui in vobis est quem habetis a Deo* (3). Le Saint Esprit habite en nous, c'est pourquoi Dieu y habite ; il est là avec lui ; et, par lui, il nous sanctifie, il nous divinise. La conséquence de cette habitation, saint Paul nous la dit en ces mots : « Si, donc, continue-t-il, l'Esprit de celui qui a

(1) Joan., xiv, 23.

(2) Apoc., iii.

(3) I Cor., vi, 19.

« ressuscité Jésus des morts habite en vous,
 « croyez-vous qu'il ne ressuscitera pas vos corps
 « mortels, à cause du Saint Esprit qui les ha-
 « bite ? » « Non, n'en doutez pas, s'écrie Bossuet,
 « cet Esprit tout-puissant, infiniment délecté
 « de ce qu'il a fait en Jésus Christ, agit toujours
 « en conformité de ses divines opérations, et
 « pourvu qu'on le laisse agir, il achèvera son
 « ouvrage. »

Tel est, pour nous, Chrétiens, le dernier et suprême gage de notre espérance. Si nous aimons Jésus-Christ, nous sommes un avec Jésus-Christ et sa vie doit passer dans la nôtre; nous devons devenir semblables à lui; et, de la mort, comme lui, nous repasserons à la vie. Que le spectacle donc de cette grande puissance de la mort, qui tient le monde sous ses lois, ne nous épouvante pas. Parce que nous sommes héritiers d'un père coupable, il faut que nous portions dans nos corps les conséquences de sa révolte, il faut que notre corps s'en aille dans la poussière, sous le souffle de la décomposition, jusqu'à ces frontières du néant où il ne ressemblera plus à rien, et où la langue humaine ne lui donnera plus même de nom; mais, parce que aussi, nous sommes les héritiers, les fils et les frères de Jésus-Christ, cet avenir n'est pas définitif. Au-dessus de la force qui nous prosterne, il y a celle qui nous

relèvera. Ce n'est pas en vain que Dieu aura rempli nos âmes, que nous aurons été les temples du Saint-Esprit : tôt ou tard, Dieu reprendra son empire ; ce qu'il aura possédé une fois , il ne s'en dessaisira plus, et Jésus-Christ vivant, intercédant sans cesse pour nous, nous est le gage infaillible de la restitution future de notre vie perdue.

III

Et maintenant il ne sera pas difficile de déterminer quel sera l'état des corps ressuscités. Puisque Jésus-Christ ressuscité est la cause exemplaire de notre avenir, nos corps ressuscités seront rendus conformes à l'image de sa propre résurrection. Or que voyons-nous en Jésus-Christ ? Son corps, — le même — est transfiguré par la gloire et il est marqué des cicatrices de sa souffrance devenues splendides et radieuses. Le même corps que possédait Jésus-Christ pendant sa vie mortelle, c'est bien celui que son âme anime après sa résurrection (1). Lui-même a soin

(1) Quod si spiritus ejus qui suscitavit Jesum a mortuis habitat in vobis, qui suscitavit Jesum a mortuis vivificabit et mortalia corpora vestra propter inhabitantem spiritum ejus in vobis (Saint Paul, Rom., viii, 11).

de marquer cette identité, il l'indique à ses disciples, lorsqu'il leur dit ces paroles qui excitent leur confiance encore incertaine : « c'est moi, ne craignez pas, je ne suis pas un fantôme, car un fantôme n'a ni chair ni ossements (1). »

C'est aussi le même corps que nous posséderons dans l'avenir. Comment se produira cette identité, quel en sera le principe ? Il n'est pas dans notre sujet de le dire, mais de même qu'au terme d'une longue carrière nous sommes le même être dont l'identité a résisté aux longues et multiples transformations provenant du temps, ainsi nous lèverons-nous de la séparation produite par la mort dans l'unité de notre être substantiel. Nous aussi nous pourrions dire : c'est moi, comme le Sauveur le disait ; et de cette chair et de ces ossements qui formeront la texture de notre être renouvelé nous pourrions dire : ceci est ma chair, ces ossements sont les miens.

Nous aurons été le grain de blé déposé dans la terre. Il se décompose, il se disperse ; il meurt, mais de sa mort apparente jaillit bientôt la vie et il renaît dans une vie agrandie mais identique à elle-même. L'épi, c'est le germe qui a donné son fruit, qui s'est épanoui dans le travail même de la mort. Ainsi de nous. Les éléments de notre

(1) Luc., xxiv, 36.

être matériel se seront désagrégés, dispersés, mais le principe vital qui en est le lien n'aura pas perdu son activité, et à la parole de Dieu, il s'unira de nouveau aux éléments auxquels il donne la vie ; ce sera la même vie si bien qu'en s'élevant de la tombe nous pourrions dire avec vérité : c'est moi, je suis le même vivant, je ne suis pas un fantôme.

Le corps de Notre Seigneur a été un corps glorifié. Si la gloire dans l'ordre moral est la connaissance accompagnée de louange, dans l'ordre physique c'est la clarté manifestée et rayonnante. C'est donc une sorte de lumière active qui émane de la substance même de l'être et se répand sur tous les éléments qui lui sont unis. De là cette subtilité qui permet aux corps de traverser les milieux matériels. De là cette spiritualité opposée aux conditions d'animalité qui sont le partage du corps dans l'épreuve.

Cette gloire a été l'apanage du corps de Notre Seigneur ressuscité. Il se lève du tombeau à l'heure marquée par la Providence, il traverse la pierre qui recouvre le sépulcre où il était déposé. Il rayonne d'un éclat qui éblouit les soldats préposés à sa garde. Il apparaît au milieu de ses disciples, tandis que les portes du Cénacle où ils sont réunis demeurent fermées. Il se nourrit, mais d'une manière mystérieuse, des pains

et des poissons qui lui sont présentés, et il s'évanouit sous les regards de ses disciples, sans qu'ils puissent constater aucune trace de la route qu'il a suivie pour s'éloigner d'eux. Et ainsi en sera-t-il dans toutes les apparitions qui constateront, pour les plus réfractaires à la foi de sa résurrection, la réalité de son corps divin; jusqu'à l'heure suprême où, montant au ciel, il disparaîtra sous leurs yeux étonnés.

Et tel sera aussi notre corps ressuscité. Il aura dépouillé le poids de son animalité, il se lèvera participant à la nature des esprits. Il apparaîtra enveloppé d'une gloire qui jaillira du fond même de son être, et la persistance de sa vie ne dépendra plus de cette loi de la manducation à laquelle il doit sa continuité et son développement. Et ainsi en sera-t-il pour l'éternité. Admirables conditions qui peuvent nous surprendre, mais dont le mystère ne dépasse ni la puissance ni l'amour de Celui qui a créé la nature spirituelle aussi bien que les êtres corporels.

Enfin le corps de Notre Seigneur ressuscité porte les cicatrices des blessures qu'il a reçues au cours de sa passion. Cicatrices et blessures des pieds, des mains, du côté ouvert et de la tête couronnée d'épines. Est-ce qu'il ne disait pas en effet à l'apôtre saint Thomas : « mettez votre doigt dans les plaies de mes pieds, de mes mains

et de mon côté, et ne soyez pas incrédule mais fidèle » ?

Et nous ne devons pas nous étonner qu'il en soit ainsi, car, comme dit le vénérable Bède, après avoir confirmé le cœur de ses disciples dans la foi à sa résurrection, ces cicatrices sont un gage permanent de la victoire que Jésus a remportée. De plus, elles prient en quelque sorte pour nous, en rappelant à son Père le genre de mort et l'étendue des souffrances qu'il a endurées, et elles seront encore comme une cause de discernement au jour du jugement, entre ceux qui auront accepté les conséquences des souffrances du Sauveur et ceux qui auront méprisé le Dieu fait homme et ses cruelles blessures.

Il est vrai de dire, en un certain sens, que notre corps glorifié portera aussi les cicatrices de ses luttes passées. Sans nul doute, il en sera ainsi, au témoignage de saint Augustin, pour les martyrs, car on peut penser, dit le saint Docteur, que, dans le royaume de l'avenir, on verra les cicatrices des blessures que ces témoins auront reçues pour le nom de Jésus-Christ. En elles resplendira comme une certaine beauté de la vertu, qui ne sera pas du corps, bien que dans le corps. Il semble d'autant plus juste de penser que les corps des élus glorifiés auront une récompense proportionnée à leur genre de victoire, que la théologie catholi-

que nous parle d'auréoles correspondantes aux divers mérites éminents des vierges et des docteurs aussi bien que des martyrs. Cette infinie variété des êtres humains qui se continue non moins admirable dans l'ordre moral, se perpétuera donc dans l'infinie variété des récompenses que recevront les corps au sein de la gloire surnaturelle de Dieu, vu, aimé, possédé comme il se voit, comme il s'aime, comme il se possède lui-même.

Et voilà comment se réalisera un jour cette unité du corps mystique de Jésus-Christ commencée sur la terre par la Grâce, mais s'achevant pour jamais au ciel dans la Gloire.

Toute cette doctrine de la résurrection des corps, qui affirme leur conformité avec celui de Notre Seigneur, est admirablement exposée au chapitre quinzième de la première Épître de saint Paul aux Corinthiens.

Et c'est ainsi que nous pouvons saluer le royaume éternel où, dans la paix, la joie, la félicité en un mot, se consommera l'œuvre de Dieu. Sortie de lui, elle retournera à lui dans la glorification de l'humanité sauvée et restaurée en lui.



CHAPITRE SEIZIÈME

Du Devoir Chrétien.— Corollaire de notre initiation à la Vie Surnaturelle

Bien qu'au cours de cette étude nous ayons déjà indiqué les devoirs que nous impose la doctrine de la Vie Surnaturelle, il ne sera pas inutile de présenter, dans un résumé synthétique, l'ensemble de ces devoirs.

Il paraît d'autant plus nécessaire d'établir solidement l'obligation du Devoir Chrétien pour tous, qu'un trop grand nombre de catholiques, parmi nous, négligent ou ajournent une partie de leurs devoirs.

« Je monte sur un lieu élevé, disait, il y a environ un demi-siècle, un illustre prélat de l'Église de France, et de là je porte mes regards sur vos villes, vos maisons, vos places publiques, que vois-je ? Une foule empressée qui s'agite, se pousse et se succède comme des flots. Chaque visage trahit une passion, chaque passion signale sa victime. Je vois des hommes affamés de richesses, avides de plaisirs, insatiables d'hon-

« neurs, je leur demande quel intérêt les conseille,
« quelle pensée les occupe, j'ai presque dit, à les
« voir si animés, quel démon les possède. L'un
« me répond qu'il va terminer une affaire dont
« dépend sa fortune, l'autre qu'il va solliciter la
« faveur d'un grand. Celui-là cherche les moyens
« de supplanter un concurrent, de perdre un en-
« nemi, de tromper un ami. Celui-ci court satis-
« faire une passion insensée. Tous s'égarent dans
« mille préoccupations. Si je leur demandais ce
« qu'ils pensent de leur destinée, ce qu'ils
« font pour cet objet, ils me répondraient qu'ils
« ont autre chose à faire, ou plutôt ils ne me
« comprendraient même pas, tant cette pensée est
« en dehors de leurs préoccupations ordinaires (1) ».

A côté de ces chrétiens de nom qui négligent leurs devoirs, il y en a un certain nombre qui en ajournent l'accomplissement. Ceux-ci élèvent de temps en temps leurs regards en haut; ils comprennent que le travail, qui est la condition de toutes choses ici-bas, l'est aussi de la gloire à venir; mais ils diffèrent. Plus tard, disent-ils, je travaillerai à cette affaire; aujourd'hui j'ai d'autres soucis. Il m'est impossible de mener de front tant de préoccupations. Quand ma famille aura été élevée, quand ma fortune sera faite, quand les ambitions que je poursuis auront

(1) Cardinal Pierre Giraud.

été réalisées, alors je me préparerai à ma destinée, et je donnerai libéralement à Dieu les loisirs qu'il m'aura accordés.

Si le nombre de ceux qui oublient la plénitude de leurs devoirs est grand, pas moindre est le nombre de ceux qui l'ajournent. C'est ainsi que nous les voyons chaque jour, autour de nous, dans nos familles même trop souvent, formuler leurs calculs et leurs espérances ; trop heureux quand de tristes souvenirs ne nous montrent pas la déception à côté de l'espoir.

Je pourrais ajouter que d'autres chrétiens de notre temps vont plus loin encore. Ceux-ci se demandent pourquoi l'Église réclame d'eux des devoirs particuliers, et ne se contente pas de se faire le champion de la vertu morale. Sur ce terrain ils la suivraient volontiers, mais sur celui d'observances déterminées, de ce Devoir qu'on appelle le Devoir surnaturel, ils ne sauraient se faire ses disciples. Et de fait, résolvant cette question *a priori* dans le sens d'une condamnation des exigences de l'Église, ils vivent d'une vie qui veut être honnête, mais ne se soucie pas d'être chrétienne.

Abstention religieuse, ajournement religieux, mutilation religieuse : telle est la triple attitude dans laquelle se montrent nos contemporains, et c'est pourquoi il paraît souverainement oppor-

tun d'établir que la logique nous demande, au nom même de la grandeur dont nous sommes investis, de vivre d'une vie particulière, spécifique, de cette vie qu'on appelle la vie chrétienne. Recherchons donc la raison d'être des obligations spéciales que l'Église réclame de nous, passons-les en quelque sorte en revue en les ramenant à leur principe fondamental; faisons, en un mot, ce que j'appellerai la philosophie du Devoir Chrétien.

I

A qui demande ce que nous sommes devant Dieu, il faut répondre que nous sommes des initiés à la Vie Surnaturelle. Notre initiation résulte pour nous de ce fait que nous avons été baptisés, confirmés et que nous avons reçu de loin en loin, dans nos âmes, la visite de Jésus-Christ. C'est là, en effet, ce qui fonde la Vie Surnaturelle.

Or, ce fait, que nous ne pouvons contester, nous impose manifestement le devoir d'une vie nouvelle, à part, spéciale et qui s'appelle la Vie Chrétienne. Quelle a été, en effet, la conséquence immédiate de notre initiation à la Vie Surnaturelle? C'est que nous avons été incorporés

à Jésus-Christ, et c'est ce que nous dit saint Paul : *Nous sommes les membres du corps de Jésus-Christ, formés de sa chair et de ses os* (1), *Dieu a donné Jésus-Christ pour chef à toute l'Église, laquelle est son corps, et où il trouve son entière perfection, lui qui accomplit tout en tous* (2). *Il est la tête du corps de l'Église.* — Que personne ne nous séduise, étant séparés de la tête, nous ne participerons pas au corps. — Et ailleurs, il déclare : *Vous êtes tous un, parce que vous êtes les membres de Jésus-Christ.*

Et Jésus-Christ nous dit : « Vous êtes les branches et je suis la vigne (3). » En cela Il renchérit sur la parole de saint Paul : « vous êtes les pierres du même temple, vous êtes édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ étant lui-même la principale pierre de l'angle (4). »

La raison théologique dit la même chose, et, en effet, que faut-il pour qu'on puisse affirmer d'un membre qu'il appartient à un corps, qu'il dépend d'un autre membre, comme de sa Tête? Ne suffit-il pas qu'il vive de la vie de ce corps, de la vie de cette Tête, c'est-à-dire qu'il soit uni au même principe de vie qu'eux? Si nos mem-

(1) Eph., v.

(2) Eph., i.

(3) Joan., xv.

(4) Eph., i.

bres appartiennent à notre corps, ce n'est pas simplement parce qu'ils sont juxtaposés : à ce compte-là, les membres d'une statue pourraient avoir la vie ; mais c'est qu'ils subissent l'influence de la même âme, du même principe animateur. Et cela est si vrai que lorsque l'âme disparaît ils se séparent, ils n'ont plus de lien, ils cessent d'être la même unité. De même pour participer à la vie du cep, il faut que les branches reçoivent la sève qui s'en échappe. C'est la loi.

Or, qu'avons-nous reçu au Baptême, à la Confirmation, dans l'Eucharistie, si ce n'est l'Esprit de Jésus-Christ, si ce n'est la vie de Jésus-Christ ? Et c'est ce que nous dit encore saint Paul : *Nous avons été baptisés dans le Saint Esprit afin d'être un même corps* (1). De même c'est Dieu qui nous a confirmés en Jésus-Christ, qui nous a oints de son onction, qui nous a marqués de son sceau et qui, pour arrhes, nous a donné le *Saint Esprit* comme l'hôte de nos âmes (2). — Le calice de bénédiction, dit-il ailleurs, n'est-ce pas la participation au sang de Jésus-Christ, et le pain que nous rompons la participation à son corps, à son corps vivant de son *Esprit* (3) ?

(1) I Cor., x:1.

(2) II Cor., x.

(3) I Cor., x.

Et c'est ainsi qu'en toute vérité se réalise encore cette parole que saint Paul disait de lui-même : *Vivo autem jam non ego : vivit vero in me Christus* (1). Oui, il y a eu une heure, — si ce n'est plus aujourd'hui —, où nous étions les membres de Jésus-Christ, où sa vie circulait dans nos veines, où nous participions à son admirable influence, où il vivait vraiment en nous ; c'est l'heure où nous avons la grâce reçue par le Baptême, la Confirmation ou la Communion ! Grandes et redoutables vérités auxquelles nous ne pensons guère, mais qui nous enveloppent de leur majesté, nous en pénètrent et font de nous des êtres anoblis qui gardent, jusque dans le péché, comme un reflet de leur gloire première. Et ce sont ces vérités qui nous font comprendre comment et pourquoi nous devons vivre d'une vie particulière, faire des actes spéciaux.

N'est-ce pas, en effet, une doctrine sûre, en même temps qu'une expérience constante, que, partout où il y a un principe de vie spécial, il y a des actes spéciaux ? Nos actes, comme homme, ne sont pas ceux de l'animal : pourquoi ? Et les actes de l'animal ne sont pas ceux de la fleur : pourquoi ? si ce n'est parce qu'il y a là un principe de vie différent ! Et regardez comme la vie monte, à mesure que ce principe est supérieur.

(1) Gal., II, 20.

Et voilà pourquoi, dès lors qu'il y a en nous, au-dessus de notre âme naturelle, un principe qui est la grâce de Dieu répandue par le Saint Esprit qui l'habite, nous n'avons pas le droit de ne faire que les actes de la vie raisonnable. Il faut faire quelque chose de mieux; et de même que nous considérerions comme coupable un homme qui laisserait inactives son intelligence et sa raison, pour ne vivre que de la vie animale, nous aussi, nous serions coupables si nous laissions inactif le principe de vie supérieure qui est en nous. De même encore que nous sommes coupables, dans une certaine mesure, si nous ne marquons pas tous nos actes du signe de la raison, de même nous sommes coupables si nous ne les marquons pas tous du signe de la Grâce. Et voilà pourquoi il ne suffit pas d'être un honnête homme. Notre noblesse nous oblige à plus. Un honnête homme, c'est un chrétien découronné, tandis que le chrétien est un honnête homme qui a sa perfection et son couronnement.

La vérité est là, elle n'est que là; et c'est ce que nous dit saint Paul dans son admirable langage : *Lumière dans le Seigneur, marchez comme des enfants de lumière* (1). *Faites toutes choses de telle sorte que Dieu soit glorifié en vous.* Si nous n'avions pas reçu la Grâce, peut-

(1) Ephes., v, 8.

être pourrait-il nous suffire de vivre conformément aux principes de notre liberté, de notre conscience ; mais dès lors que nous l'avons reçue, elle nous domine, elle nous dominera jusqu'à la fin, pour nous apporter, dans un effort de plus, une gloire de plus aussi.

II

Mais si nous devons vivre de la vie chrétienne, faire les actes de la vie chrétienne : quels sont les actes qu'elle nous impose ?

Le premier de ces actes, c'est de nous retourner vers Jésus-Christ, pour reconnaître ce qu'il est et adhérer à ce qu'il est. Et, en effet, quelle est la première impulsion de la vie à tous les degrés ? N'est-ce pas de se retourner vers son auteur, de s'y attacher dans la mesure des facultés reçues ? La fleur s'ouvre en regardant le soleil, comme pour témoigner qu'il a sa part dans l'ensemble des causes qui ont préparé son épanouissement. — L'animal connaît, suit, distingue celle à laquelle est attachée la condition de sa vie ; et l'enfant, en recherchant les bras de sa mère, en souriant, près du foyer, à son père, rend hommage, comme il peut, au principe de sa vie. Cette impulsion devient un devoir pour l'être libre, et

Dieu fait entendre à l'homme, en possession de ses forces morales, cette injonction solennelle : — Honorez votre Père et n'oubliez pas les gémissements de votre Mère; et il y joint à la fois la récompense et la menace : Vous aurez une vie longue sur la terre. — Celui qui honore son Père sera réjoui dans ses fils. — Maudit soit celui qui n'honore pas son père ou qui méprise sa Mère.

Le premier devoir de la Vie Surnaturelle sera donc aussi d'honorer celui qui en est le Père : Jésus-Christ; c'est-à-dire de reconnaître ce qu'il est et d'adhérer à ce qu'il est.

Reconnaître ce qu'est Jésus-Christ, quel horizon s'ouvre ici devant nous ! Car, écoutez saint Jean : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu, et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous* (1).

Reconnaître Jésus-Christ, ce sera donc reconnaître en lui, non seulement une vie terrestre, mais une vie divine; ce sera donc proclamer que non seulement il occupe une grande place dans l'histoire du monde, mais qu'il vit au sein de son Père ; que non seulement il est l'auteur de la Vie Surnaturelle, mais aussi l'auteur de notre vie naturelle. Ainsi, il faut saluer en Jésus-Christ les splendeurs de sa vie terrestre, il faut

(1) Joan., 1.

proclamer qu'il remplit les siècles de son nom et de son influence; que, pendant quatre mille ans, il a été attendu comme le libérateur et le sauveur; qu'il est la clef unique de l'histoire du passé, que, seul, il en explique les phases diverses, les bouleversements et les révolutions; que c'est pour l'annoncer que se sont faites les grandes migrations des peuples et leurs solides établissements. Il faut proclamer qu'il était hier et qu'il est aujourd'hui; qu'apparu au monde il est devenu le centre du monde et qu'il demeure encore, bon gré mal gré, la clef du présent et de l'avenir, comme il l'est du passé; que nul n'a été salué comme lui, aimé comme lui, confessé comme lui, et qu'il vit sous nos yeux, dans une lumière qui peut paraître voilée, quand on regarde un coin du monde, mais encore splendide pour qui veut s'élever jusqu'à l'ensemble. Mais il faut proclamer aussi qu'il est l'auteur de cette création qui vit sous nos yeux, qu'il a fait la terre. Oui, il faut confesser que cet homme c'est Dieu, le Dieu qui éclaire tout homme venant en ce monde, par qui tout a été fait et sans qui rien n'a été fait; que c'est lui qui est la Raison suprême et la Règle première d'où dérivent toute raison et toute règle; qu'il a reçu, comme on l'a dit, « le ministère de la création et en particulier le ministère de l'intelligence dont il

« est le flambeau. Docteur universel, il parle
« donc intérieurement à tout esprit, il meut
« toute conscience et nul, quelle que soit sa
« place dans la hiérarchie des êtres pensants,
« n'est dans la vérité et dans la justice que par
« la conformité à ce qu'il entend de lui. Il est
« le Père de notre raison et par notre raison le
« Père de toutes les vertus morales et politiques
« qui font du genre humain une société. Ainsi
« le genre humain est la première église fondée
« par le Christ : église qui ne connaît pas son
« fondateur, mais qui vit sous ses lois et en
« appelle à lui, sous le nom de Dieu, toutes les
« fois que le besoin de son salut lui inspire de
« regarder plus haut qu'elle-même... Par con-
« séquent, l'humanité et l'Église, la raison et
« la foi, la nature et la grâce ne sont pas des
« choses contraires, ni même séparées, mais
« elles sont unies dans le Christ, que Dieu a
« constitué l'héritier de toutes choses, par lequel
« il a fait les siècles, qui est la splendeur de sa
« gloire, la figure de sa substance et qui porte
« sur tout l'efficacité de sa parole (1). »

Voilà ce que c'est quereconnaître Jésus-Christ.
Voilà notre premier devoir, devoir doux à rem-
plir, mais qu'on ne médite pas sans tristesse en

(1) Père Lacordaire, conf. de Toulouse.

voyant tant d'hommes le méconnaître, fausser le caractère de l'action du Sauveur, repousser, en un mot, les rayons de sa lumière.

Du reste, si nous reconnaissons Jésus-Christ, ce n'est pas pour demeurer dans cette adhésion spéculative, il faut y adhérer pratiquement, par le cœur et l'âme, si non comme il le mérite, au moins comme il le désire et comme nous le pouvons. Et combien ne le mérite-t-il pas, puisqu'il est si grand, si puissant, qu'il surpasse tout être créé ! Il le mérite d'autant plus que sa grandeur n'est pas sans bonté et qu'il est si profondément sympathique ! Comment ne serait-il pas honoré, aimé, puisque sa douceur est si grande qu'il a un baume pour toutes les blessures, un encouragement pour toutes les faiblesses et une consolation pour toutes les tristesses ? Comment ne serait-il pas aimé et béni de nous, puisque telle est sa providence à notre endroit, qu'il nous guide du berceau à la tombe et qu'il nous accompagne dans une assistance qui ne nous manquera jamais ?

Comment ne l'aimerions-nous pas, puisqu'il le désire tant, puisque c'est pour nous attirer à lui que, Verbe, il s'est fait homme, et qu'homme il s'est fait notre victime ? Comment ne l'aimerions-nous pas, quand le respect et la crainte ne sauraient lui suffire, et qu'il nous demande, dans le

cœur, la puissance qui nous donne tout entiers et nous soumet librement et joyeusement.

Et pourtant, accomplissons-nous ce devoir?— Je ne dirai pas à ceux qui me lisent : croyez-vous au Christ, à sa figure divine, à son rôle, à son action si splendide? Je l'espère; oui, j'espère que vous ne renoncez pas à la joie de cette adhésion. Mais l'aimez-vous, mais votre vie se meut-elle vers lui, est-elle un acte de vos cœurs vers lui? Ah! combien peu en sont là, et pourtant, c'est le premier commandement de la loi chrétienne! Laissez-moi vous demander d'y songer! Laissez-moi surtout vous demander de le vouloir sans défaillance et sans réserve!

III

Tous nos devoirs sont-ils épuisés par là? Non, et notre second devoir sera de suivre Jésus-Christ, d'obéir à Jésus-Christ.

Quand un principe de vie est secondaire, inférieur, se retourne-t-on vers lui comme vers une fin, un terme? ou plutôt ne fait-on pas de son union avec lui, comme un levier, un point d'appui pour aller plus haut? L'arbre se contente-t-il d'adhérer à la terre par ses racines, la fleur de regarder le soleil brillant qui l'éclaire? Non,

ils demandent : l'arbre, à la terre ses sucres pour les transformer en la sève, en la vie supérieure qu'il possède ; la fleur, au soleil ses rayons, pour s'alimenter de leur lumière et de leur chaleur. L'animal trouve, dans l'union qui le retourne vers sa mère, la force qui le fait vivre de sa vie propre, séparée, et l'enfant ne s'appuie au foyer que pour s'y développer, y croître. Faites intervenir la vie morale, et là encore l'instinct devient le devoir. Malheur à l'enfant, à l'époux, au citoyen qui oublieraient les lois de la conscience au profit de l'amour paternel, ou de l'amour conjugal, ou même de l'amour du pays ! Il y a une vie plus haute, dont les lois sont de Dieu, ne relèvent que de Dieu. Qu'on s'appuie sur le secours et la force du foyer, ou les lois du pays, dans la mesure du devoir supérieur, rien de mieux. Oublier ce devoir ou le méconnaître serait une défaillance, une trahison ou une apostasie.

Jésus-Christ, considéré comme Homme-Dieu, n'est pas un principe de vie final, dernier ; c'est un médiateur, et, par conséquent, quand nous l'avons reconnu, salué, nous avons autre chose à faire que de nous reposer en lui ; il faut de lui et par lui, nous élever plus haut et monter jusqu'à Dieu. C'est là notre devoir et ce n'est pas lui qui nous en détournera, il est la lumière

indéfectible, il est le trait d'union entre le ciel et la terre.

Ici, encore, que ferons-nous donc ? Puisqu'il est notre médiateur et qu'il ne saurait nous tromper, à nous donc de lui obéir sans hésiter et sans reculer ; et parce qu'il nous dit trois choses : Je suis *la Voie, la Vérité et la Vie*, à nous de suivre *sa voie*, d'accepter *sa vérité* et de nous *unir à sa vie*. A nous d'aller à Dieu en croyant à sa parole, en pratiquant sa loi, en nous unissant à sa vie.

Croire à sa parole, je n'en démontrerai pas la nécessité, je l'ai déjà fait précédemment ; mais est-ce que ce ne sera pas un bonheur ? Nous avons tant besoin de certitude et de plénitude et nous en trouvons si peu ! Tandis qu'autour de nous nous ne rencontrons que l'hésitation et le doute, lui, parle avec l'autorité du maître et du voyant ; comment donc ne serions-nous pas heureux d'accepter ses affirmations souveraines ?

Comment, quand sur toutes ces choses : l'avenir, son caractère, le chemin qui mène à Dieu, il fait luire sa lumière divine dans l'ordre de l'esprit et de la volonté, comment ne serions-nous pas heureux d'aller à lui, de lui dire : *Domine ad quem ibimus, verba vitæ æternæ habes* (1) ?

Faire ce qu'il nous dit ! Il est le législateur :

(1) Joann., vi, 69.

de quel droit nous déroberions-nous à son action ? N'encourerions-nous pas alors le reproche de saint Paul : *Divisus est Christus* (1) ? Le Christ est-il divisé ? Et si vous croyez au Christ révélateur, pourquoi vous déroberiez-vous à l'autorité du Christ législateur ? Et pourtant, combien le font ! Parce que cette législation, Jésus-Christ l'a confiée à la garde de l'Église pour la promulguer, pour l'interpréter, pour la sanctionner, pour la sauvegarder par des lois qui émanent d'elle à son tour ; quelles brèches n'y faisons pas ! quel triage !... comme si le maître ne faisait pas retentir à nos oreilles ces paroles : « Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise ? » Ne serait-il pas plus sage, au prix même du sacrifice de notre orgueil, de rester dans le devoir en nous disant à nous-mêmes que l'autorité de l'Église est l'autorité de Jésus-Christ et que ces lois qui nous semblent gênantes ne sont, après tout, par leurs prescriptions positives, que la sauvegarde bien nécessaire de l'honneur de l'ordre moral, et, dès lors, de notre nature humaine. Ne serait-il pas plus sage de reconnaître que tout code doit avoir son gardien, son vivant et sûr interprète ?

Enfin, il faut vivre de sa vie, c'est-à-dire puiser la vie là où il l'a mise, et, puisqu'il l'a mise

(1) I Cor., 1, 13.

dans les sacrements, aller la chercher à cette source!

Comment ne pas admirer l'économie de ces sacrements, comment nous y dérober? Serions-nous sages de refuser, ou les principes qui nous donnent la force physique, ou l'aliment qui la maintient, ou le traitement qui la répare, ou l'influence salutaire qui la reconforte et la réjouit? De même sommes-nous sages si, quand nous sommes nés à une vie supérieure, quand nous avons reçu un germe de vie divine, nous ne voulons lui donner, ni l'aliment qui conserve et fait grandir, ni le traitement divin qui répare en humiliant? Quand, allant encore plus loin, nous ajournons pour nous et pour les autres les suprêmes bénédictions qui préparent au combat de la mort et les dernières grâces qui acheminent à la gloire! Notre vie chrétienne, s'il en était autrement, ne serait-elle pas plus grande plus joyeuse et plus sainte?

Et maintenant, qu'ajouterai-je encore, si ce n'est la parole de saint Paul aux Galates. Il leur rappelait les bénédictions de Dieu sur eux et la Grâce qui leur avait été conférée par Jésus-Christ et il leur disait: « Comment donc, âmes délivrées, vous tournez-vous de nouveau vers les éléments infimes de la Loi? Comment donc ne montez-vous

pas jusqu'à la liberté sainte des enfants de Dieu qui vous a été acquise dans le sang de Jésus-Christ ? » Et il ajoutait ailleurs : *Æmulamini meliora charismata*(1) : « Élevez vos ambitions à des désirs plus hauts. »

Cette parole, c'est celle aussi qu'on peut adresser à nos contemporains trop dédaigneux des biens divins qu'ils ont reçus. Puisque vous avez été visités, leur dirons-nous, par la paix de Jésus-Christ, baptisés, confirmés en lui, comment donc demeurez-vous dans les éléments infimes de l'honnêteté morale ? Comment donc ne voulez-vous emprunter qu'à une loi incertaine et incomplète votre grandeur et vos espérances ?

Oh ! marchons plutôt ensemble dans l'unité de la même soumission, et Dieu sera avec nous. Il y sera par son amitié, il y sera par la fécondité de nos œuvres, l'harmonie de notre vie ; il y sera comme une aurore avant d'y arriver comme un plein jour.

(1) I Cor., XII, 31.



CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

De la désertion du Devoir Chrétien à l'heure présente

La pratique des devoirs surnaturels est négligée par nombre de nos contemporains. Baptisés dans le sein de l'Église de Jésus-Christ, élevés dans sa doctrine, associés, un jour au moins, et même de temps en temps, à son divin Banquet, ils viennent lui demander la consécration de leurs unions, la bénédiction du berceau de leurs enfants et de leur propre tombe; mais, en dehors de cela, ils ne pratiquent guère d'autres préceptes de sa loi — encore souvent d'une manière intermittente — que celui qui nous demande de nous réunir chaque Dimanche à ses pieds...

Cette attitude est souverainement illogique, et on s'en rend compte quand on constate quelques lois de l'ordre naturel : celle-ci, par exemple, que là où il y a un principe de vie à part, il doit y avoir aussi des actes correspondants. — Que de même que c'est l'impulsion des êtres vivants.

de se retourner vers le principe de leur vie pour reconnaître ce qu'il est et adhérer à ce qu'il est, c'est aussi le devoir des êtres libres de saluer ce principe par leur intelligence et leur volonté. — Et enfin, que lorsqu'un principe de vie n'est que secondaire et intermédiaire on ne se repose pas en lui comme dans sa fin, mais on s'appuie sur lui pour aller ailleurs, pour remonter à l'auteur premier de sa vie. Ces trois lois nous donnent la raison d'être du devoir chrétien.

Puisque, par la Grâce produite dans nos âmes par le Saint Esprit qui y habite, le principe d'une vie supérieure et divine nous a été donné, il faut donc que notre liberté y coopère par des actes correspondants d'un ordre supérieur et divin.

Puisque Jésus-Christ est l'auteur de cette Vie Surnaturelle, qu'il nous l'a méritée en mourant pour nous, il faut donc que nous reconnaissons en lui la source de notre vie Divine, et que nous adhérions à son efficacité rédemptrice par la foi en sa mission.

Puisque Jésus-Christ n'est qu'un principe de vie secondaire, puisqu'il est Médiateur entre Dieu et les hommes, il faut donc que nous nous appuyions sur lui pour atteindre notre destinée Surnaturelle, en croyant fermement à sa parole révélatrice, en nous soumettant à sa volonté

législatrice et en nous unissant à sa vie par les sacrements qui la contiennent, pour nous y faire naître, nous y réparer et nous y consommer.

Cette admirable synthèse devrait séduire et persuader les esprits les plus rebelles, de soumettre les volontés les plus récalcitrantes.

Comment se fait-il donc que la pratique de la Vie Surnaturelle soit tellement en oubli parmi nous ? Quelles sont les causes qui expliquent cette attitude d'un grand nombre de chrétiens ? C'est évidemment en nous-mêmes qu'il faut chercher ces causes, c'est nous qui sommes responsables : comment le sommes-nous ? Il sera intéressant de faire de cette question l'objet d'une sérieuse étude.

I

Quand on observe les lois que la volonté de Dieu a tracées à sa Providence, on se trouve en présence de celle-ci : « Dieu respecte l'efficacité des êtres libres, pour le Bien comme pour le Mal. »

C'est cette liberté si sagement accordée par Dieu, qui explique comment est relativement restreinte l'influence de la Vie Surnaturelle. La conséquence théorique de notre liberté, c'est que

l'homme ~~peut~~ refuser de suivre la voie qui lui est ouverte ! La conséquence probable, c'est que beaucoup se déroberont à leur devoir : les uns par ignorance ou par légèreté, les autres par passion. La Révélation chrétienne est un fait contingent, qui ne s'impose pas comme loi naturelle — beaucoup négligeront d'étudier les fondements, beaucoup n'en comprendront pas le mystère ; d'autres s'en écarteront par peur des sacrifices qu'ils prévoient devoir en être la suite. Et c'est là, aussi, la conséquence pratique. Quand on regarde les âmes de nos contemporains, on songe comme involontairement à cette parabole des « oisifs de la place publique ». Comme le Père de famille sorti pour inviter les ouvriers à travailler à sa vigne dès le matin, Dieu a appelé les hommes dès le matin de leur vie, à recevoir ses volontés, à entrer dans son conseil : beaucoup ne l'ont pas compris. A l'heure de l'adolescence, il leur a parlé par ces grandes crises qui soulèvent les âmes, ils n'ont rien entendu. A l'heure de la maturité, alors que se dégage devant nous plus lumineux, le plan divin, ils ont laissé leurs yeux fermés, et il n'est pas jusqu'aux lueurs que projette l'éternité sur la vieillesse, qui aient pu les éclairer. Et les voilà, sur la place publique, disant : *Nemo nos conduxit !* personne ne nous a invités ! Et la place de Jésus-Christ dans le

monde, et les splendeurs de son œuvre sont là, et les merveilles sorties de ses mains, et cette majesté incomparable qui se dégage de sa doctrine, de sa morale et de son culte sont là!... Ah! plaignons les, car, comme les idoles des Gentils, ils ont des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, des mains pour ne pas toucher, des pieds pour ne pas marcher.

Et si encore ils faisaient des efforts pour sortir de leur stérilité et de leur impuissance, s'ils cherchaient la lumière! Mais, non, ils sont là, sur la place publique, à qui les veut, à la doctrine hypocrite ou menteuse, à la science malsaine, aux creuses rêveries. Et ils iront peut-être! ils prendront toutes les mains qui se tendent, excepté celle du Père de famille qui les conduirait à la vigne, à la culture prédestinée qui mène au salut!

Et pourtant ils ne sont pas les plus à plaindre. Les plus à plaindre, ce sont ceux qui, conviés au banquet du Père de famille, refusent de s'y rendre. Comme autrefois les invités rebelles, ils ont dit : J'ai acheté une maison de campagne, je vais aller la visiter. Je viens d'acquérir un joug pour les bœufs qui m'aident au labourage. — Je viens d'embrasser une vie nouvelle, je ne saurais venir.

C'est-à-dire qu'aux desseins manifestés de Dieu

ils ont opposé leurs passions : la cupidité, la sensualité, l'orgueil... Ah ! c'est toujours la parole de saint Jean : *In propria venit et sui eum non receperunt... Lux in tenebris lucet et tenebræ eum non comprehenderunt...* (1) !

Ah ! oui, ils sont à plaindre, car ils n'ont pas l'excuse de la bonne foi ou de l'ignorance. Ils savent le dessein de Dieu, ils en ont mesuré les profondeurs, mais ils ne veulent pas y entrer.

Et combien n'en sont pas là ? Chrétiens de nom, mais infidèles, apostats de fait ! *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant* (2); leurs œuvres démentent leurs paroles, car ils n'ont pas le courage d'offrir à Dieu les sacrifices qu'il demande.

Voilà la première explication du mystère dont nous poursuivons le secret. Il s'explique par la déviation du sujet de la Vie Surnaturelle, c'est-à-dire de la liberté humaine qui se dérobe à la volonté de Dieu connue pourtant, mais qui pèse par les sacrifices qu'elle nous impose, par le joug qu'elle nous apporte.

II

La seconde cause de l'abaissement de la Vie

(1) Joan., 1.

(2) Tite, 1, 16.

Surnaturelle, c'est la perversion du milieu de la Vie Surnaturelle.

Le milieu de la Vie Surnaturelle, comme celui de la vie naturelle, c'est la famille, d'abord, la société ensuite. Quoi que nous fassions, l'homme ne dépend pas de lui seul, et, de même qu'il puise dans la famille, avec le sang, un fonds d'idées, d'habitudes, qui le constituent dans le caractère de sa personnalité intellectuelle et morale; de même qu'il reçoit de la société une influence qui confirme cette première action, de même aussi il puise à cette double source comme un fonds spirituel, qui prépare la formation de l'homme religieux. On ne saurait assez dire l'influence exercée en ce sens par l'atmosphère dans laquelle l'homme se meut, et il est vrai qu'il est généralement façonné, au point de vue religieux, à l'image de la famille où il est né, et du milieu social où il vit. Aussi semble-t-il qu'on ait le droit de s'attendre à ce que, dans une famille, dans un peuple où le sens religieux est oblitéré, le plus grand nombre participe à cette atteinte. Et c'est là, disons-le en passant, ce qui explique souvent comment s'entretiennent les erreurs les plus grossières, les défaillances les plus funestes. Elles sont revêtues, aux yeux de ceux qui les professent, du caractère d'une tradition domestique et nationale et elles y empruntent un pres-

tige qui les consacre. Et c'est pourquoi, encore, c'est un acte si courageux de revenir à la vérité reconnue, au devoir proclamé, contre le courant général. Car alors il faut faire schisme avec tout ce qu'il y a de plus vénérable dans l'ordre des affections du cœur de l'homme.

Et voilà la seconde cause qui tient abaissée, parmi nous, la Vie Surnaturelle, elle est diminuée dans la famille et dans notre société; et elle n'appartient plus à l'ordre des choses qui les inspire et les dirige.

Si je regarde d'abord la famille, la Vie Surnaturelle n'y règne pas et n'y est pas enseignée. Au moins généralement parlant, elle n'y règne pas, car, hélas ! elle n'est ni dans les actes, ni dans les habitudes. On dirait que la famille qui, par un reste de tradition, se forme encore aux pieds de Jésus-Christ, a à cœur, chaque jour, de contredire son origine et de se passer de son influence. Cette influence préside encore à quelques-unes de ces circonstances qui forment comme les grandes crises de notre existence humaine ; mais dans le développement ordinaire de notre vie, la part qui lui est faite est bien petite et bien incomplète. Le Christ n'y a plus la place légitime qu'il y avait autrefois, et si son image n'est plus même au foyer, c'est qu'elle n'est plus guère dans les cœurs ! Comment, alors, la Vie

Surnaturelle serait-elle enseignée? Comment des parents descendrait-elle aux enfants, dans une communication vénérable? Comment les saisi-rait-elle, à l'heure précieuse de leur développement premier, à cet instant qui trace de si fortes empreintes et laisse des sillons durables pour la vie tout entière? Et si, parfois, comme inquiète de l'insuffisance de l'éducation morale et religieuse qu'elle fournit, la famille cède, en cherchant des maîtres chrétiens, à de meilleures inspirations, l'influence que l'enfant retirera de cette direction sera toujours atteinte en quelque manière, par cette contradiction qui bientôt le reprendra, en affirmant, sous les yeux de tous, le prestige qu'inspirent des êtres sacrés par les bénédictions de Dieu.

Et si je regarde notre société publique, la Vie Surnaturelle n'y règne pas davantage. Ébranlé, il y a un siècle, dans ce bouleversement qui poursuivait la ruine des institutions sociales, le règne de Dieu ne s'est pas encore relevé complètement des atteintes qu'il a reçues. Il semble que, depuis lors, ce règne ait participé aux oscillations qui nous ont agités à la face du monde, et, aujourd'hui, malgré tout, sous les efforts des passions ameutées d'une part, et, de l'autre, par les visées d'une science fausse et malsaine, il est battu en brèche sous bien des formes. Sans

doute, Jésus-Christ apparaît entouré de gloire, respecté et salué par beaucoup ; mais, pour beaucoup aussi, il n'est pas le maître adoré qui règne sur les esprits et sur les cœurs et, à coup sûr, il s'en faut qu'il soit le centre autour duquel la vie gravite pour la prospérité et le mouvement de nos sociétés. Et s'il semblait à quelques-uns que j'exagère, je leur dirais : mais en réalité peut-on prétendre que notre pays, à l'heure présente, soit un pays chrétien ? Qu'on affirme que nous avons grandi en intelligence, que notre siècle a vu monter dans les âmes des aspirations généreuses, que certains sentiments délicats y ont pris place ; je le veux bien ; mais que Jésus-Christ ait parmi nous le rang qui lui convient, qu'il règne dans les âmes, qu'il y fasse triompher le respect de ses enseignements et de ses volontés, que nos institutions favorisent sans l'imposer l'acceptation de sa divine autorité par les âmes chrétiennes. Ah ! non, il n'en est pas ainsi. Et si l'on n'avait pour demain de meilleures espérances, on céderait à la tristesse et au découragement, car, en face de ce qui est, que voulez-vous que fasse le chrétien ? Connaissant peu Jésus-Christ dont il n'a entrevu que de loin la divine figure, emporté par les soins qui nous dominent, oublieux des conditions et des devoirs qui nous

conduisent à Dieu, il passera dans le monde, sans comprendre le sens de son pèlerinage, objet d'étonnement et peut-être de mépris pour lui-même, objet de tristesse pour ceux qui ont le secret de tout, qui savent que c'est en Dieu qu'il faut chercher le dernier mot de ce que nous sommes aujourd'hui, parce qu'en Lui nous trouvons le dernier mot de ce que nous devons être un jour.

III

Enfin, la troisième cause c'est l'inaction de ce que j'appellerai l'agent de la Vie Surnaturelle.

Si l'expérience nous fait connaître deux causes de défaillance de la Vie Surnaturelle : dans la déviation du sujet de la Vie Surnaturelle et dans la perversion du milieu de la Vie Surnaturelle, elle nous en révèle une autre, dans l'absence du zèle du peuple chrétien. Cette affirmation peut sembler étrange. Est-ce qu'il y a connexion entre ces deux choses : le zèle du peuple chrétien et l'expansion du règne de Jésus-Christ? Est-il donc bien vrai que les pensées de la miséricorde divine puissent être entravées par l'inaction du peuple chrétien? Oui, il en est ainsi, et le premier témoignage que j'en trouve,

c'est l'analogie ; car si, dans le monde physique, on constate l'action réciproque que les corps possèdent les uns sur les autres ; si, dans l'ordre moral, nous exerçons mutuellement aussi une action réciproque d'édification ou d'entraînement au mal : comment n'en serait-il pas de même, dans l'Ordre Surnaturel ? C'est, du reste, ce que l'expérience atteste à son tour, car elle nous montre la vie de l'Église d'autant plus prospère ou abaissée que le peuple chrétien s'y associe avec plus ou moins d'intensité, d'énergie.

Or, voilà la troisième cause de l'abaissement de la Vie Surnaturelle parmi nous : l'inaction du peuple chrétien ! L'inaction du peuple Chrétien ? Mais, me dira-t-on, n'est-ce pas là une ironie ? Car quand le zèle a-t-il été plus ardent ; quelques-uns diront, plus impétueux ? Ah oui, il faut le reconnaître, nous ne manquons pas de bons désirs, nous sommes pleins de généreux élans ; ils éclatent sous nos yeux en mille formes : — dans les œuvres qu'ils engendrent et maintiennent, dans l'entraînement qui pousse les apôtres sur tous les rivages, pour la gloire de Dieu et le salut de ceux qui lui appartiennent. Mais, malgré tout, nous manquons trop généralement de ce zèle éclairé qui s'adresse aux intelligences, qui procède de la conviction possédée et dominant les âmes. — Oui, nous manquons de cette con-

viction religieuse qui est cet état où l'âme, assise fermement dans la possession de la vérité, y adhère par toutes ses puissances naturelles ou surnaturelles ; où s'étant prouvé à elle-même le fait de l'intervention de Dieu dans le monde, et acceptant avec soumission toutes les vérités révélées, elle les entoure, cependant, de toutes les clartés qu'elles peuvent recevoir de leur comparaison avec les milieux au travers desquels nous nous mouvons. — Au lieu qu'il en soit ainsi, notre religion oscille entre un sentiment mal réglé ou une sorte de foi mal définie, et parfois incomplète. Elle est une impression, non une conviction.

Et comment s'en étonner quand les Chrétiens eux-mêmes s'occupent si peu des principes qui dominent la religion ? Quand, ayant du temps pour tout, nous n'en avons pas pour elle, quand, nous laissant absorber par des devoirs multiples, celui-là seul nous laisse froids ? Comme si les problèmes qu'elle soulève n'étaient pas dignes de notre attention, ne devaient pas influencer plus qu'aucun autre sur notre vie présente, et surtout sur notre vie à venir ? — Où sont-ils, en effet, ceux qui, après avoir parcouru rapidement, à l'heure de leur adolescence, le résumé des enseignements que l'Eglise professe, mêlent plus tard à leurs travaux des investigations spontanées et

réfléchies, et font dans la plénitude de la raison, cette seconde lecture de l'Évangile dont un jour parlait le Père Lacordaire?

La conséquence de cet état de choses est facile à saisir au point de vue qui nous occupe : car comment aurait-on du zèle pour une cause dont on n'aperçoit pas la portée, ne comprenant ni cette voie ni cette vérité, ni cette vie qui sont le fonds du Christianisme? Comment, par toutes les forces qui sont en nous, par la prière qui monte vers Dieu, par la parole qui va aux hommes, chercherait-on avec ardeur à agrandir son domaine? Comment dirait-on? *Zelus domus tuæ comedit me* (1). Comment se désolerais-on de voir les vérités diminuées? Aussi, on ne le fait pas. De là, cette foi abaissée et chancelante qui ne sait ni s'agrandir ni se donner, et qui, ne contribuant pas à l'œuvre de Dieu, entrave le développement de son Règne Surnaturel dans les âmes.

Faut-il pourtant considérer que tout est perdu et qu'aucun signe d'espérance ne nous est donné pour l'avenir? Gardons-nous de le croire, et sans préjuger ce que nous dirons dans le dernier chapitre de cette étude, des causes qui nous permettent d'espérer un meilleur avenir pour la pratique fidèle de la vie chrétienne, est-

(1) Joan., II, 17.

ce que l'inspection du présent dans l'ordre pratique ne légitime pas une ferme confiance? Il s'en faut, en effet, que ces causes qui arrêtent l'expansion de la Vie Surnaturelle ne lui laissent pas une glorieuse vitalité?

Combien n'en est-il pas qui résistent à cette action combinée? Combien grand n'est pas le nombre de ceux qui vivent d'une Vie Surnaturelle intense, qui gouvernent pleinement leur vie par la foi au Christ Médiateur et Sauveur? de ceux qui font de ses enseignements la règle de leurs pensées; de sa loi, la loi de leur activité; qui se laissent imprégner de sa vie par la sanctification qu'ils trouvent dans les sources où il l'a déposée!

Un trop grand nombre sans doute se dérobent, pour un temps, à cette influence divine, mais ils la retrouvent de temps en temps pour la joie de leur âme et l'espérance de leur cœur. C'est surtout quand l'éternité, en s'approchant d'eux, leur montre le besoin qu'ils ont d'être aidés par une Puissance supérieure à tout et un Amour Infini, qu'ils se laissent reprendre par ces forces. Alors, triomphant de leur oubli, de l'action délétère qu'ils ont subie, ils se rejettent dans les bras de Celui qui a béni leur enfance et illuminé les meilleurs de leurs jours.

Tout cela forme un motif légitime de confiance

et permet d'affirmer que le Christ n'est pas mort vainement pour eux et que sa Providence a été plus habile pour les sauver que leur désertion n'avait été efficace pour les perdre. Ne pleurons donc pas sur le présent si plein de tristesse, comme on fait sur un mort qui n'a plus d'avenir.

Tout au plus apitoyons-nous sur lui comme sur un malade qui laisse, à la vue de l'énergie qui reste en lui, l'espérance d'une pleine guérison.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

De l'Avenir du Devoir Chrétien

L'une des causes qui contribue le plus à créer l'indifférence d'un trop grand nombre de nos contemporains vis-à-vis du Devoir Chrétien, c'est la déviation du sujet de la Vie Surnaturelle.

Cette affirmation, qui a fait pour une part l'objet d'une précédente étude, appelle cette question : par quelle défaillance d'esprit les chrétiens empêchent-ils l'avènement en eux, ou mieux encore, la permanence en eux de la Vie Surnaturelle ?

Si nous établissons que cette défaillance c'est l'insouciance intellectuelle à l'endroit de la doctrine de la Vie Surnaturelle, ou, ce qui est la même chose, des principes du devoir chrétien, si nous constatons que cette insouciance intellectuelle a les conséquences les plus désastreuses au point de vue de l'expansion de la Vie Surnaturelle, nous aurons, dès lors, indiqué le devoir des chrétiens à l'heure présente, s'ils sont désireux

de voir s'étendre le règne de la Vie Surnaturelle et de l'établir en eux-mêmes.

Puissent les pensées qui seront développées dans ce dernier chapitre, provoquer chez nos lecteurs non seulement de graves réflexions, mais surtout de solides résolutions.

I

Est-il téméraire de prétendre qu'à un observateur sérieux, l'insouciance intellectuelle vis-à-vis des bases de la religion apparaît comme l'un des caractères les plus incontestables de la déviation religieuse des chrétiens à l'heure présente? Je ne le pense pas, et quelques instants de réflexion amèneront nos lecteurs à partager notre sentiment.

J'appelle ici insouciance intellectuelle cet état d'une âme qui ne s'inquiète pas de faire de la religion chrétienne, de ses principes et de l'économie de cette doctrine une des occupations de son esprit. Qu'un chrétien, par exemple, qui a reçu une première éducation religieuse, qui possède un certain bagage bien léger de connaissances dont il se contente et auquel il ne s'occupe pas de rien ajouter, vive de longues années sans se mettre en peine de regarder de près ce qu'on

appelle *la question religieuse* ; j'ai le droit de dire qu'il est la victime de l'insouciance intellectuelle au sujet des principes chrétiens, de la notion réfléchie de la Vie Surnaturelle.

Or, n'est-il pas vrai qu'aujourd'hui beaucoup d'hommes, parmi nous, en sont là ? Qu'on regarde les préoccupations du grand nombre : où vont-elles ? Aux affaires, aux sciences, aux lettres, à l'industrie, à la politique ! De ce côté, il y a un grand déploiement de forces intellectuelles ; mais, le fait religieux, qui s'inquiète de l'étudier !

Voici, par exemple, l'Église Catholique : c'est une institution étrange ; elle vit au milieu de nous avec des prétentions surprenantes, des caractères particuliers ; elle frappe à la porte de notre vie, en mille manières. — Certes, si quelque chose est digne d'attirer notre attention, c'est bien cela. — Elle affirme être l'organe nécessaire de Dieu, pour nous guider dans la connaissance et la pratique du devoir qui sauve ; que vaut sa parole, sur quoi s'appuie-t-elle ? Comment est-elle née ? Elle a un système de croyance, un symbole, une morale ? quelles en sont l'ordonnance et la beauté ? Voilà des questions, semble-t-il, qui valent la peine d'être examinées... Qui y songe ? On ne s'en inquiète pas, ou presque pas. Les uns disent : La religion, affaire de sentiment, je n'ai pas besoin de m'en occuper ! — les autres : Je

n'ai pas le temps ; — d'autres, enfin : C'est trop difficile... — On pourrait répondre : La religion, affaire de sentiment ; vous en parlez bien légèrement, en êtes-vous bien sûr ? Ne serait-elle pas plutôt un fait qui relève du domaine de l'histoire, et une idée qui a ses racines dans la raison et la conscience ? — Vous n'avez pas le temps de vous en occuper, et à quoi aurez-vous donc le temps, grand Dieu ! d'appliquer votre esprit, si vous délaïssez ce qui peut, ce qui doit avoir de si graves conséquences ? — C'est trop difficile ! mais, de grâce, quel puissant effort avez-vous donc déjà fait, pour arriver à cette connaissance des choses supérieures et divines ?

Et, si l'inspection du présent ne suffisait pas à nous convaincre du peu de souci que l'on apporte à l'étude des choses religieuses je dirais : Regardez donc où vont les préoccupations de ce grand et ferme esprit qui dirige l'Église : que demande-t-il aux âmes, si ce n'est de s'appliquer aux choses de Dieu, de leur faire une place à côté de celle que l'on attribue aux choses d'ordre naturel. Ah ! s'il insiste, n'est-ce pas qu'il a constaté l'oubli où les esprits laissent le nécessaire objet de leur attention ?

Et si cela ne suffisait pas encore à former votre conviction je vous dirais de nouveau : Prêtez donc l'oreille à tout ce qui se débite,

aujourd'hui, de bonne foi, avec je ne sais quelle confiance naïve, sur les choses religieuses ! On est épouvanté de ce que contiennent de confusions et d'ignorances, des articles de journaux et de revues, ou des ouvrages qui prétendent à une certaine compétence en matière de religion. Évidemment, si l'on avait eu souci de sa culture religieuse intellectuelle, on n'en serait pas là, et, à défaut de connaissances approfondies, on aurait assez de science pour se garder au moins de cette étrange présomption qui parle de tout sans savoir le premier mot de rien !

Cet état d'esprit est nouveau ; il n'en a jamais été ainsi. Chez les peuples païens eux-mêmes, la religion tenait entre les Lettres et le Droit une place notable, dans le domaine où se mouvait l'application de l'esprit. L'adolescence n'en trouvait pas l'étude hors de propos ; à plus forte raison, avait-elle sa place au foyer domestique. Ainsi en était-il encore, dans ces siècles qu'on se plaît à qualifier de siècles barbares, mais dont nous sommes loin d'égaliser la culture philosophique... Il était réservé à notre siècle de christianisme chancelant de voir se réaliser ce douloureux spectacle d'âmes, s'occupant de tout, excepté de l'objet suprême des connaissances humaines.

II

Quelles sont les conséquences de cette insouciance intellectuelle des choses religieuses qui a prévalu parmi nous ?

Quand on a vécu pendant quelque temps dans les pays de race anglo-saxonne, on remarque qu'on appelle infidèles les Chrétiens qui ne connaissent ou ne pratiquent pas leur devoir religieux. Et il y a, dans ce langage, un grand sens philosophique, car c'est la foi théorique et la foi pratique qui font le Chrétien, le fidèle. Eh bien ! le premier résultat de l'insouciance intellectuelle, c'est précisément de produire chez ceux qui en sont atteints cet état d'infidélité. Nous le constatons précédemment : certes, ils sont nombreux parmi nous, ceux qui ont répudié la plénitude de la foi ou de la pratique chrétienne. Chrétiens de nom, ils confessent encore Dieu, mais nient le Christ et sa loi implicitement et pratiquement. Quelle est la cause de ce fait si ce n'est celle-là ? Et comment, en effet, ne s'occupant pas des choses de Dieu, ces hommes auraient-ils la foi ? Elle s'engendre par la Grâce, mais aussi par la conviction, par cette vue qu'il faut croire, suivant la parole de saint Augustin : *Non cre-*

derem, nisi viderem esse credendum. Et comment la foi subsisterait-elle quand elle n'est pas protégée par cette lumière, cette évidence constatée qui procède de la raison? Aussi, vienne le courant hostile, on se laisse aller, et, parce que l'infidélité théorique appelle l'infidélité pratique, on s'abstient, et l'on vit de cette vie de prétendu honnête homme, qui ne suffit ni au bonheur, ni au devoir, ni aux aspirations du cœur de l'homme.

Et puis, nous vivons en famille, nous sommes entourés d'êtres qui sont à nous, qui vivent pour nous. Or là encore, je trouve un funeste résultat de l'insouciance intellectuelle, c'est ce que j'appellerai le schisme religieux, installé dans la famille. Une des situations les plus douloureuses, qu'on puisse imaginer, c'est celle où se trouvent un père et une mère de famille qui ne s'entendent pas sur des questions aussi capitales que celles de la Religion. Leur société si intime est en quelque sorte brisée par ce qui devrait en être le meilleur lien, car leurs âmes demeurent étrangères l'une à l'autre. Elles sont ainsi plutôt juxtaposées qu'unies. Or, si je ne me trompe, voilà bien ce qui se passe aujourd'hui. Tandis que, parmi nous, trop souvent, l'homme se vante d'être incroyant, la femme a conservé ses croyances et ses pratiques religieuses, et on voit

ainsi des existences vivre côte à côte, pendant de longues années, sans avoir un point de contact, à cet endroit si sensible de l'âme. Dira-t-on que la cause de cet état de choses c'est l'obstination que met la femme à garder ses croyances? Oui, sans doute, la femme est restée croyante, il y a lieu de croire qu'elle le restera longtemps, mais comment le lui reprocher, quand elle ne fait qu'obéir par là aux instincts les plus élevés de son âme? Pour lui imputer cet état de choses, il faudrait qu'en demeurant fidèle elle eût passé à côté de son devoir. Mais il n'en est pas ainsi, car la croyance semble être un apanage de sa frêle et idéale nature; et c'est pourquoi, bon gré mal gré, elle sera toujours religieuse. La cause de cette dualité au foyer, c'est que l'homme, lui, s'est écarté de son devoir; c'est que, par insouciance religieuse, il s'est fait incroyant. Aussi il demeure responsable de ce schisme et de ses conséquences; car il y a ici de terribles conséquences! Ce sont, chez les enfants, la culture des choses de Dieu négligée, leur importance méconnue, la tradition sur laquelle elles reposent dédaignées, l'incertitude prenant possession de leurs esprits et ne leur permettant pas de se fixer entre le père incroyant et la mère fidèle à son Dieu.

C'est là un second résultat de la situation dont nous parlons.

En signalerai-je un troisième? C'est, au point de vue social, la lutte religieuse. Assurément la lutte religieuse sévit parmi nous. A côté de ceux qui sont fidèles à Dieu, il y a ceux qui voudraient faire disparaître l'influence religieuse. On dirait qu'il y a maintenant comme deux camps parmi nous, et il est difficile de prévoir quand et comment cessera la lutte engagée entre ces deux partis. Comment cela se fait-il? Comment se fait-il qu'au moment où les idées de tolérance, de respect mutuel et d'égalité s'affirment, que les idées de liberté semblent avoir le droit, de par l'étiquette qui nous régit, de s'installer au milieu de nous, comment se fait-il que la guerre religieuse sévisse, qu'elle soit violente, et qu'on puisse craindre qu'elle n'amène la violation de droits reconnus et sacrés? La cause, ou au moins l'une des causes de ce déplorable conflit, semble bien être dans l'insouciance intellectuelle des choses religieuses. Il n'est pas facile de croire qu'on haïsse pour haïr, qu'on persécute pour persécuter. Il doit y avoir ici un malentendu, une erreur, et l'erreur, ne serait-ce pas qu'on se persuade que la religion possède une autorité qu'elle ne mérite pas, que l'Église ne mérite pas les suffrages qui s'unissent autour d'elle pour proclamer sa mission divine, qu'elle n'a pas droit à la place qu'elle a obtenue? C'est la loi, en effet, que lors-

qu'on se trouve en présence d'une puissance qu'on regarde comme usurpée, on veuille la renverser. On considère comme telle la puissance de l'Église, et on s'efforce de la jeter par terre.

Nous savons, nous, qu'on n'y réussira pas, mais il reste, toutefois, que cette attitude est le résultat de l'insouciance intellectuelle appliquée aux choses de Dieu. — Si on avait étudié l'Église devant les faits dans tout ordre de choses, on comprendrait ses droits et on respecterait son autorité.

III

Là où il y a un mal, il faut appliquer un remède. Quel sera donc le remède que l'on pourra apporter à la situation qui nous est présentée?

Vis-à-vis des choses religieuses, l'attitude qui s'impose aux esprits sérieux, c'est celle d'une forte conviction, c'est-à-dire cet état où l'homme est ferme et tranquille dans la possession de la vérité religieuse, parce qu'il y adhère, par toutes les puissances naturelles et surnaturelles de son âme; où, s'étant prouvé à lui-même le fait de l'intervention de Dieu dans le monde, et acceptant, avec soumission, toutes les vérités révélées, il les entoure, cependant, dans son es-

prit, de toutes les clartés qu'elles peuvent recevoir de leur comparaison avec les milieux à travers lesquels il se meut et qui le dominent de leurs principes. C'est cette disposition dans laquelle saint Pierre demandait aux premiers chrétiens de s'établir : *Parati semper ad satisfaciendum omni poscenti de ea quæ in nobis est spe*. Car on ne peut-être prêt à répondre à ceux qui nous interrogent sur notre foi qu'autant qu'on jouit, à son endroit, des lumières qui en éclairent les enseignements.

Cet état est nécessaire toujours, [parce qu'il protège en quelque sorte la Foi contre le doute et contre les passions qui la battent en brèche. Les incertitudes de l'esprit, les passions du cœur : tels sont bien, en effet, les ennemis éternels de la foi ; et il ne faut rien moins que de hautes clartés pour la défendre contre leurs menaces redoutables !

Mais cet état est nécessaire surtout à l'heure présente, parce que, plus que jamais, la Foi est menacée par des forces hostiles qui viennent de l'esprit et du cœur. L'indifférence pratique, la perplexité, la haine, l'impiété forment, en effet, il faut bien le dire, comme le danger contemporain de la Foi et réclament une grande puissance de résistance.

Or, quel sera le moyen d'arriver à cette con-

viction, plus que jamais nécessaire ? Ne l'avez-vous pas deviné ? Ce moyen, c'est, autant que le comportent les circonstances, de s'appliquer aux choses religieuses, sinon par une étude approfondie, au moins avec une attention digne d'un si grave sujet.

Je suppose, en effet, que nous fassions dans notre vie une place importante à cette préoccupation... Je suppose que, autant que les circonstances et nos devoirs nous le permettent, nous nous adonnions à ces pensées de l'ordre le plus élevé ; qu'arrivera-t-il ? Le voici : Éclairé par cette lumière, notre esprit comprendra peu à peu que la religion est un fait essentiel à la nature humaine et qui résulte de ces deux choses : Dieu et l'homme. Il comprendra que nous ne pouvons atteindre notre immortelle destinée sans obéir à Dieu et aux lois qui émanent de Lui, à cette conscience qui nous dicte sur Lui, sur nous, sur ceux qui vivent avec nous des devoirs de justice et de bienveillance.

En même temps, il verra qu'il était impossible que Dieu laissât l'homme à la seule direction de sa conscience ! Elle est si pleine d'incertitude et d'erreurs ! — Il fallait qu'il intervînt pour révéler les vérités de sa vie, ou manifester extérieurement ses volontés. Maintenant c'est l'heure des faits. Ils se dressent devant un esprit attentif. Il

voit Dieu s'approcher de notre premier père, se faire son révélateur et son législateur ; et plus tard intervenir, pour sauvegarder sa parole près de ces patriarches qui s'appellent Noé, Abraham et Moïse, et près de ces prophètes dont les noms remplissent les siècles : Daniel, Isaïe, Ézéchiël, Jérémie. Voici, enfin, que le grand révélateur se lève. Jésus-Christ, à son tour, remplit le monde de son attente d'abord, de ses résultats ensuite. Sa divinité éclate splendide, par tous les caractères de sa vie, de ses paroles et de ses miracles. Puis, il s'en va, mais il laisse une œuvre après lui, des hommes dans lesquels il se perpétue et auxquels il dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Et cette mission est attestée par la perpétuité et la catholicité de l'Église, par l'héroïsme de ses martyrs, la merveilleuse suite de ses saints, par sa vie féconde et immortelle, en un mot, au sein de la stérilité et de la caducité de toutes choses.

Et ce n'est pas tout : l'âme chrétienne, sagement soucieuse d'étudier la vérité divine, comprendra alors la synthèse de la doctrine. Elle verra l'âme, destinée d'abord par Dieu à une fin supérieure à celle où peut prétendre sa nature, préparée à cette destination par une grâce qui en était le germe et qui devait lui être communiquée avec la vie. Mais, le premier homme

ayant été infidèle, et ayant profané, pour lui et pour sa descendance, le dépôt divin qu'il avait reçu, elle verra cette grâce restituée au monde en un nouvel Adam, le Fils de Dieu descendu parmi nous. Elle comprendra que, désormais, c'est en Jésus-Christ que repose notre espérance, que c'est de Lui que la vie divine nous est communiquée, par le Baptême et tous les autres sacrements, qu'elle est entretenue, cette vie, par la prière, par la foi, et par les œuvres du devoir chrétien, par la soumission à toutes les autorités qui nous régissent au nom de Dieu; et que, lorsque notre épreuve sera terminée, Dieu nous attend, pour nous récompenser d'avoir eu confiance en Lui, et d'avoir déféré à ses volontés. Le corps lui-même sera alors associé à la gloire de l'âme, afin qu'il n'y ait plus que le seul empire de Dieu, se manifestant sur tous, par la justice ou la miséricorde.

Est-il possible que l'étude de cette grande doctrine, que cette mise en lumière des faits sur lesquels repose l'intervention de Dieu dans le monde, ne laisse pas, après elle, des traces dans la vie; que dis-je ? par elle dans la famille Chrétienne ? Non, Dieu, Jésus-Christ, l'Église, grandiront dans cette vie, pour le profit et pour la gloire de tous : la foi y deviendra plus robuste, elle n'aura rien à craindre des sophismes, des fausses doc-

trines, de la contradiction bruyante ou des tentations intimes qui pourraient la combattre ou chercher à la détruire ; sa paix sera sans altération et son triomphe sans lendemain.

Puissent donc les Chrétiens trop dédaigneux de l'étude des choses religieuses traiter les vérités divines comme le plus digne objet de leur attention ! alors nous serons rassurés pour l'avenir du Devoir Chrétien. Malgré les tristesses du présent, nous répéterons avec confiance la parole du prophète. — *Non, l'espérance des petits ne sera pas confondue.* Le Christ, dont la connaissance fera avec celle du Père la joie de leur éternité, sera la force de leur épreuve. En s'unissant à lui par la fidèle adhésion de leur âme, ils commenceront à posséder, dans les ombres du temps, le bonheur dont la plénitude sera la récompense de leur vie éternelle. Même ce bonheur, ils ne voudront pas le garder pour eux seuls. Animés du zèle qu'inspire la conscience d'un bien qu'on possède, ils désireront le faire rayonner autour d'eux. Ils deviendront à leur tour des causes de lumière et d'amour ; et d'eux on pourra peut-être dire ce que le prophète chante de Jésus-Christ montant au ciel (1). Leur ascension dans la lumière entraînera après eux de nombreux captifs des

(1) Ascendens Christus in altum, captivam duxit captivitatem, dedit dona hominibus (Eph., iv, 8).

ténèbres et ils communiqueront à beaucoup d'âmes dépourvues des biens divins les dons ~~suprêmes~~ qu'ils avaient eux-mêmes reçus de Dieu.

TABLE DES CHAPITRES

PRÉFACE.....	5
--------------	---

CHAPITRE PREMIER

La Vie éternelle.....	11
-----------------------	----

CHAPITRE DEUXIÈME

La Grâce Sanctifiante.....	31
----------------------------	----

CHAPITRE TROISIÈME

Jésus-Christ, le nouvel Adam.....	57
-----------------------------------	----

CHAPITRE QUATRIÈME

De l'adhésion intellectuelle et morale à la parole de Jésus-Christ.....	77
--	----

CHAPITRE CINQUIÈME

Comment, loin d'être contraire à la raison, la foi à la parole de Jésus-Christ en confirme les années et en agrandit le domaine.....	97
--	----

CHAPITRE SIXIÈME

Comment, loin d'être impossible, l'obéissance à la loi de Jésus-Christ est relativement facile et douce.....	115
---	-----

CHAPITRE SEPTIÈME

La mort surnaturelle de l'âme.....	131
------------------------------------	-----

CHAPITRE HUITIÈME

La Vie Surnaturelle et l'invocation de Jésus-Christ....	149
---	-----

CHAPITRE NEUVIÈME

La Vie Surnaturelle et le Sacerdoce Catholique.....	167
---	-----

CHAPITRE DIXIÈME

La Vie Surnaturelle et les Sacrements.....	189
--	-----

CHAPITRE ONZIÈME

La Vie Surnaturelle et la Loi de l'aveu.....	213
--	-----

CHAPITRE DOUZIÈME

La Vie Surnaturelle et la manducation eucharistique.	237
--	-----

CHAPITRE TREIZIÈME

Le rôle de la Grâce dans la société invisible des âmes.	255
---	-----

CHAPITRE QUATORZIÈME

La Vie Surnaturelle et l'éternité des peines.....	273
---	-----

CHAPITRE QUINZIÈME

La Vie Surnaturelle et la résurrection des corps.....	299
---	-----

CHAPITRE SEIZIÈME

Le Devoir chrétien corollaire de notre initiation à la vie surnaturelle.....	327
---	-----

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

De la désertion du Devoir chrétien à l'heure présente.	347
--	-----

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

De l'avenir du Devoir chrétien.....	363
-------------------------------------	-----



P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (6^e)

OUVRAGES DU R. P. BILLECOCQ, de l'Ordre de Saint-Dominique
Revus par le R. P. BOURGEOIS, du même Ordre

LA RELIGIEUSE PARFAITE

Instructions Familières
SUR LES PRATIQUES DE LA VRAIE DÉVOTION
SUIVIES D'UNE RETRAITE DE HUIT JOURS
Par le **R. P. BOURGEOIS**

In-18. 2.0

La CHRÉTIENNE PARFAITE ou la PIÉTÉ DANS LE MONDE

Instructions familières sur les pratiques de la vraie religion

In-18. 2.0

OUVRAGES DU R. P. CHARDON, de l'Ordre de Saint-Dominique
Revus par le R. P. BOURGEOIS, du même Ordre

MÉDITATIONS ^{SUR} LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Fort volume in-18 (680 pp.) 3.

Le même, en reliure toile, biseaux, tr. rouges. 4

Le même, en reliure demi-chagrin, plats toile, tr. rouges. 4

LA CROIX DE JÉSUS

Deux forts volumes in-18. 6

Les mêmes, en reliure toile, biseaux, tr. rouges. 3

Les mêmes, en reliure demi-chagrin, plats toile, tr. rouges. 3

LE BIENHEUREUX INNOCENT V

De l'Ordre des Frères Prêcheurs

SA MISSION DANS L'ÉGLISE

Raison d'être de sa Béatification à l'heure présente

Par le **R. P. BOURGEOIS**, du même Ordre

In-12, orné d'un portrait. 1

